

1833-1883

CINQUANTENAIRE

DU

COLLÈGE DE L'ASSOMPTION

FÊTES JUBILAIRES

CÉLÉBRÉES

LES 12, 13 ET 14 JUIN 1883

In amore fraternitatis

MONTREAL

C. O. BEAUCHEMIN & FILS, LIBRAIRES-IMPRIMEURS

256 et 258 rue St-Paul.

1893.

COLL

L

1833-1883

CINQUANTENAIRE

DU

COLLÈGE DE L'ASSOMPTION

FÊTES JUBILAIRES

CÉLÉBRÉES

LES 12, 13 ET 14 JUIN 1883

In amore fraternitatis.

MONTREAL

C. O. BEAUCHEMIN & FILS, LIBRAIRES-IMPRIMEURS

256 et 258 rue St-Paul.

1893.

LE
3
L249
1883

60046

PROLOGUE

Bien des mois ont passé depuis l'heureux moment où le Collège de L'Assomption célébra le cinquantième anniversaire de sa fondation ; dix années déjà séparent la date présente du jour mémorable qui vit réunie, dans l'allégresse de l'amour et de la reconnaissance, la grande famille *Assomptioniste*. Mais comme ces images riantes que l'œil une fois a contemplées, et que sans cesse embellit l'imagination, à mesure que le temps emportait dans sa course notre fête joyeuse, elle revêtait de nouveaux charmes et rayonnait dans nos souvenirs d'un éclat et plus doux et plus pur. Les mille et un détails de cette fraternelle réunion venant se replacer tour à tour sous le regard de notre âme, bien des fois nous avons senti nos cœurs s'emplir d'une émotion suave, s'éprendre d'une affection plus forte pour notre *Bienfaisante Mère* ; et alors dans le désir que de ces jours rien ne fût perdu, chacun demandait avec instance le Rapport complet des 12, 13 et 14 juin 1883. Vous tous, confrères aimés, que le ciel en cette occasion ramena vers nos bords, vous avez dit : " Nous voulons garder intacte la mémoire de cette " radieuse solennité : *Habebimus hunc diem in monumentum*, et pour " cela, avoir constamment devant nous le volume où sont ins- " crits les divers incidents de la fête. Et puis, à nos condisci- " ples que les circonstances ont retenus loin de nous, à ces chers " absents il sera doux de s'associer à nos joies et à notre bon- " heur, en voyant se dérouler dans les pages d'un livre le tableau " de cette démonstration. Notre descendance elle-même con- " servera avec soin le souvenir écrit du cinquantenaire, et y " puisera un accroissement d'amour pour notre Maison bénie."

Vous parliez de la sorte, chers amis, et nous souhaitions

nous-mêmes ardemment pouvoir réaliser un vœu si légitime et si général. Mais la perte, d'abord, de documents importants (plus tard heureusement retrouvés) et, ensuite, l'absence d'une occasion favorable nous en ont empêchés jusqu'à cette année. Enfin, voici ce rapport tant désiré de tous ; nous vous l'offrons comme un gage de notre reconnaissance et de notre amitié : *in amore fraternitatis*. La circonstance du cinquantenaire sacerdotal de notre vénéré Supérieur vous le rendra, nous l'espérons, doublement agréable en vous faisant goûter à la fois les douces jouissances de deux grandes fêtes.

LES APPRÊTS DE LA FÊTE

Les Séminaires de Nicolet, de St-Hyacinthe et de Ste-Thérèse avaient parcouru la première période de leur existence : un autre demi-siècle s'ouvrait devant eux. Pour célébrer cette époque mémorable, tous les élèves appartenant à ces maisons de haute éducation, étaient accourus aux lieux chéris de leur enfance pour y savourer à nouveau les joies de l'amitié et les charmes de la reconnaissance. L'écho redisait encore leurs chants de fête, leur succès, leur triomphe, et excitait partout une noble et vive ardeur. Les élèves du Collège de L'Assomption ne pouvaient ne pas entrer dans ce courant d'enthousiasme qui passait par tous les cœurs. Ils étaient demeurés profondément attachés à leur *Alma Mater*, et ils trouvaient tout naturel de souhaiter pour elle une démonstration semblable aux fêtes qui venaient d'avoir lieu. Ils soupiraient donc vers le jubilé demi-centenaire de leur Collège, lorsque le 22 juin 1882, jour de la distribution des prix, M. F. Dorval, Supérieur du Collège, fit entendre ces éloquentes paroles bientôt répétées par les feuilles publiques :

“ Je le vois avec plaisir, vous n'avez point perdu votre ancienne coutume de venir en nombre à la distribution des prix au Collège de L'Assomption. Cette assiduité à nos séances de fin d'année nous honore trop et nous cause trop de joie pour que de nos âmes ne s'échappe pas aujourd'hui encore le cri de la reconnaissance: Merci. Oui, Messieurs, veuillez agréer en cette circonstance l'hommage respectueux de notre vive et sincère gratitude.

“ Ce devoir rempli, permettez-moi de publier la grande nouvelle que vos cœurs connaissent déjà : le Collège de L'Assomption touche à la cinquantaine. Quelques mois de plus, et notre *Alma Mater* comptera cinquante années d'existence. (Appl.) Vos applaudissements répétés sont l'affirmation solennelle de l'intérêt, de l'amour que vous gardez à cette Institution : ils marquent aussi, à n'en point douter, votre désir ardent de solenniser avec nous le glorieux cinquantenaire. Je suis donc heureux d'aller au-devant de vos aspirations et de vos vœux en conviant tous les membres de la famille *Assomptioniste* à une réunion générale qui se tiendra en juin 1883, sous le toit béni du Collège de L'Assomption (Appl.) Qu'il sera beau alors le spectacle de cette foule nombreuse agenouillée au pied des saints Autels, offrant au Très-Haut le tribut de l'adoration et de la reconnaissance pour les faveurs insignes accordées à notre Maison dans cette période demi-séculaire ! Ah ! Messieurs, pendant que s'élèvera vers le Dieu de notre jeunesse l'encens de notre amoureuse prière, à quels agréables transports ne se livreront pas nos cœurs attendris ! quelles douces larmes ne mouilleront pas nos yeux ! Et puis, comme nous goûterons la vérité de cette parole : *Ecce quam bonum et quam jucundum*

“ *habere fratres in unum !* Revenir au berceau de notre joyeuse enfance,
 “ revoir nos amis, presser la main de ces frères aimés que Dieu a conduits
 “ dans la vie sur des chemins divers, renouer les amicales conversations, réveiller
 “ tout un monde de réminiscences, revivre enfin de la vie écolière, n'est-ce pas le
 “ bonheur le plus doux, le plus digne d'envie ?

“ Vous viendrez donc vous asseoir au foyer de l'*Alma Mater*, vous, chers
 “ confrères, qui relevez de votre présence l'éclat de cette petite fête. Mais je
 “ vous charge de porter notre appel chaleureux à tous les membres qui composent
 “ notre Fraternité ! Recueillie par la renommée aux ailes rapides, notre invi-
 “ tation arrivera, je l'espère, à tous les élèves de notre Institution ; et alors,
 “ chacun, obéissant à un besoin de son cœur, de s'écrier : Arrière les obstacles et
 “ les embarras ! Trêve aux soucis, aux travaux de l'existence. Notre Mère
 “ nous attend, courons, volons tous dans ses bras.

“ Oui, oui, tous vous assisterez à la grande fête, enfants de L'Assomption.
 “ Notre Collège, qui sera agrandi et restauré à neuf pour la circonstance, ouvrira
 “ ses portes toutes grandes et dilatera ses murs pour vous recevoir. La réception
 “ sera cordialement faite par les Supérieurs et Elèves actuels de notre Maison.
 “ C'est vous dire qu'elle sera toute sympathique, tout affectueuse. Au revoir.”
 (Appl.).

L'émotion produite par ces nobles paroles fut vive et profonde. A ce cri
 d'appel parti d'une âme sympathique, répondit dans notre famille un frémissé-
 ment de joie et d'enthousiasme. Plus que jamais tous les cœurs se tournèrent
 vers le Collège, et souventes fois, en suivant le cours de leurs pensées, les Anciens
 Et les parcoururent la Galerie des “ Souvenirs du jeune âge.” Eux qui avaient
 déjà fourni une portion de leur carrière, ils aimaient à revenir, à travers les
 sentiers de la vie, aux beaux jours de l'adolescence, alors que leur esprit s'illumi-
 nait aux premiers rayons de la vérité, et que leur cœur s'ouvrait aux charmes de
 la pure amitié. Ils entraient avec respect dans l'humble chapelle où leur âme
 d'enfant avait exhalé sa prière et reçu la fécondante rosée de la grâce divine.
 Ils visitaient ces classes silencieuses, témoins de longs travaux, champ de
 bataille fameux, théâtre de pacifiques victoires. Leur regard rencontrait celui
 de Supérieurs dévoués, en qui s'alliaient toujours la douceur et la fermeté. Ils
 revoyaient la salle de récréation, les vastes cours, tous ces endroits destinés aux
 amusements, au repos. Leurs condisciples étaient encore là, faisant retentir les
 airs de leur voix bruyante ou de leur rire sonore.

Assis pendant le jour à l'ombre des arbres verdoyants, on folâtrait ensemble,
 et le soir venu, on allait respirer le frais sur les bords de la petite rivière, miroir
 limpide qui réfléchissait toutes ces figures de 15 ans . . . ; mon Dieu ! mon Dieu !

Qu'ils étaient beaux ces jours

D'enfance !

Oui, oui !

Souvenirs du jeune âge
 Sont gravés dans mon cœur,
 Et je pense au village
 Pour rêver au bonheur !

Et les âmes de nos amis se gonflaient d'émotion, et il ne paraissait pas assez vite le jour où tout cet idéal deviendrait réalité. Nous, nous n'étions pas sans partager les mêmes désirs ; pour nous aussi, bien longues étaient les heures d'attente. Dans ces circonstances, parut en février 1883 la circulaire suivante adressée par M. le Supérieur du Collège à chacun des anciens élèves.

Collège de L'Assomption, 24 février 1883.

MONSIEUR ET CHER AMI,

L'an dernier, à la Distribution Solennelle des Prix, parlant du cinquantenaire de notre Maison, j'exprimais notre désir de faire de ce jour le plus beau, le plus mémorable de toute notre histoire. A cette fin, j'appelais à une Réunion Fraternelle tous les membres de notre Famille. Aujourd'hui, pour être entendu de tous, je m'adresse par une circulaire, à chacun des Anciens Professeurs et Elèves, et je les invite du plus grand cœur à cette convention générale, définitivement fixée au 12 juin prochain.

Veuillez croire, cher confrère, que je suis très honoré et tout heureux de vous transmettre cette invitation. La fête, à laquelle je vous convie, sera une vraie fête de famille ; c'est assez dire qu'elle sera présidée par l'affection la plus cordiale et l'amour le plus sincère ; c'est aussi dire que tous les Enfants, gais et joyeux, viendront se ranger à la table commune. Que rien ne vous arrête.

Ecclesiastiques et laïques, riches ou pauvres, séparés par les distances comme par les conditions, le lien de la fraternité qui existe entre nous sera assez puissant pour nous ramener tous en ce beau jour au toit béni de l'*Alma Mater*. Oh ! qu'il va faire bon de nous retrouver après une si longue absence ! qu'il va faire bon de revivre de la vie d'autrefois et de resserrer, s'il est possible, les fortes attaches qui unissent en faisceau les Anciens et les Nouveaux Elèves.

Accourez donc, cher ami, imposez silence aux bruits de la vie, venez remercier Dieu avec nous de ses faveurs signalées, et couler encore de joyeux instants au sanctuaire de votre première éducation.

Daignez agréer l'hommage de nos sentiments affectueux, et me croire

Votre tout dévoué confrère et ami,

P. F. DORVAL, PTRE, SUP.

P.-S.—Vous êtes attendu le 12 juin au soir pour la fête qui se continuera les deux jours suivants. Il est bien compris que tous seront les hôtes du Collège. A votre arrivée, vous êtes prié d'inscrire votre nom et celui de votre résidence dans un registre tenu à cet effet chez M. le Procureur.

P. F. D.

Avouons que cette lettre n'était pas de nature à diminuer la violence des

désirs et à éteindre le beau feu qui embrasait tous les cœurs. Une seconde circulaire envoyée dans les derniers jours de mai fit résonner davantage la fibre des sentiments.

Collège de L'Assomption, 30 mai 1883.

MONSIEUR ET CHER AMI,

Nous touchons au moment fortuné de notre Réunion Générale. Bientôt la locomotive et le vapeur vous donneront le signal du départ. Imaginez vous entendre alors l'antique *Abeamus*, qui a retenti si souvent à vos oreilles, pour vous rappeler au Collège, et comme de fidèles écoliers que vous étiez jadis, qu'on vous retrouve à votre poste.

Le vapeur *Terrebonne* laissera Montréal le 12 juin à 3 heures P. M., arrêtant à Boucherville, Varennes, au Bout de l'Île, à Saint-Paul l'Ermité. Il arrivera vers les 6 heures P. M., à L'Assomption, d'où il repartira pour Montréal, le 14, à 6 heures P. M. La Compagnie veut bien réduire le prix de passage pour la circonstance.

Sur le chemin de fer du Nord, entre Québec et Montréal, vous aurez droit, sur présentation de cette circulaire, à un billet pour aller et retour de 1^{ère} classe, depuis le 11 juin jusqu'au 15 inclusivement, pour les deux tiers du prix, jusqu'à la Station de l'Epiphanie, où il y aura des voitures qui vous amèneront à L'Assomption.

Aux jours de fête, le père de famille aime à voir tous ses enfants à sa table. Si la Providence a voulu que l'un fût ministre de l'autel, l'autre, du gouvernement, un troisième, seulement industriel, son regard, encore moins son cœur, n'établit ces différences, et son accueil est le même pour tous. Heureux, gais et joyeux, arrivez donc en foule ; nos portes s'ouvrent larges pour vous recevoir, et nos murs se sont dilatés pour vous offrir une cordiale hospitalité.

Je demeure bien sincèrement

Votre tout dévoué serviteur,

P. F. DORVAL, PTRE, SUP.

La nouvelle était maintenant répandue partout ; des divers points de l'horizon viennent en foule les lettres d'adhésion. Les unes étaient les messages rapides envoyées en avant pour annoncer l'arrivée des Pèlerins ; les autres exprimaient les vifs regrets de plusieurs confrères retenus loin de la fête par d'impérieuses circonstances. Toutes étaient un magnifique témoignage de sympathie et d'amour filial donné à l'*Alma Mater*. Ces lettres, ces télégrammes qui, contre notre désir, ne sauraient ici trouver place, vu leur grand nombre, sont précieusement conservés dans les archives du Collège, et y demeurent comme un des souvenirs les plus agréables du cinquantenaire. Nous ne pouvons toutefois résister à la tentation de mettre sous les yeux du lecteur l'aimable réponse qu'adressa à M. le Supérieur l'illustre solitaire du Sault-au-Récollet, Mgr

Ignace Bourget, Archevêque de Martianopolis. Les anciens élèves seront fiers et heureux de lire ces nobles paroles.

LETTRE DE MONSIEUR IGNACE BOURGET, ARCHEVÊQUE DE
MARTIANOPOLIS.

Sault-au-Récollet, 6 juin 1883.

MONSIEUR LE SUPÉRIEUR,

Je suis très sensible à votre gracieuse invitation d'assister au 50^e anniversaire de votre Collège, et il me serait bien agréable de pouvoir m'associer corporellement aux joies si douces de cette belle fête de famille. Car j'y verrais réunis un grand nombre de bons frères qui, après une absence plus ou moins longue, se rencontreront avec des transports de bonheur, et s'embrasseront au milieu de ces réminiscences d'enfance, assez vives pour faire oublier, un moment du moins, les misères de l'âge mûr. Oui, vraiment, j'aimerais à retrouver à ce berceau du jeune âge toute cette élite de bons prêtres et de laïques distingués qui, après s'être formés dans votre maison aux solides vertus et aux sciences variées, font aujourd'hui la gloire de la Religion et de la Patrie. A la place du faible arbrisseau planté, il y a 50 ans, dans une terre fertile par de vrais amis de la bonne éducation, je contemplerais avec bonheur un arbre demi-séculaire étendant au loin ses branches chargées des plus beaux fruits.

Mais les infirmités attachées à mon âge ne me permettent pas de me trouver présent de corps à cette grande et belle fête de famille. Je ne pourrais que déparer le brillant des splendides démonstrations qui vont s'y faire. J'y assisterai toutefois en esprit, et, soyez-en certain, j'y prendrai part dans l'intérieur de mon âme. Confiné dans ma paisible solitude, j'implorerai l'assistance du Seigneur pour ce Collège, cher à mon cœur sous beaucoup de rapports. Je demanderai que sous les auspices de l'auguste Mère de Dieu, montant en triomphe dans le ciel, cette maison puisse toujours s'attacher aux vrais principes qui seuls sont la base d'une solide éducation, et propager les saines doctrines qui feront le bonheur et la prospérité de notre chère patrie.

C'est en formant ces vœux ardents que je demeure de vous, M. le Supérieur, et de tous les joyeux convives qui vont se rendre à votre invitation,

Le très humble et très dévoué serviteur,

† IG., ARCHEV. DE MARTIANOPOLIS.

L'aurore du grand jour n'est pas loin ; le programme sommaire de la fête est venu et a redoublé les soupirs et les vœux.

RÉUNION GÉNÉRALE DES ÉLÈVES DU COLLÈGE DE L'ASSOMPTION
A L'OCCASION DU CINQUANTIÈME ANNIVERSAIRE DE SA
FONDATION, LES 12, 13 ET 14 JUIN 1883.

PROGRAMME.

Premier jour, 12 juin. — 8 hrs P. M. — Adresse de bienvenue, séance dramatique et musicale, feux d'artifice et de Bengale.

Second jour, 13 juin. — 9 h. A. M. — Messe pontificale par Sa Grandeur Mgr Fabre, sermon, dîner dans les salles du Collège.

3. h. P. M. — Réunion des élèves, adresses, discours, cantate.

8 h. P. M. — Soirée dramatique et musicale, feux d'artifice et de Bengale.

Troisième jour, 14 juin. — 7 h. A. M. — Service pour les Fondateurs, les Bienfaiteurs et les Anciens Élèves.

9 h. A. M. — Excursion et dîner au "Bois des Ecoliers."

Retour au Collège. . . . Adieux.

M. Oscar Martel, violoniste de Montréal, ancien élève, voulant bien prêter son concours pour cette fête, y exécutera un morceau de sa composition.

A. M. D. G.

AUTRE PROGRAMME PLUS DÉTAILLÉ PRÉSENTÉ A CHAQUE ÉLÈVE, LE JOUR DE L'ARRIVÉE.

"In Amore Fraternitatis."

RÉUNION GÉNÉRALE DES ÉLÈVES DU COLLÈGE DE L'ASSOMPTION
A L'OCCASION DU CINQUANTIÈME ANNIVERSAIRE DE SA
FONDATION, LES 12, 13 ET 14 JUIN 1883.

PROGRAMME.

Premier jour, 12 juin. — 8 h. P. M. — Adresses de bienvenue, réponses, séance dramatique et musicale, feux d'artifice et de Bengale.

Second jour, 13 juin. — 9 h. P. M. — Messe pontificale par Sa Grandeur Mgr Fabre, et sermon à l'église paroissiale. Les élèves s'y rendront processionnellement, en partant du Collège cours par cours, et reviendront dans le même ordre.

Dîner dans les salles du Collège.

3 h. P. M. — Réunion des élèves, adresses, discours, musique.

8 h. P. M. — Soirée dramatique et musicale. Feux d'artifice et de Bengale.

Troisième jour, 14 juin. — 7 h. A. M. — Excursion au "Bois des Ecoliers".

Dîner. Discours. Retour. Adieux.

SÉANCE DU 12 JUIN.

PROGRAMME.

- I.—"1883"—Pas redoublé, X***.....Corps de Musique du Collège.
 II.—Adresses de bienvenue, etc.
 III.—Le roi du Vallon (Boléro), par A. H. Roland.....Chœur des élèves.
 IV.—"Arthur de Bretagne," tragédie en 3 actes.

PERSONNAGES.

Jean-sans-Terre, roi d'Angleterre.....	MM. E. Hébert.
Arthur, duc de Bretagne.....	" J. Rochon.
Hubert, gardien de la Tour de Londres.....	" R. Lamarche.
Nevil, confident du roi.....	" C. Ducharme.
Kermadem, prisonnier.....	" T. Racette.
Bertrand.....	" T. Forest.
Un héraut.....	" E. Magnan.
Gardes.	

V.—Entr'actes.

- 1°—Une Sérénade au Kremlin, A. H. Roland.....Chœur des Élèves.
 2°—"Souvenir de jeunesse"—Fantaisie sur un Thème de Rossini.—Solo de violon.....M. Oscar Martel.
 3°—Tableau.

VI.—"La Retraite des Montagnards" (Refrain du soir) . . Roland . . C. des Elèves.

- 2°—"Le départ"—Marche militaire—Painparé.....Corps de Musique.
 3°—"La Canadienne."

REUNION DES ÉLÈVES, 13 JUIN, A 3 H. P. M.

PROGRAMME.

- I.—"Patria"—Marche—Painparé.....Corps de Musique.
 II.—Cantate—Paroles de M. R. Magnan, Ptre—Musique de M. O. Martel, Anciens Élèves du Collège.
 III.—Adresse des Élèves Actuels aux Anciens Élèves, par M. E. Lafortune.

Réponse.

- 2°—Adresse de l'Académie St-François-Xavier aux Anciens Académiciens, M. T. Forest.

Réponse.

3°—Adresse de l'Académie St-Patrice aux Anciens Élèves Anglais par M. C Martin.

Réponse—Discours.

IV.—“ Le Départ du Régiment ”—L. de Rillé... Chœur des Élèves.

V.—“ La Reconnaissance ”—Marche—Huyts... Corps de Musique.

SÉANCE DU 13 JUIN.

PROGRAMME.

- I.—“ Le Vrai Tapageur ”—Pas redoublé, X***... Corps de Musique.
 II.—“ La Saint-Hubert ”—L. de Rillé... Chœur des Élèves
 III.—“ Distribution des prix ”—(Scènes de la vie écolière) :

COMÉDIE EN 3 ACTES.—PERSONNAGES.

Alfred... M. G. de la Durantaye.
 Edouard, frère d'Adolphe... J. Rochon.
 Adolphe, frère d'Edouard... C. Martin.
 Victor... P. Larose.
 Picard, domestique... A. Bécharde.
 M. Tropjoli... H. Brien.

IV.—Entr'actes.

- 1o—“ La Serpentine ”—Valse—Marié... Corps de Musique.
 2o—“ France ! France ! ”—Amb. Thomas... Chœur des Élèves.

V.—“ En Crimée !!! ”—A. H. Roland... Chœur des Élèves.
 VI.—“ Le Troubadour ”—Marche—X... Corps de Musique.

“ Vive la Canadienne.”

A. M. D. G.

Il est magnifique, n'est-ce pas ?... Cependant, *o misérable visu !* de lourds nuages assombrissent le firmament depuis la fin de mai. Le soleil s'est dérobé aux regards avides de ses rayons ; emportée au souffle impétueux des vents, une pluie continue se précipite à flots des réservoirs ouverts ; une atmosphère glaciale nous enveloppe ; la nature enfin est sans grâces et sans beauté. Ah ! c'en est fait. Adieu les promenades délicieuses, les charmes et les enivrements d'un grand congé au “ Bois des Ecoliers ” ! adieu les brillants projets ! toutes les douces espérances caressées depuis si longtemps ! Mais non, relevons nos courages abattus ; M. le Supérieur, dans un de ces moments où sans doute l'agite l'esprit

prophétique, s'est écrié, le sourire sur les lèvres et la joie au cœur : "Le 12 juin sera splendide, et aux journées des 13 et 14, l'astre radieux versera sur nous ses torrents de lumière bienfaisante." Au Collège on reçoit cette parole comme l'oracle descendu des cieux ; les préparatifs sont poussés avec une activité incroyable. Qui dira l'agitation, le mouvement, le beau désordre qui remplit les heures avoisinant l'heure solennelle ? . . . Entrez dans la maison, suivez les longs corridors, jetez un regard discret dans les chambres à droite et à gauche, pénétrez jusqu'aux salles de récréation, d'étude, ou de repos, toujours le même entrain, ardeur égale. Ici on prépare les inscriptions et on en couvre les murs ; là, de blanches bannières, de riches oriflammes sont tissées avec un art merveilleux ; plus loin, où vous attire la forte odeur du sapin, des mains habiles tressent des couronnes aux fleurs les plus variées, et ailleurs, des bras vigoureux transportent tables, chaises, etc., et répondent à tous les besoins. Et du milieu des groupes de travailleurs s'élève ce je ne sais quoi qu'on peut nommer le bourdonnement d'une ruche d'abeilles. A l'extérieur du Collège, des arcs de vau se dressent aux avenues principales ; le portique disparaît sous l'épais feuillage de fraîches guirlandes qui s'enroulent autour des colonnes et se répandent en festons sur les côtés ; les drapeaux de France, d'Angleterre et des Etats-Unis, en nombre infini, déploient au vent leurs éclatantes couleurs.

L'Alma Mater a vraiment revêtu sa parure de fête.

Le village de L'Assomption, qui veut s'associer à l'allégresse commune, présente un coup d'œil des plus charmants. Un goût délicat a décoré les rues que doit traverser à son arrivée, le joyeux cortège ; chemin semé de fleurs, banderoles courant le long des maisons, riches tentures aux fenêtres, arcs de triomphe, pavillons flottant sur les toits, au sommet des tours de l'église paroissiale, tout est beau, tout annonce dignement la grande solennité. "Enfin, c'est demain, répètent en chœur les élèves actuels ! O bonheur ineffable ! nous verrons donc les aînés de la famille, ces bons frères dont nos maîtres nous ont redit les noms si souvent, et qu'ils nous ont appris à entourer d'estime et d'affection ! *L'Alma Mater* va tressaillir d'une indicible ivresse à la vue de ses enfants venant lui offrir le tribut d'un filial amour et d'une vive gratitude. Oh ! demain, vive demain !" Et de toutes les parties de l'horizon, il nous semble ouïr la voix des Anciens Elèves : "C'est demain le jour sans égal ! Demain, nous sommes dans les bras de notre Mère, nous retrouvons nos amis d'enfance, nous tendons la main à nos cadets. Oh ! demain, la douce fraternité ! demain, le bonheur ! Vive demain !"

Sur le soir, la communauté est invitée à se réunir dans la grande salle de séance pour y être l'objet d'une agréable surprise. Monsieur l'abbé Huot, curé de Saint-Paul l'Ermite, veut lui offrir un cadeau de fête digne de la circonstance. M. Huot n'est pas un ancien élève de la maison, mais il en est un ami dévoué, comme il l'a prouvé en maintes occasions. Debout sur le théâtre, il déploie aux regards étonnés un splendide drapeau fleurdelisé, en soie blanche, d'une grande valeur, et sur lequel brille en lettres d'or cette noble devise : *Ad majorem Dei gloriam* ; puis élevant le drapeau, il le présente aux élèves avec cette gracieuse adresse :

PRÉSENTATION D'UN DRAPEAU AU COLLÈGE DE L'ASSOMPTION PAR
M. L'ABBÉ HUOT, CURÉ DE SAINT-PAUL L'ERMITE, 11 JUIN 1883.

MESSIEURS,

Etranger au Collège de L'Assomption comme élève, je me flatte de ne l'être pas comme voisin et comme ami dévoué. Aussi vous voudrez bien, j'aime à l'espérer, me permettre de profiter de la magnifique démonstration du cinquantième anniversaire de la fondation de ce Collège, pour présenter un drapeau à la communauté.

Jusqu'à présent, les élèves n'avaient aucun signe extérieur de ralliement ; aujourd'hui je suis heureux de vous présenter celui-ci.

A compter de cette belle fête, le Collège de L'Assomption aura pour emblème le beau drapeau fleurdelisé que la France, notre ancienne mère-patrie, essentiellement chrétienne et catholique, comme fille de l'Eglise, était si fière et si heureuse d'étaler aux yeux de l'univers.

Sur ce drapeau, le plus pur qui existe après celui de la sainte Eglise, vous lirez avec bonheur les paroles que le Collège de L'Assomption a déjà choisies pour devise : *Ad majorem Dei gloriam*. Ce drapeau sera, je l'espère, un véritable symbole pour les élèves de cette maison qui, en le contemplant, comprendront plus que jamais que tout sur la terre doit se rapporter à Dieu : *Ad majorem Dei gloriam*.

L'ABBÉ HUOT.

Monsieur Gédéon de la Durantaye, élève de Belles-Lettres, répond à M. l'abbé Huot dans les termes suivants :

MONSIEUR L'ABBÉ,

L'art avec la grâce, et le cœur avec le bon goût, se disputent la palme dans la présentation de ce riche drapeau, et nous ne savons lequel l'emporte ou de la délicatesse du tissu ou de la délicatesse du sentiment qui vous fait nous le présenter en ce moment. Mais ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'il nous fait un sensible plaisir, et qu'il sera pour nous l'un des précieux souvenirs du cinquantenaire de notre Collège.

Nous sommes attachés à la vieille France, à la France catholique, et vous pouvez être sûr que nous aimerons à voir marcher à notre tête son fier drapeau, présenté qu'il nous a été par une main amie, et ne devant onduler désormais que sous le souffle de la brise qu'on appelle l'amitié.

Déjà plusieurs des décorations qui ornent nos murs étaient de gracieux témoins de la sympathie que vous avez toujours eue pour le Collège de L'Assomption, mais aujourd'hui notre salle de récréation si artistement dressée, et surtout cet étendard brillant par la richesse et l'affection, nous parle un langage éloquent en même temps que fleuri, et nous dit en termes bien sonores que nous comptons un ami sincère dans la personne du digne curé de Saint-Paul l'Ermite.

Comme vous voulez bien nous le dire, ce drapeau, Monsieur l'abbé, sera pour

nous un signe de ralliement. A l'ombre de cet étendard nous aimerons à marcher constamment dans le sentier du devoir et de l'honneur, et nous le transmettrons avec bonheur à la postérité qui sera glorieuse d'apprendre que nous avons été l'objet de votre délicate attention. Nous le porterons suivant l'adage qu'il porte lui-même : "A la plus grande gloire de Dieu," sans oublier toutefois qu'il nous a été offert par un ministre de Dieu, qui, en maintes circonstances, nous a honorés de son attachement et de son bon vouloir.

Nous voudrions, Monsieur l'abbé, vous témoigner notre reconnaissance autrement que par des paroles. Ah ! si le cœur seul pouvait faire surgir des drapeaux, vous en verriez apparaître un sur-le-champ, soyeux aussi, et magnifiquement bordé d'or, sur lequel vous liriez en lettres diamantées le mot : "Reconnaissance," mais comme tout nous manque, excepté le cœur, nous vous prions de croire que nous allons y graver votre nom et votre souvenir en lettres ineffaçables.

Tout en vous remerciant, Monsieur, pour votre insigne présent, nous voulons aussi vous témoigner notre gratitude pour avoir pris une si large part dans tout ce qui doit contribuer à rehausser l'éclat de notre fête. Les éloges que vous recevrez, et qui murmureront à vos oreilles : "Beau, splendide, princier," ne nous feront pas oublier vos veilles et votre dévouement, et nous sommes certains à l'avance que les futurs élèves du Collège dans une fête semblable mettront sur un écusson un nom que vous avez oublié : ce sera celui de M. l'abbé Huot.

LES ÉLÈVES DU COLLÈGE DE L'ASSOMPTION,

Par GÉDÉON DE LA DURANTAYE.

Collège de L'Assomption, 11 juin 1883.

LE 12 JUIN.

INCERTITUDE DE LA TEMPÉRATURE — A BORD DU "TERREBONNE" — ARRIVÉE DES ANCIENS ÉLÈVES A L'ASSOMPTION — ADRESSES ET RÉPONSES — POÉSIE — DRAME — CHANT ET MUSIQUE.

Dès trois heures, avant même qu'on puisse constater si le soleil, avec son lumineux cortège, nous apporte un beau jour, tout le monde brûle d'être sur pied dans la maison. La cloche, dont la voix, d'ordinaire, se fait entendre trop tôt, ne sonne plus ce matin-là. Enfin le cadran marque cinq heures ; un immense cri de joie éclate dans toutes les salles : *Benedicamus Domino !* Vivent les Anciens Elèves ! Pendant la prière et la basse messe les vœux montent au ciel ardents et unanimes pour demander à Marie "un beau jour." Hélas ! le 12 au matin, comme la veille, d'épais brouillards assombrissent le firmament. A midi un formidable tonnerre de joyeuses exclamations retentit dans la cour : les élèves ont vu Phébus leur sourire un instant,

puis une abondante averse achève d'épurer l'atmosphère. Le soleil reparait enfin radieux, un vent léger chasse les nuages derrière l'horizon, le ciel devenu limpide ramène la joie sur toutes les figures et va, pendant nos fêtes, nous prêter ainsi sa brillante lumière. Partons, déjà siffle dans le lointain le vapeur qui porte nos amis. Aussitôt le drapeau fleurdelisé se déploie dans les airs, la communauté joyeuse se met en marche, musique en tête, et elle se rend au port pour attendre le bateau.

Nous allons maintenant reproduire de la *Minerve* la narration et l'appréciation des événements de chacun des trois jours de la fête, ainsi que les discours improvisés de quelques-uns des orateurs. Le représentant de ce journal, M. P. McLeod, a su interpréter si bien les pensées et les sentiments de nos anciens élèves qu'il semble avoir été l'un des leurs ; nous lui offrons ici de nouveau nos remerciements.

A BORD DU "TERREBONNE."

(Rapport de la *Minerve*,

12 juin.

" Ils sont là trois cents qui répondent à l'appel et vont retrouver leurs souvenirs. D'où sortent-ils ? De partout. Qui les a rassemblés ? La voix d'un saint et digne prêtre, représentant une institution qui est elle-même un ensemble de traditions qu'ils vénèrent. Quel lien les unit ? Un mot d'ordre qui n'a de signification que pour eux, mais qui dans son langage simple a évoqué tout un poème dans leur esprit. Pourquoi ont-ils l'air si joyeux ? Ah ! demandez-le leur ; ils vous diront qu'ils vont à la fête ; et on le sent, du reste, on le touche du doigt : leur bonheur, leur franche et sincère allégresse, ils nous les communiquent ; leur joie vibre, et elle nous fait l'effet d'une batterie électrique.

" Il n'y a pas ici de démonstrations factices, il y a un sentiment réel, profond, convaincu, qui se traduit librement, au grand air, sans effort comme sans appareil, mais avec une expansion et un charme de vérité qui cadrent bien avec la nature à la fois vigoureuse et gracieuse, pleine de sève et de parfum dont nous voyons se dérouler les tableaux sous nos yeux.

" Ils sont là trois cents qui sont une belle expression de l'unité dans la variété. En effet toutes les classes, toutes les professions, toutes les occupations de l'esprit y ont d'honorables représentants. Tous cependant sont animés d'une même pensée, tous assignent le même terme à leur voyage qu'ils font pour le même motif. C'est une des rares fêtes de la vie où la division est impuissante, où le désintéressement des intentions n'offre de prise ni à la critique, ni au calcul.

" On s'aborde le sourire aux lèvres, on se donne une cordiale poignée de mains, on se demande d'où l'on vient, on ne songe pas même à se demander où l'on va. Ah ! par exemple, on n'est pas toujours sûr de pouvoir placer un nom sur la figure qui nous sourit. On fait alors un effort de mémoire, on remonte le courant, et ce sont de joyeuses exclamations de surprise, une fois que l'on s'est reconnu. — " Mais, oui, je me rappelle parfaitement maintenant, tiens au

“ fait, vous étiez mon voisin d'étude ou de classe.” Et l'on évoque le passé, et
 “ les souvenirs arrivent par bandes, et les anecdotes se multiplient, et chaînon
 “ par chaînon on reconstitue la chaîne entière, on repasse toute la filière. On s'est
 “ ressouvenu.

“ Il y a une chose dont on est certain, c'est que, si peu de temps que ce
 “ soit qu'on a habité sous le même toit, fait partie de la même famille,
 “ vécu de la vie commune, on a été bercé des mêmes illusions, des mêmes
 “ chants, on s'est envolé du même nid, courant à la poursuite des mêmes réalités,
 “ accompagnés des mêmes sollicitudes, des mêmes angoisses maternelles. Quelle
 “ puissante pensée d'union, quel trait frappant de solidarité que cette confrat
 “ ternité !

“ Aussi voyez comme elle agit ! L'avocat a laissé son bureau, le médecin
 “ a donné congé à ses malades, le financier laisse dormir ses capitaux, le com-
 “ merçant envoie promener sa clientèle ; il n'est pas jusqu'au prêtre qui n'ait
 “ délaissé les graves occupations de son ministère. A propos, je note, en
 “ passant, que le clergé est peut-être de tous les corps celui qui est le mieux et
 “ le plus dignement représenté.

“ Et ce monde-là est heureux, je vous prie de le croire. Je cherche vaine-
 “ ment une figure renfrognée parmi tous les passagers qui encombrant notre
 “ bateau. Le déplacement, le va-et-vient est continuel, on chante, on fait de la
 “ musique, on cause, on cause surtout. On a tant de choses à se dire en un
 “ jour comme celui-ci. C'est un bourdonnement incessant, on dirait une ruche
 “ d'abeilles. Il y a là un tableau fort animé. Et le vapeur poursuit sa marche
 “ lentement, mais sûrement, sous l'œil vigilant d'un capitaine qui est un brave
 “ homme, et un homme brave, je n'en doute pas.

“ A Boucherville, Varennes, Bout de l'Île, Saint-Paul l'Ermite, de
 “ nouvelles recrues nous arrivent, et opèrent une diversion. Les poignées de
 “ mains recommencent, les salutations se croisent, on fête les nouveaux venus
 “ qui sont aussi des anciens, et le temps s'écoule rapidement.

“ Ajoutons que l'air est pur et fortifiant, que le temps est en général beau,
 “ malgré l'indécision de la température, et l'on comprendra que c'est une char-
 “ mante excursion à tous les points de vue que celle que nous faisons là. Quel-
 “ ques salves de mousqueterie nous saluent au passage, et nous remarquons des
 “ drapeaux déployés à quelques endroits sur les rives de la paisible rivière de
 “ L'Assomption. Ce sont comme les préludes de la fête.

“ L'ASSOMPTION.

“ Nous voici arrivés. Il est sept heures. De loin, nous avons aperçu le
 “ clocher de l'église, dont les cloches sonnent en ce moment à toute volée pour
 “ saluer notre arrivée. C'est le temple de Dieu, qui nous donne le premier
 “ bonjour par la voix joyeuse qui appelle d'ordinaire les fidèles aux saints

" mystères. Une salve générale de mousqueterie nous accueille. Les élèves du Collège sont rendus sur le quai, leur fanfare exécute une marche militaire. Les élèves chantent en chœur : " Salut, nos amis, salut " ; refrain bien connu dans la maison.

" Au débarcadère, on a élevé un superbe arc de verdure, sur lequel est inscrit : " Des élèves du Collège recevez la bienvenue."

" Je n'ai pas besoin de vous dire que toute la population de la paroisse est là, enthousiaste, et ne demandant qu'à acclamer les heureux arrivants, et à donner cours à sa joie. Des hurras formidables sont poussés par toutes ces poitrines, pendant qu'à côté on fait encore parler le fusil. Nous descendons à terre, et nous nous mêlons à la foule ; ce ne sont partout que joyeuses acclamations. On échange les premières impressions. Le village est en liesse, et l'on se sent attendu pour une grande fête. Déjà les rangs se sont confondus, les anciens élèves et les élèves actuels sont devenus de francs camarades, tous écoliers. Les professeurs et le personnel du Collège ont reconnu, qui d'anciens élèves, qui des compagnons d'études, et l'on se rend bras dessus bras dessous au Collège ; en arrivant chacun inscrit son nom dans un registre spécial ; il dépose sa photographie, et reçoit sur la poitrine une cocarde portant la devise de la fête : *In amore fraternitatis*.

" La grande porte d'entrée est surmontée de l'inscription : " Bienvenue . . . Welcome." A côté, à droite et à gauche, les inscriptions : " Omnes isti venerunt tibi," Toujours unis," " Salut, nos frères bien-aimés."

" Déjà le Collège se remplit de bruit et d'animation. Ce ne sont que des poignées de mains, effusions, reconnaissances, une scène tout à fait animée. Le Supérieur, digne, et le Directeur, affable comme un bon père, et les autres messieurs de la maison s'empressent autour de nous, disent à tous un bon mot, préviennent l'encombrement, vont au-devant de nos désirs. On s'aperçoit que l'organisation est aussi parfaite que possible.

" Les trains de chemin de fer de l'après-midi avaient déjà apporté leur contingent, et ceux du soir nous en amènent encore un grand nombre. Plus de 800 anciens élèves sont présents, car les insignes commémoratifs de la fête ne suffisaient pas à la distribution.

" La plupart des anciens élèves prirent le souper au Collège. Ce qu'il se dépensa d'animation, de franche gaieté, d'évocation des choses du passé, est impossible à redire.

" Le programme comportait pour la soirée présentation d'adresses et séance dramatique et musicale. Naturellement comme dans toute bonne fête, l'exécution en fut retardée ; au lieu de commencer à huit heures, tel qu'annoncé, la séance s'ouvrit à neuf heures par l'exécution d'un " pas redoublé," par la fanfare du Collège.

" Après quoi M. H. Brien, l'un des élèves, lut l'adresse suivante à Su Grandeur Mgr Fabre, Evêque de Montréal, qui avait bien voulu interrompre le cours de sa visite pastorale pour rehausser par sa présence l'éclat de la fête."

A SA GRANDEUR MGR EDOUARD CHS FABRE, EVÊQUE DE MONTREAL.

MONSEIGNEUR,

Les Elèves du Collège de L'Assomption ne savent trop comment vous exprimer la joie et la vive allégresse que leur cause votre présence au milieu d'eux dans ces jours d'actions de grâces et de solennelles réjouissances.

Ce n'est qu'appuyée sur l'autorité épiscopale que notre chère institution a grandi, s'est développée et a pu produire les fruits dont nous sommes aujourd'hui si fiers.

Pendant au-delà de trente-cinq ans, l'ancien Evêque de Montréal, aujourd'hui le saint Archevêque de Martianopolis, a été le président de notre corporation. Son zèle et son dévouement ont été ici ce qu'ils étaient ailleurs, dans la formation de ses grandes œuvres qui sont aujourd'hui sa plus belle couronne.

Depuis 1876, vous l'avez remplacé, Monseigneur, dans cette charge, ce qui est pour nous une sûre garantie de succès et de prospérité.

Le Collège de L'Assomption est donc devenu votre maison, et vous en êtes le premier supérieur ecclésiastique. L'intérêt que vous nous portez à ce titre nous est prouvé pour la millième fois, aujourd'hui que vous venez donner à nos fêtes ce cachet religieux qui rehausse et sanctifie tout. Veuillez croire que cette estime et cette protection spéciales dont les évêques de ce diocèse ont toujours entouré notre *Alma Mater*, ne sont pas sans faire naître dans nos cœurs de légitimes sentiments d'orgueil. L'honneur qui en revient à notre mère rejaillit aussi sur ses enfants, et c'est sans doute autant par reconnaissance que par devoir qu'on nous enseigne avec tant de force et tant de zèle la soumission la plus complète à l'Eglise, comme le respect sans borne à l'autorité ecclésiastique. On ne cesse de nous redire que ce sont là deux jalons sur lesquels il nous faut sans cesse fixer les regards pour ne pas nous écarter de la ligne sûre du droit sentier. Mais, Monseigneur, nous sommes certains que vous vous êtes rendu au milieu de nous à un autre titre que celui de premier supérieur ecclésiastique. Bien avant que la mitre ceignît votre tête, vous aviez établi avec cette maison des relations d'amitié dont elle a gardé un précieux souvenir. La jeunesse d'alors se rappelle de quelle sollicitude vous l'avez entourée dans les retraites si fructueuses que vous lui prêchiez. Nous savons même que dans le monde, nos confrères ont toujours trouvé en vous un ami fidèle, et quelquefois un protecteur dévoué.

Veuillez donc, Monseigneur, accepter l'hommage de notre plus profonde vénération, et croire aux sentiments de notre plus vive gratitude.

Merci pour votre bienveillance ! merci d'avoir interrompu votre visite pastorale pour venir rehausser par votre présence l'éclat de notre jubilé ! merci pour l'affection et l'attachement que vous avez gardés à notre maison !

Puissions-nous, Monseigneur, en toute circonstance nous montrer toujours

dignes de vos faveurs, et même, par la suite, mériter de nouveaux témoignages d'estime de votre part !

" L'auditoire a salué par des applaudissements la délicate allusion faite aux travaux du vénérable Archevêque de Martianopolis.

" Du reste, l'adresse elle-même a été fréquemment applaudie, ainsi que la réponse de Sa Grandeur.

" Monseigneur répondit par une improvisation des plus heureuses, et portant ce cachet de distinction et d'élégance qui caractérisent ses œuvres."

" Je m'adresse en ce moment à des enfants, a dit Monseigneur, et les anciens s'étant faits enfants pour l'occasion, vous me permettrez de vous parler comme un père à ses enfants.

" Je suis ici à plus d'un titre ; à mon titre d'évêque d'abord, et ensuite je suis venu vous exprimer mes sympathies personnelles dans cette belle démonstration.

" Le même événement qui vous rassemble se célèbre quelquefois dans les familles, et on se fait un devoir d'y inviter les voisins et le curé de la paroisse. L'évêque vient à votre démonstration à ce titre.

" Un autre motif qui m'a conduit ici est celui d'encourager les maisons d'éducation, et de témoigner de notre satisfaction de voir prospérer ces maisons.

" Quand je jette les yeux sur un auditoire comme celui-ci, composé d'hommes de toutes les conditions sociales et de tous les rangs, j'y trouve un sujet d'honneur qui rejaillit sur l'évêque. Je devais venir prendre part à cette fête, et j'y suis venu par sentiment d'affection, par dévouement, par zèle et par amour. Tous les enfants qui ont passé par cette maison me sont chers, car par ce fait ils sont devenus les enfants du diocèse de Montréal.

" L'enseignement donné dans cette institution a porté des fruits abondants. Vous en êtes tous, Messieurs les anciens élèves, une preuve éclatante par vos œuvres et vos succès. J'ai toujours suivi vos travaux avec intérêt et avec plaisir, et je bénis votre bon esprit.

" Après la réponse de Monseigneur, M. l'abbé Féréol Dorval, Supérieur du Collège, lut l'adresse suivante aux anciens élèves."

BIENVENUE AUX ANCIENS ÉLÈVES DU COLLÈGE DE L'ASSOMPTION.

MONSIEUR, HONORABLES MESSIEURS, MESSIEURS,

S'il est un jour que nous appelions de tous nos vœux, c'est bien celui qui vient de luire avec tant d'éclat et de splendeur pour tous les élèves du Collège de L'Assomption.

S'il est une circonstance où nous sentions que nous serions enivrés de la joie

la plus douce, c'est bien celle qui réunit sous ce toit béni nos amis, nos frères d'autrefois, ceux qui comme nous et avec nous ont ici passé les plus belles années de leur vie. Messieurs, avant de vous inviter à cette réunion qui devait avoir pour nous tant de charme, j'ai consulté mon cœur et, j'ai consulté aussi le vôtre.

Pour moi rien ne pouvait être plus doux que cette fête des noces d'or de notre Collège se célébrant au milieu de tous ses enfants. C'était là un des plus beaux rêves de ma vie.

Abreuvé l'un des premiers à cette source limpide que nos généreux fondateurs faisaient jaillir en cet endroit sacré, je me suis identifié à cette maison. Sa gloire est devenue ma gloire, sa joie ma joie, comme aussi ses épreuves ont été mes épreuves. Mon cœur débordait donc de bonheur en pensant qu'un jour sans égal se lèverait pour cette institution.

Pour vous, Messieurs, les monuments impérissables de zèle et d'attachement que vous nous avez laissés, parlent assez éloquemment.

L'autel de marbre qui orne notre sanctuaire et sur lequel brûle incessamment le feu de la reconnaissance, l'orgue harmonieux, témoin de votre affection et de votre amitié, me disaient bien haut que vous seriez heureux de voir déployer pour le cinquantième anniversaire de notre *Alma Mater* toute la pompe et la magnificence possibles, mais heureux surtout d'être invités à venir prendre part à nos réjouissances comme à nos solennelles actions de grâces.

Aussi des quatre coins du pays, et même de la république voisine, vous êtes accourus, les uns quelque peu courbés sous le faix des années, les autres encore avec leur verte jeunesse, mais tous avec la conscience d'avoir jusqu'ici noblement rempli votre tâche.

Quel spectacle imposant se présente à nos regards ! Ah ! les fleurs et les couronnes dont on a orné notre *Alma Mater* ne sont que de pâles emblèmes à côté de celles qui ornent en ce moment vos fronts. Oh ! que n'apparaissent en ce moment nos glorieux fondateurs ! Quels cris de joie et de surprise ne s'échapperaient point de leurs poitrines ! Ne reconnaîtraient-ils pas que les flambeaux de sciences et de vertus que vous portez dans vos mains, ont été allumés au foyer qu'ils ont créé eux-mêmes ?

Avec quel bonheur ne savoureraient-ils pas les fleurs si belles de la reconnaissance et du dévouement qui s'épanouissent en ce beau jour ! A leur tour, ne vous diraient-ils pas : Elèves du Collège de L'Assomption, c'est pour vous que nous avons fondé cette institution, pour vous nous n'avons épargné ni labeurs, ni fatigues, ni sacrifices, mais que nous sommes amplement récompensés ! Ah ! les 288 illustres combattants de la milice sainte, et les 2,000 généreux soldats de la milice profane que notre Collège se glorifie d'avoir pour enfants, attestent bien haut que notre œuvre a été bénie ; et nous pouvons nous écrier en toute vérité : *visisti, Domine, in capite ejus coronum de lapide pretioso.*

Messieurs, vous avez porté notre bonheur à son comble en répondant avec tant d'empressement à notre appel : aussi est-ce du plus intime de notre cœur, que nous vous souhaitons à tous la bienvenue.

Soyez le bienvenu, Monseigneur, qui nous donnez un nouveau témoignage

d'estime en présidant à nos fêtes. Vous êtes ici, vous le savez, comme un père au milieu de ses enfants.

Soyez les bienvenus, Messieurs les représentants des fondateurs, et vous aussi, amis distingués, qui avez bien voulu donner en cette circonstance à notre maison des marques non équivoques de votre sympathie et de votre bon vouloir.

Soyez les bienvenus, vous surtout, chers confrères et amis, anciens élèves de cette maison. Les entrailles de votre *Alma Mater* ont tressailli en voyant des fils si dévoués et si dignes. Vous avez vaillamment soutenu la gloire de notre Collège en rendant dans toutes les positions sociales des services signalés à l'Eglise et à l'Etat. Il est juste que vous vous reposiez encore quelques instants. Retrempez ici vos forces, ravivez votre courage. De nouvelles luttes et de nouveaux lauriers vous attendent, vous serez plus frais et plus dispos pour livrer les unes et remporter les autres. Nous continuerons à vous suivre du regard, et à faire monter au Ciel pour vous nos plus ferventes prières. Car ce que j'ai dit du Collège, je puis le répéter de vous, Messieurs. Vos luttes sont nos luttes, et si vous me le permettez, j'ajouterai : vos succès sont nos succès, comme aussi nos sympathies vous sont toutes acquises, dans les échecs et les épreuves que vous pouvez rencontrer sur les différents théâtres où la Providence vous a placés. Messieurs, veuillez croire que votre présence au milieu de nous ranime nos espérances. En voyant les fruits d'une bonne éducation et d'une solide vertu, nous redoublerons de zèle et de dévouement pour vos jeunes frères.

Nous nous efforcerons d'en faire des citoyens dignes de vous. J'ai dit vos frères. Les franches poignées de mains, et surtout les battements de vos cœurs ont bien fait voir que vous vous reconnaissiez pour tels. J'ai donc à peine besoin d'ajouter que vous êtes ici chez vous, dans votre famille. Puissent les douces réminiscences du passé vous rendre des plus agréables votre séjour en ces lieux.

M. le juge Jetté répond à cette adresse au nom des anciens élèves. Voici sa réponse pleine de dignité, d'à-propos et de nobles sentiments.

M. LE SUPÉRIEUR, M. LE DIRECTEUR, MESSIEURS DU COLLÈGE,

Permettez-moi de me faire l'interprète de tous ces nombreux confrères et amis réunis en ce moment autour de vous, pour vous remercier des cordiales paroles de bienvenue que nous venons d'entendre, et du chaleureux accueil que nous recevons dans cette maison où nous retrouvons tant et de si chers souvenirs. Vous nous avez conviés, Messieurs, à cette grande solennité du cinquantenaire de notre *Alma Mater*, et, si je ne me trompe, dans la pensée qui a présidé à son organisation, cette réunion doit surtout être une fête de famille consacrée aux souvenirs du passé, et destinée à resserrer les liens de cette solidarité dont M. le Supérieur a si bien parlé, et dont il a si bien apprécié les résultats en disant avec quelle sollicitude et quel intérêt vous jouissez de nos succès, et vous sympathisez à nos revers. Nous nous associons donc, et de tout notre cœur, à cette noble et féconde pensée qui non seulement nous rappelle les liens d'affection qui doivent nous unir, mais encore nous inspire un respect plus grand pour nous-mêmes, puisqu'elle nous fait comprendre que nous devons toujours rester dignes

les uns des autres. Oui, nous sommes heureux de nous trouver ici réunis en si grand nombre après tant d'années de séparation, et d'évoquer ensemble les souvenirs si calmes du passé, de redevenir écoliers pour un jour, et de nous bercer d'une illusion qui, hélas ! ne sera que de trop courte durée ! Ce n'est pas là cependant, permettez-moi de le dire, tout ce que nous inspire cette réunion, et nous ne serions pas dignes d'être les fils de cette noble maison, si nous ne profitons de cette occasion solennelle pour lui donner ici le témoignage public de la reconnaissance que nous lui devons. Car c'est dans cette maison, grâce au dévouement, à l'abnégation et aux sacrifices, non seulement de ses généreux fondateurs, mais encore de ces prêtres zélés qui ont si dignement continué leur œuvre, que nous avons tous reçu le bienfait inappréciable d'une éducation forte et chrétienne. C'est ici que nous avons été formés, préparés, armés pour ces luttes et ces épreuves de la vie que la Providence impose dans toutes les conditions, et qui permettent à tous de donner la mesure de leur mérite et de leur valeur.

Nous devons donc le reconnaître sans réticence et sans arrière-pensée ; si nous avons aujourd'hui, chacun dans la sphère qu'il s'est choisie, une valeur quelconque, si nous avons pu faire quelque bien, nous le devons à ces modestes professeurs qui ont si généreusement consacré les plus belles années de leur existence à nous faire bénéficier des fruits abondants de leur science et de leur savoir, afin de faire de nous des enfants dignes de l'Eglise, des citoyens dignes de la Patrie. Et j'ajoute, pour compléter ma pensée, que, sans doute, sans cette forte éducation religieuse qui fait la base de l'enseignement dans notre pays, le devoir de ceux qui se chargent de cette tâche redoutable de former les hommes ne serait pas rempli. Car c'est elle seule qui fait les vrais citoyens, ceux sur qui s'appuie la société dans les moments de calme, et ceux sur qui la Patrie peut compter au moment du péri!

La religion, en effet, est la seule base solide sur laquelle puissent s'élever les sociétés, et pour emprunter les éloquentes paroles d'un homme d'Etat distingué, M. de Salvandy :

“ Les grands exemples du monde, par tout ce qui a péri, par tout ce qui a vécu, attestent qu'il faut les fortes institutions religieuses aux fortes institutions civiles, si on les veut durables.”

Et si nous voulons la preuve de cette vérité, nous n'avons qu'à tourner les yeux du côté de l'Europe, où les nations jadis les plus puissantes sont aujourd'hui incertaines du lendemain, et où dans les républiques comme dans les monarchies, un ennemi implacable menace la société, “ ce pauvre, ce prolétaire, ce Lazare des temps modernes, dit Mgr Perraud, dont l'âme a été vidée de toute foi et de toute espérance ! ”

Notre pays n'a heureusement rien à craindre de ces dangers, car l'éducation que reçoit notre jeunesse dans ces collèges et ces écoles dont nous sommes si fiers saura nous en préserver. Mais nous n'en devons pas moins de reconnaissance à ceux qui comme vous travaillent obscurément, mais efficacement à la sécurité de l'Etat, et au bien-être moral de la nation.

Vous avez cru bon, aujourd'hui, Messieurs, après un demi-siècle de labeurs et de sacrifices, de travaux et de luttes, voyant le succès de votre œuvre assuré

et votre maison de plus en plus prospère, de faire un retour sur le passé, afin d'apprécier plus sûrement les résultats obtenus. Et pour vous rendre compte de l'influence bienfaisante que doit exercer votre maison dans toutes les classes de la société, vous avez voulu passer en revue cette nombreuse milice que, pendant cette longue période, vous avez fournie à l'Eglise et à l'Etat.

Nous avons compris votre pensée, et nous sommes accourus ; mais il en est, hélas ! qui sont absents pour toujours !

Beaucoup de ceux-là étaient de ceux dont nous aurions le plus de raison de nous enorgueillir. Ils sont partis ayant accompli la tâche qui leur avait été imposée, et nous laissent pour nous encourager et nous soutenir dans l'accomplissement de la nôtre le souvenir de leurs mérites et de leurs vertus.

Vous n'avez pas oublié ces amis absents, puisque mêlant leurs noms à ceux des fondateurs et des bienfaiteurs de cette maison, vous nous donnez l'occasion d'unir nos prières aux vôtres, afin de demander pour eux l'éternel repos. Soyez assurés que vous avez répondu au plus intime sentiment de nos cœurs en donnant ainsi place à nos morts regrettés, dans le programme d'organisation de cette mémorable solennité.

Je ne saurais terminer, Messieurs, sans vous dire aussi combien nous avons apprécié la délicatesse et la noblesse de sentiments qui vous a dicté tout ce qui concerne cette belle fête. Vous vouliez avant tout revoir vos anciens amis, et aucun détail n'a échappé à votre sollicitude pour aplanir jusqu'aux légers obstacles qui auraient pu en tenir quelques-uns éloignés. Vous avez voulu les recevoir vous-mêmes, et afin que tous, pauvres comme riches, fussent ici sur un pied d'égalité, vous avez réprimé dès l'origine tout projet de vous offrir un témoignage matériel de notre reconnaissance, satisfaits de voir le contentement, la joie et la gaieté qui rayonnent aujourd'hui sur toutes les figures.

Enfin vous avez comblé nos vœux, en plaçant cette fête sous la présidence de notre pasteur bien-aimé, l'évêque de ce diocèse. C'est bien pour nous une joie ajoutée à toutes celles que nous procure cette solennité. Et maintenant, Messieurs, nous nous remettons, comme autrefois, sous votre direction, confiants que vous serez aussi indulgents que par le passé pour les légers défauts que nous n'avons pas encore eu le temps de corriger.

“ M. l'abbé Désorey, curé de Saint-Ours, l'un des premiers élèves de cette maison, dans une spirituelle et chaleureuse improvisation, empreinte de l'éloquence du cœur, comme il le disait lui-même, dit qu'il partage entièrement les sentiments exprimés par l'ancien élève de cette maison qui vient de répondre au nom de tous, et que tous ses condisciples les partagent. On a voulu, en m'appelant à prendre la parole, jouir des effets, des contrastes ; je suis l'ombre que l'artiste met sur son tableau pour en faire ressortir les couleurs. J'y consens volontiers, si cette ombre est nécessaire pour la beauté du tableau. Nous sommes ici en congé de collège, et la gente collégiale n'aime pas à entendre de longs discours en ces occasions.

“ Je me hâte de vous dire : Réjouissez-vous tous en ce beau jour, et je répète avec le chœur divin : *Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !*

“ Ces paroles ont trouvé un écho joyeux dans tous les cœurs, et on s’est
 “ écrié comme autrefois : *Abraamus*. Remontons le courant vers cette source
 “ où nous avons puisé les bienfaits de l’éducation classique, où nous avons appris
 “ à aimer le vrai, le bon et le beau. Je vois réunis dans cette enceinte des
 “ représentants de tous les essaims qui se sont envolés de cette ruche classique.
 “ Nous venons offrir de nouveau notre allégeance au Collège, assister aux noces
 “ d’or de notre bien-aimée *Alma Mater*, resserrer les liens d’amitié qui nous
 “ unissent les uns aux autres, comme les enfants d’une même famille, prouver
 “ notre amour à notre mère, oui, notre mère, c’est le nom qui lui convient.

“ N’est-ce pas sous l’égide de la plus maternelle surveillance que nous avons
 “ fait nos premiers efforts dans le champ de la science ? Tout était commun
 “ dans cette maison, revers, joies, et lorsqu’il nous a fallu quitter ce toit béni
 “ pour aller affronter les hasards de la vie, n’avons-nous pas retrouvé, chaque
 “ fois que nous y sommes revenus, des cœurs qui nous ont encouragés et éclairés
 “ de leurs conseils, et ont pleuré sur nos revers et nos chagrins ?

“ Ces pères que nous avons laissés ici, nous ont préparés pour nos carrières,
 “ pour la vie civile et religieuse. Ici, nous avions toujours une mère qui veillait
 “ sur nous. Que les années s’écoulent rapidement ! Je lisais sur les murs
 “ l’inscription : *Audite, filii, disciplinam patris*. Cette pensée m’a rappelé les
 “ illustres fondateurs de cette maison, et je me suis demandé quel but ils avaient
 “ en la fondant. Il me semble les entendre nous dire : “ Nous étions dans des
 “ temps difficiles. Le lion anglais menaçait de ses griffes le castor canadien qui
 “ n’avait pour le protéger que sa feuille d’érable.” D’autres ont dit : “ Nous serons
 “ tout ou rien suivant l’éducation que nous recevrons. L’éducation donne le
 “ commandement et la direction. Nos collègues seront des forteresses.” Se sont-ils
 “ trompés ? Non. Encore que le peuple canadien ait été laissé pauvre, il
 “ peut se dire l’égal de tout autre en fait d’instruction, et s’il a conservé sa
 “ nationalité, il le doit aux Plessis, aux Meilleur, aux Labelle, aux Cazeneuve, etc.

“ Le premier fondateur de cette maison voyait sur la route de Québec à
 “ Montréal ce beau plateau de L’Assomption, arrosé par la belle rivière du même
 “ nom, qui forme par ses gracieux et pittoresques détours la plus belle presqu’île
 “ de la Province. Il vit dans la fondation de cette maison le moyen de donner
 “ la prospérité à toutes les plaines environnantes. Il faut des agriculteurs intelli-
 “ gents qui puissent tirer du sol toutes les ressources qu’il renferme, il faut des
 “ hommes de profession qui fassent honneur à leur carrière.

“ L’éducation sans la religion est un malheur. Nous semons pour le bon
 “ Dieu. Les fondateurs se sont dit : Il faut que la religion prime partout.”

“ M. Désorcy rappelle ensuite ce qu’il doit à cette maison d’éducation, lui,
 “ personnellement. Il aimait surtout un ecclésiastique en qui il avait mis toute
 “ sa confiance, et à qui il doit ce qu’il est aujourd’hui. Cet ecclésiastique, a-t-il
 “ dit, en se tournant vers le Supérieur, pardonnez moi, si je blesse votre modestie,
 “ c’est vous, M. le Supérieur. Si j’ai obtenu quelques succès, c’est à vous que je
 “ les dois ; et je suis heureux de le reconnaître publiquement aujourd’hui.

“ M. Barret, ancien Supérieur de la maison, et aujourd’hui curé de Saint-
 “ Luc, un vieillard aux cheveux blancs, monta alors sur l’estrade pour lire une
 “ poésie de sa composition sur la fête du jour. C’a été un des détails les plus

“émouvants de la fête, sinon le plus touchant, d'entendre ce vieillard, obligé de demander un siège pour continuer sa lecture et dont les mains avaient peine à tenir son manuscrit, lire d'une voix que l'émotion faisait trembler, un poème où la note allègre et accorte se mêle à la note grave et autorisée que consacre sa vieille expérience.”

NOCES D'OR DU COLLÈGE DE L'ASSOMPTION.

PREMIÈRE PARTIE.

Ancien élève éloigné et exposé aux divers incidents de la vie.—Retour sur le passé.—Souvenirs des parents et du Collège.—Annonce de la grande fête.—Il laisse tout là pour se joindre à ses amis.—Son arrivée au Collège.—Expressions de joie et de reconnaissance.—Souvenirs de sa vie d'écolier.—Salut à l'*Alma Mater*.—Aux amis réunis.—Au village.—Aux lieux environnants.

Quand un cœur est bien né, qu'il n'a pu s'étourdir,
Jamais l'amour chez lui ne saurait s'attêdir ;
Tant ballotté qu'il soit par la vague écumante,
Il subit sans frémir l'effort de la tourmente.

Plus fort que l'ouragan, calme et silencieux,
Il fixe, plein d'espoir, son regard vers les cieux ;
Il prie avec ferveur, et déjà la tempête,
Qui s'enfuit en sifflant, menace moins sa tête.

Après tous ces assauts, qui l'ont poussé bien loin,
Son cœur veut du repos, il en sent le besoin ;
Il n'a que trop appris, sur la mer de ce monde,
Qu'on n'y saurait jouir d'une paix bien profonde.

Alors les souvenirs d'un âge regretté
Viennent rendre le calme à son cœur agité ;
Contemplant ce qu'il aime, au moins par la pensée,
Son âme se dilate et se sent délassée.

Que ne peut-il revoir le toit qu'il a laissé,
Où toujours son étoile et son cœur l'ont poussé !
Car c'est si beau là-bas, au séjour de l'enfance !
Le cœur en a gardé si douce souvenance !

Peut-être a-t-il encore un père vénéré,
Qui serait tant heureux, si ce fils désiré,
Comblant quelque bon jour son éternelle attente,
Venait s'agenouiller sous sa main tremblotante !

Peut-être a-t-il encore une mère là-bas,
Qui désirerait tant le presser dans ses bras ;
Il n'a pas oublié les soins et les caresses
Qu'il reçut tant de fois de ses saintes tendresses.

Il se rappelle aussi ses anciens professeurs,
Le pieux dévouement de ses bons directeurs ;
Il se souvient qu'aux jours qu'il donnait à l'étude,
Il fut l'objet constant de leur sollicitude.

Aussi, tout son bonheur, pour de si grands bienfaits,
C'est d'aller leur offrir ses plus ardents souhaits,
Leur dire à tous : succès, amour, reconnaissance :
Que les faveurs du Ciel en soient la récompense !

Enfin, voici le jour, le moment fortuné,
Où l'appel du devoir pour chacun a sonné ;
Le cœur bat d'allégresse, et l'âme tout émue,
Ne saurait contenir l'élan qui la remue.

Il part, il court, il vole au joyeux rendez-vous,
Amis et bienfaiteurs, ils s'y trouveront tous ;
Qu'il lui tarde de dire à la famille unie
Les doux transports, l'amour dont son âme est remplie !

Oui, mon *Alma Mater*, tant de bienfaits si grands
Méritent en retour nos vœux les plus ardents ;
Comme le bouquet d'or de la reconnaissance,
Accepte ces souhaits rêvés dès notre enfance.

Enfance qui trouva sous ta direction,
Tant de paix, de bonheur, de consolation ;
Enfance qui voyait tant de sollicitude,
Pour faire apprécier la science et l'étude.

C'est ici qu'on s'éprit d'amour pour la vertu,
Nous avions devant nous un chemin tout battu :
C'est celui que suivaient nos maîtres, nos modèles,
Toujours à leurs devoirs également fidèles.

C'est ici que l'enfant, dévorant ses auteurs,
Savait répondre aux soins de ses chers protecteurs ;
Ne se pardonnant point un moment de faiblesse,
A cet âge où le cœur s'en prend à la jeunesse.

Il savait que le pain, qui rend les hommes forts,
Ne s'est jamais gagné qu'au prix de mille efforts ;
Mais aussi que ce pain fait pour l'intelligence,
Peut un jour du foyer éloigner l'indigence.

C'est ici que l'ardeur de mes quelque vingt ans
Se plaisait à lutter contre vingt combattants ;
Et si le résultat n'était pas à ma gloire,
Je me préparais mieux pour une autre victoire.

Comment donc t'exprimer si nous étions heureux
De trouver un séjour si conforme à nos vœux,
Le plus religieux et le plus sûr asile
Où puisse s'abriter un âge si fragile ?

Jeunesse dont la force et la fécondité,
Ont tout d'abord surpris par leur précocité
Jeunesse dont la fleur toujours épanouie
Jamais d'un tel éclat n'est restée éblouie.

Ah ! puisses-tu toujours raviver ton ardeur !
Et, cinquante ans encor, de gloire et de splendeur
Voir rayonner ton nom ! Quelle brillante page
Ajoutera l'histoire à celles d'un autre âge !

Quant à nous, pauvre fleur qui ne vit qu'un matin,
Nous avons en partage un bien pire destin :
A peine sommes-nous sur le seuil de la vie
Qu'une partie au moins nous est déjà ravie !...

Serions-nous moins heureux de te revoir encor,
Aux jours de tes splendeurs, en pleines noces d'or,
Au milieu des amis, des compagnons d'enfance
Rendus pour le tribut de la reconnaissance ?

Nous saluons ces lieux témoins de nos travaux,
Qui nous offrent toujours des attraits tout nouveaux ;
Nous te saluons donc, ô maison tant chérie,
Que nous revoyons tous, l'âme émue, attendrie !

Nous saluons du haut d'un toit majestueux
Notre antique rivière, au cours capricieux,
Qui, tenant dans ses plis l'historique Portage,
Va baigner de nouveau son riche et beau Village.

Salut ! trois fois salut ! O belle Assomption !
Ton nom seul nous remplit de douce émotion !
Qu'est-ce donc te revoir ? Oui, disons tous ensemble :
Salut ! C'est l'amour qui dans ton sein nous rassemble.

DEUXIÈME PARTIE.

Félicitations à notre *Alma Mater*.—Réflexions sur son existence et celle de ses élèves.—Le passé, le présent, et souvenir de ceux qui nous ont quittés.

S'il est un jour heureux et flatteur entre tous,
C'est bien ce doux juin avec son rendez-vous,
Date pour notre mère à jamais mémorable,
Et qui doit dans nos cœurs rester ineffaçable.

Quel concours ! En effet, on vient de tout côté
Prendre part aux splendeurs de la solennité ;
Tout un peuple d'enfants inonde cette enceinte
Qui de leurs vieux ébats nous montre encor l'empreinte.

Ton triomphe est bien grand, ô mon *Alma Mater* !
Oui ton triomphe est grand, et tu dois t'en flatter !
Nous t'en félicitons du plus profond de l'âme
En y joignant les vœux que ton amour réclame.

A cinquante ans, ton front, serein comme l'azur,
Nous paraît aujourd'hui plus brillant et plus pur ;
Chacun peut admirer, dans ce jour de victoire,
Ta brillante auréole et l'éclat de ta gloire.

Tant d'enfants, tant d'amis, accourus en ce jour,
T'offrant tous à l'envi leurs vœux et leur amour,
Dont le cercle imposant t'honore et t'environne,
Ah ! certes, c'est bien là la plus belle couronne !

Loin de subir du temps l'inflexible rigueur,
Tu reçois avec l'âge un surcroît de vigueur ;
Pour toi, ma bien-aimée, il n'est point de vieillesse,
Après les noces d'or, c'est encore la jeunesse !

Maintenant, ô douleur ! plusieurs de nos amis
Dorment dans le silence où la mort les a mis ;
Nous laissant à songer qu'avant nombre d'années,
Nous aurons partagé leurs tristes destinées.

Nous comptons la plupart des jours assez nombreux ;
Cependant sur ce chiffre, en est-il bien d'heureux ?
Que sont donc devenus ces rêves de jeunesse,
Tous ces plans que nos cœurs formaient dans leur ivresse ?

Maintenant qu'à nos yeux brille la vérité,
Et que l'image cède à la réalité,
Hélas ! tous ces projets, chimériques fantômes,
S'effacent aux regards comme de vains atomes.

Ah ! ce n'est plus le temps de nous bercer en vain
D'un idéal trompeur, toujours dans le lointain.
Cherchons plutôt le vrai ; du vrai la certitude
Peut seule nous conduire à la béatitude.

C'est le temps, chers amis, de songer à la mort,
De retourner enfin vers le céleste port,
Laissant là, sans regret, pour une autre patrie
Un monde dont la gloire est si souvent flétrie.

La course de nos jours, — jeune on n'y songeait pas, —
S'est faite bien rapide et toujours à grands pas ;
Cinquante, soixante ans, ce n'est plus la jeunesse,
C'est plus que l'âge mûr, c'est déjà la vieillesse.

Ainsi donc la jeunesse avec son avenir
N'est plus pour nous qu'un rêve, un vague souvenir ;
Et pourtant nous comptions que toute notre vie
Nous n'aurions qu'à fouler des fleurs dignes d'envie. ...

TROISIÈME PARTIE.

Vœux et souhaits des Élèves à leur *Alma Mater*. — Ses bienfaits sont gravés dans leurs cœurs, en attendant qu'ils le transmettent à l'histoire qui en perpétuera à jamais le souvenir. — Le ciel les conservera toujours là comme dans un répertoire où se trouveront ses titres à de nouvelles faveurs, tant pour elle que pour ses fondateurs, et tous ceux qui l'ont protégée. — Gages de nouveaux succès.

Oui, maison bien-aimée, objets de tes bienfaits,
Nous t'offrons aujourd'hui nos vœux et nos souhaits,
Les vœux et les souhaits d'un cœur assez sincère,
Pour répondre à l'amour de la plus tendre mère.

Veuillent tous les échos, voix puissantes du ciel,
Répéter avec nous un vivat solennel,
Le franc vivat du cœur, et le plus unanime
Que nous puisse inspirer l'élan qui nous anime !

Voilà la lyre d'or dont les accords puissants
Peuvent seuls exprimer l'amour de tes enfants ;
Elle seule peut dire, en termes assez dignes,
Ce que nous te devons pour tes faveurs insignes.

Que le cœur parle donc, en cet heureux moment,
Son langage si doux, si plein de sentiment ;
Lorsqu'un bon fils revient après un long voyage,
A sa mère peut-il parler d'autre langage ?

Ton nom déjà célèbre et partout respecté,
A des titres nombreux, un droit incontesté,
Pour prétendre aux honneurs décernés à la gloire,
Et mériter sa place au temple de mémoire.

Qui ne le connaît pas ? Il est si renommé !
Qui ne l'exalte point ? Car il est tant aimé !
Tous ceux qui l'ont connu lui marquent leur estime,
Estime spontanée, aussi bien qu'unanime.

Quant à nous, tu vivras dans notre souvenir,
Avec ce nom si pur que rien n'a pu ternir ;
Tu vivras à jamais pour ta gloire et la nôtre,
Heureux que nous serons de n'en point chercher d'autre !

Si le Ciel, en retour de tes nombreux bienfaits,
Ecoute nos désirs et nos meilleurs souhaits,
S'il n'est rien dans ces vœux qu'il n'aime et ne seconde,
Tu vivras pour le bien, toujours forte et féconde.

Tu peux lire en nos cœurs, gravés en lettres d'or,
Tes bienfaits gardés là comme un riche trésor,
En attendant qu'un jour on les lègue à l'histoire,
Pour en perpétuer à jamais la mémoire.

Oui, c'est là que toujours ce dépôt précieux,
Justement estimé comme un présent des cieux,
Et pour les temps futurs fidèle répertoire,
Redira ton mérite en traçant ton histoire.

Le ciel, qui te contemple et bénit ton dessein,
Conserve ce trésor sous le regard divin ;
Il prépare pour toi des faveurs précieuses,
Et pour tes bienfaiteurs des palmes glorieuses.

QUATRIÈME PARTIE.

Mérite des fondateurs et du Collège. — Ses Élèves dans 50 ans. — Quelques
pensées à propos du diner pris au "Bois des Ecoliers."

Je viens de prononcer le mot de bienfaiteurs,
Pourquoi ne pas nommer plutôt tes fondateurs,
O mon *Alma Mater* ! Honneur, gloire immortelle,
Amour aux Cazeneuve, aux Meilleur, aux Labelle !

Amour et gratitude à ces cœurs courageux,
Entourant ton berceau de soins si généreux,
Et, dans ton avenir toujours pleins d'espérance,
Continuant leur œuvre avec persévérance !...

Avant le plein succès, et tant qu'il fut douteux,
Ils surent s'imposer les soins les plus coûteux,
Sans s'effrayer jamais de tant de sacrifices,
Certains qu'un jour le ciel paierait tous ces services.

Pour atteindre leur but que de difficultés !
Que de déceptions ! d'obstacles suscités,
Par l'excès de la crainte ou de l'indifférence !
Préjugés caressés par un peu d'ignorance.

Sans répondre à ces bruits, ces préjugés menteurs,
Nos hardis pionniers, types de fondateurs,
Allant droit à Dieu seul, dévoués à l'Eglise,
Travaillaient avec elle à leur sainte entreprise.

C'est ce que tu compris, ô mon *Alma Mater* !
Et c'est ce que tu fis, sans jamais t'écarter
De la route par eux si noblement tracée,
Fière de t'inspirer de la même pensée.

Repoussant sans merci toute prétention,
Tu sus faire le bien sans ostentation,
Renvoyer à Dieu seul ton mérite et ta gloire,
Comme un des plus beaux traits que nous marque l'histoire.

Tu formas pour l'autel et la religion
De ministères sacrés presque une légion ;
Ce sont là tes joyaux, ta gloire et ta couronne,
Ainsi que la splendeur dont ton front s'environne.

Envisageant aussi l'Etat et ses besoins,
Tu te fis un devoir de consacrer tes soins
A former pour défendre et relever ta gloire
Des hommes dévoués et dignes de l'histoire.

En travaillant pour Dieu, tu reçus ses faveurs ;
C'est tout ce que voulaient tes pieux fondateurs ;
Ainsi l'éclat si pur de ta gloire première
Fut le prélude heureux de ta belle carrière.

Ah ! poursuis donc ton œuvre avec la même ardeur,
Toujours humble, modeste et belle de candeur ;
Conserve avec respect ta brillante auréole,
Que ton but sacré soit ton unique boussole.

D'autres viendront plus tard, attirés comme nous
Par la solennité d'un nouveau rendez-vous,
Admirer, à leur tour, pour en garder mémoire,
Un siècle de travail, de mérite et de gloire.

Ils pourront comme nous s'unir pour répéter :
Vivat ! semper vivat ! vive l'*Alma Mater* !
T'exprimant mêmes vœux et même gratitude
Pour payer tant de soins et de sollicitude.

Ils pourront comme nous voir de nouveaux progrès,
Ajoutés aux présents par de nouveaux succès,
Et se féliciter de voir dans ta vieillesse
La force et la vigueur de ta verte jeunesse.

Ils pourront, en citant les noms des bienfaiteurs,
Offrir un chant d'amour à tes bons fondateurs ;
Du Ciel ils béniront ces enfants d'un autre âge,
Imitant leurs aînés de cœur et de langage.

Une distraction ! . . . On peut la deviner,
Puisque c'est au vieux bois que se prend le dîner ;
Il nous rappelle ceux que jadis à l'ombrage,
Nous venions prendre ici dans le même bocage.

Vieux et jeunes amis, qui pourrait oublier
Ce qui dans ses ébats charme tant l'écolier ?
Ces heures de congé, ces splendides journées
Qu'un ciel doux et clément nous a souvent données ?

Nous revoyons ici nos arbres d'autrefois,
Nous sommes au milieu de notre antique bois,
Forêt dont le feuillage alors épais et sombre
Nous prêta si souvent sa fraîcheur et son ombre.

Mais on voit que le temps comme on le sent pour nous
N'a pas voulu leur faire un sort beaucoup plus doux ;
Ils ont beaucoup vieilli, nos arbres séculaires ;
Le temps efface tout, jusqu'à leurs titulaires.

Ah ! que ne puissions-nous trouver ces noms si chers,
Tels qu'ils furent gravés avant quarante hivers !
Là que de souvenirs ! . . . mais en vain on s'efforce
De ravir ces secrets qui dorment sous l'écorce.

Vous si souvent jadis témoins de nos ébats,
Vous le rappelez-vous ? Ah ! ne vous taisez pas ;
Répétez avec nous de votre voix puissante
Une acclamation forte et retentissante.

Vive l'*Alma Mater* ! Vive l'Assommoir !
Vivent donc tous ces lieux de prédilection !
Vivent les Fondateurs de la maison bénie
Que nous acclamons tous avec tant d'harmonie !

Ah ! puissiez-vous encore, arbres du bon vieux temps,
Porter vos rameaux verts après bien des printemps,
Et souvent chaque été, sous votre voûte ombreuse,
Abriter les plaisirs d'une jeunesse heureuse !

Adieu donc, bois chéri, peut-être pour toujours,
Nous cheminons bien vite au terme de nos jours ;
Garde fidèlement à jamais la mémoire
De ces jours glorieux qui sont faits pour l'histoire.

Bientôt l'*Abeamus* antique et solennel
Ordonne le retour vers le toit maternel ;
Retour donc, prompt retour pour saluer encore
L'aimable *Alma Mater* que notre cœur adore,

NORBERT BARRET, Ptre, Curé de St-Luc.

“ Après la lecture de cette poésie, l'émotion était à son comble. Aussi fit-on diversion en commençant la représentation dramatique. La pièce jouée était *Arthur de Bretagne*. Nos jeunes amateurs en ont fait ressortir les beautés avec un talent réel. Nous avons surtout admiré la diction ; elle est pure et irréprochable, ce qui est un bon point pour l'enseignement de cette maison.

“ Au cours de la représentation, M. J. Rochon, élève de Méthode, un talent souple et varié, a chanté à ravir, d'une voix pure, nette, dégagée et d'un timbre tout à fait mélodieux, la délicieuse prière d'Arthur de Bretagne dans sa prison. Ce chant a été très remarqué et très applaudi.

“ La séance a été variée par des intermèdes dans lesquels il y a eu chant par un chœur d'élèves et musique par la fanfare du Collège.

“ Le succès artistique de la soirée a été pour M. Oscar Martel, qui a enlevé sa fantaisie sur un thème de Rossini. On connaît le talent de M. Martel ; il n'a jamais été mieux inspiré, et n'a jamais joué avec plus de brio et d'entrain. Aussi l'auditoire l'a-t-il rappelé deux fois. En rappel, M. Martel a joué le Car-
“ naval de Venise, un autre des morceaux qu'il excelle à rendre.

“ Mme Martel accompagnait M. Martel sur le piano.

“ Il y eut aussi tableaux vivants, dont l'un représentait les diverses nationalités.

" Cette séance a eu lieu dans un vaste bâtiment neuf, construit spécialement à cette occasion, et qui était décoré avec beaucoup de goût par des banderoles rouges et blanches suspendues de la voûte et allant se rejoindre au centre pour former de gracieux contours. La salle était éclairée par quatre grands luminaires.

" On remarquait dans la salle, à droite de Mgr Fabre, les représentants des fondateurs de la maison, (MM. Meilleur, Labelle, Cazeneuve), M. l'abbé Geoffrion, supérieur du Collège Saint-Lanrent, M. l'abbé Nantel, supérieur du Séminaire de Sainte-Thérèse, M. le Grand-Vicaire Maréchal, M. l'abbé Beaudry, supérieur du Collège des Clercs Viateurs de Joliette, etc., etc. A la gauche de Monseigneur, l'Honorable Juge Jetté, l'Honorable M. Laurier, l'Honorable M. Pâquet, Sénateur, tous enfants de la maison, et beaucoup d'autres notabilités.

" On déplore l'absence de l'Honorable Premier Ministre.

" Théâtre bien disposé, riches costumes, rien n'a été épargné pour faire de cette soirée un succès. Disons, à la louange des organisateurs, qu'ils y ont pleinement réussi, tant par la variété des détails que par l'exécution des diverses parties du programme. Au reste, tout a été prévu, dans tout ce qui se rattache à ces démonstrations solennelles, et les préparatifs étaient on ne peut plus complets.

" C'était maintenant au tour de la partie populaire de la fête, nous voulons parler du feu d'artifice et des feux de Bengale, qui ont été de toute beauté. Les différentes pièces pyrotechniques qu'on a lancées ont produit un très bel effet, et ont dignement couronné cette journée qui, si l'on considère le peu de temps dont on avait à disposer, a été des mieux remplies, ce qui n'a pas empêché cependant les anciens élèves de prolonger encore de beaucoup leur veillée, et de former des groupes, où l'on s'est livré à une conversation tout intime, et dans laquelle on a rappelé tout ce qui de près ou de loin tenait aux anciens jours."

Bonne nuit ! Que le soleil de demain soit radieux ! Tous les anciens élèves se retirent les uns dans les maisons de la ville et les autres dans les dortoirs du Collège où des lits leur avaient été préparés. Mais nos hôtes ne songent guère à se livrer au sommeil : les lieux où ils se trouvent ont aussi leurs souvenirs, et les conversations se prolongent joyeuses presque toute la nuit.

LE 13 JUIN.

Présentation de cadeaux au Collège. — Procession des élèves à l'église. — Grand'messe. — Sermon. — Retour au Collège. — Dîner. — Séance. — Cantate. — Adresses. — Discours. — Poésie. — Drame. — Feux d'artifice.

Le temps est magnifique. Tout le monde est rentré dans la cour du Collège. Les prêtres du Vicariat Forain de L'Assomption et les Elèves du 37e Cours se réunissent au salon pour la présentation de cadeaux de fête : ornements de drap d'or et lampe du sanctuaire.

ADRESSE DES PRÊTRES DU VICARIAT FORAIN DE L'ASSOMPTION

AU RÉVÉREND MESSIRE FÉREOL DORVAL, VICAIRE FORAIN,
ET SUPÉRIEUR DU COLLÈGE DE L'ASSOMPTION.

MONSIEUR LE SUPÉRIEUR,

Les prêtres, curés et vicaires de votre Vicariat Forain sont heureux d'offrir aujourd'hui à la maison d'éducation dont vous êtes le digne Supérieur, le témoignage de leur estime, et à leur Vicaire Forain, celui d'une amitié sincère et reconnaissante. Votre *Alma Mater* en célébrant ses noces d'or, voit avec bonheur dans son enceinte et son sanctuaire ses enfants, autrefois l'objet de ses soins, de ses espérances, et peut-être aussi de ses inquiétudes ; les illusions du jeune âge entraînent assez souvent de si amères déceptions ! Elle les a vus partir allant par le monde répandre la bonne semence : *Euntes ibant mittentes semina sua*. Aujourd'hui ils reviennent lui apportant le tribut si mérité de leurs travaux et de leurs succès dans l'Eglise et la Société : *l'en'entes autem venient portantes manipulos suos*. Ils sont devenus sa couronne, toute brillante d'honneur et de beauté.

Nous connaissons, Monsieur le Supérieur, les mérites des vénérés fondateurs de votre maison, nous savons apprécier à leur valeur les immenses sacrifices qu'ils ont faits pour le développement intellectuel et moral de notre jeune pays ; nous voyons avec un orgueil national et légitime un grand nombre de vos Elèves occupant les places d'honneur dans notre Société, et nous n'ignorons pas que ces glorieux résultats sont, par la grâce de Dieu, les fruits du dévouement de ces illustres fondateurs et de leurs laborieux et dignes successeurs.

La divine Providence nous a placés tout auprès de vous. Elle nous a donné d'être les témoins constants de votre sollicitude pour cette nombreuse famille, l'objet de vos plus tendres affections. Vous ne devez donc pas être surpris, si vous nous voyez à cette heure, réunis devant vous par le sentiment d'une sincère gratitude. Nos paroisses ont donné et donnent encore un contingent trop considérable parmi les Elèves du Collège de L'Assomption, pour que nous puissions demeurer indifférents à la mémoire d'un si beau jour pour vous, Monsieur le Supérieur, et vos collègues dévoués.

Amis de la jeunesse et pères spirituels de ces enfants qui se préparent à servir l'Eglise et la Patrie par la science et une éducation toute chrétienne, nous sommes heureux de vous dire que nous savons comprendre la salutaire influence des soins si tendres et si éclairés que vous avez donnés jusqu'ici à nos fils en Jésus-Christ.

Nous serait-il permis de vous offrir également nos plus sincères remerciements pour les secours que vous et vos confrères bien-aimés, les prêtres de votre maison, nous avez rendus avec empressement dans l'exercice du saint ministère, chaque fois que nous avons fait appel à leur bienveillance et à leur charité ?

Si vous voulez bien accepter, en retour, cette offrande, quelque légère qu'elle

soit, soyez convaincu qu'elle devra cimenter encore davantage, si possible, la sincère et affectueuse amitié qui nous unit dans le divin Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Collège de L'Assomption, 13 juin 1883.

J. GRATON,	Ptre, Curé, St-Henri de Mascouche ;
J. DAIGNAULT,	" Vicaire, " " "
ET. NORMANDIN,	" Curé, Lachenaie ;
L'ABBÉ HUOT,	" " St-Paul l'Ermite ;
C. BEAUDOIN,	" Vicaire " "
M. CAISSE,	" Curé, St-Sulpice ;
M. TASSÉ,	" " St-Lin ;
P. ST-PIERRE,	" Vicaire, St-Lin ;
T. DAGENAIS,	" Curé, St-Roch. ;
F. LANGEVIN,	" Vicaire, St-Roch ;
F. PRUDHOMME,	" Curé, l'Epiphanie ;
A. BROUSSEAU,	" Vicaire, l'Epiphanie ;
F. ARNAUD,	" Curé, Repentigny.

RÉPONSE DE M. LE SUPÉRIEUR A MM. LES PRÊTRES DU VICARIAT FORAIN DE L'ASSOMPTION.

MESSIEURS ET BIEN CHERS CONFRÈRES,

Nous sommes tout à fait sensibles à l'honneur et au plaisir que vous nous faites en ce jour déjà si honorable et si joyeux pour nous. Votre adresse toute cordiale et vos dons magnifiques témoignent visiblement de vos dispositions bienveillantes à notre égard. Croyez-le, Messieurs, l'éloge que vous faites de cette maison et de ses fondateurs, les paroles flatteuses que vous adressez à nos élèves et à leurs directeurs actuels, nous touchent et nous impressionnent profondément ; mais ce qui nous touche et nous flatte encore bien davantage, c'est de nous voir l'objet de votre estime et de votre amitié à un si haut degré. Placés comme nous le sommes à la tête de cette importante maison d'éducation, recrutant pour une large part nos élèves dans vos paroisses, nous avons grandement besoin de votre confiance, et vous voulez bien nous l'accorder avec générosité. Merci, Messieurs. Quoique, pour la plupart, vous n'ayez pas fait vos études dans ce Collège, vous vivez cependant avec nous en si bonne harmonie et en si sincère amitié, que nous pouvons bien vous regarder comme des frères adoptifs. Aussi veuillez croire à une égale estime et affection de notre part.

Bien-aimés frères, que votre modestie nous permette de vous dire ici que les qualités qui vous distinguent comme prêtres et comme pasteurs des âmes, font du Vicariat Forain de L'Assomption l'un des plus importants de ce diocèse, et l'honneur qui en revient à celui qui vous parle dépasse de beaucoup ses mérites.

Nous vous prions aussi, Messieurs, de toujours compter sur notre empressement à vous aider, toutes les fois que vous aurez besoin de nous dans l'exercice de votre saint ministère. Ce sera pour nous une diversion agréable à nos occupations, et une heureuse occasion de vous témoigner de nouveau notre reconnaissance.

Merci, Messieurs et bien chers amis, pour vos paroles sympathiques, pour la part que vous avez apportée à notre fête, et, en particulier, pour les dons vraiment princiers que vous venez d'offrir à notre chapelle. L'or dont ils brillent sera l'image de la charité mutuelle qui nous unit, et leur but sacré nous rappellera sans cesse, et surtout dans nos grandes solennités, votre bon souvenir devant Dieu.

ADRESSE DES ÉLÈVES DU 37^e COURS A MONSIEUR LE
SUPÉRIEUR DU COLLÈGE DE L'ASSOMPTION.

MONSIEUR LE SUPÉRIEUR,

Permettez aux jeunes Elèves du trente-septième Cours de vous offrir un témoignage de reconnaissance pour notre cher Collège de L'Assomption.

A mesure que nous avançons dans la vie, nous apprécions davantage la grandeur des bienfaits que nous procure l'éducation chrétienne que nous avons puisée dans cette institution.

Cette lampe sera pour nous un signe de ralliement au lieu toujours si cher de notre *Alma Mater*, et, parfois au milieu des déboires de la vie, nous serons heureux de porter nos regards vers le sanctuaire où nous avons coulé les plus délicieux moments de notre jeunesse.

Elle sera encore comme un faible gage de notre dévouement à cette chère maison.

Et croyez-le, Monsieur le Supérieur, si nous n'avions écouté que nos cœurs, cette lampe du sanctuaire eût été beaucoup plus belle, mais nous espérons que plus tard nous pourrons faire un cadeau plus en rapport avec l'amitié que nous portons à vous et à vos bien-aimés collègues.

JOSEPH CODERRE, Ptre ;	GILBERT PERRAULT, Ptre ;
JEAN CHARLEBOIS, Ptre ;	LOUIS POITRAS, N.P. ;
VALMORE LAMARCHE, N.P. ;	J. B. T. RICHARD, M.P.P. ;
UBALDE LAROSE, Ptre ;	T. VADNAIS, M.D. ;
WILFRID MORACHE, Ptre ;	ODILON VILLENEUVE, M. ;
J. ROCH MAGNAN, Ptre ;	EDOUARD E. CODERRE, Ptre, O.M.I.
D. GUILLET, Ptre, O.M.I. ;	Elèves du XXXVII ^e Cours.

Collège de L'Assomption, 13 juin 1883.

Fête du cinquantième anniversaire de la fondation du Collège.

M. le Supérieur les remercie cordialement de leur générosité et, en retour, leur souhaite succès et bonheur. Il les félicite de leur pieuse pensée d'offrir, comme mémorial des noces d'or, une lampe du T. S. Sacrement. Cette lampe, toujours allumée, sera le symbole de leur foi ardente, et les rappellera toujours au bon souvenir de leurs professeurs et amis.

Pendant qu'on complimente au salon, les anciens élèves se récréent joyeusement dans la cour. " Ils sont décidément rentrés dans leur rôle d'écolier, et " c'est chose curieuse à observer que de voir tous ces hommes graves et réfléchis, " sur lesquels les luttes de la vie ont laissé leur cachet, retrouver avec leurs " jeux et leurs amusements d'autrefois, la gaieté, l'insouciance, l'ardeur juvénile " qui remplissaient ces jours lointains. Le régime du Collège, contre lequel ils " maugréaient bien quelquefois, alors qu'ils y étaient soumis—on n'est pas " écolier sans cela,—a pour eux aujourd'hui un charme indéfinissable. Je ne " sais, mais en rentrant dans ces murs à quinze, vingt, trente ou quarante ans " de distance, quelque chose d'étrange se passe en vous. Des sentiments qu'on " ne soupçonnait pas envahissent l'âme, et les choses prennent une signification " qu'elles n'avaient pas, sans doute parce qu'elles n'avaient pas encore reçu la " consécration du temps. Pourquoi les mêmes choses, indifférentes au cœur à " une certaine époque, empruntent-elles un parfum pénétrant quand elles " rentrent dans l'ordre des souvenirs ? Les faits qui se passent sous nos yeux " nous laissent froids généralement. S'il en est qui nous attirent, et nous " empoignent momentanément, l'impression s'en efface vite. Pourquoi retrouve- " t-on plus tard cette impression plus vive, intensifiée en raison du temps qui " s'est écoulé depuis qu'elle nous a frappés ? Il y a là un phénomène psychologique " qui tient au meilleur et au plus profond de notre nature.

" Je suppose que cette impression se purifie avec les années, que les choses " actuelles ne nous saisissent que par un certain côté, et qu'il faut le temps, " l'éloignement pour que nous les jugions bien dans leur ensemble, et pour " qu'elles-mêmes nous frappent, non plus seulement dans une partie de nous- " mêmes, mais dans tout notre être.

" Vous êtes au pied d'une haute montagne ; qu'en voyez-vous ? Très peu de " chose. Qu'êtes-vous à côté d'elle ? Rien, sa masse vous écrase. Eloignez- " vous ; vous la saisissez dans l'ensemble, vous en voyez les formes puissantes " dans une clarté lumineuse, et à mesure que vous vous en éloignez, vous gran- " dissez, et elle se rapetisse. Je suppose qu'il en est ainsi pour tous les faits de " l'ordre moral qui sont l'objet de l'histoire.

" Mais trêve de réflexions. Pour le moment, les fils du Collège de " L'Assomption, anciens et nouveaux, sont dans l'allégresse parce qu'ils ont " retrouvé leur maison. Tout ce qu'ils voient, tout ce qu'ils entendent, tout ce " qui les environne, prend mille voix pour leur rappeler le passé, et le passé, " c'est la jeunesse. La jeunesse, c'était l'étude, le travail, c'est-à-dire la lutte " déjà ; pour les prêtres chargés de l'apostolat de l'enseignement, c'était la " responsabilité, car ils avaient charge d'âmes ; pour tous, c'était le bonheur, " et on ne l'a jamais mieux senti que depuis l'inauguration de cette fête qui a " ramené élèves et professeurs sous le même toit. Ces élèves et ces professeurs

" n'ont jamais échangé un amour et une confiance plus vrais que depuis que
 " l'appel du Supérieur les a rassemblés.

" Il faut dire aussi que rien n'a été épargné, rien n'a été oublié de ce qui
 " pouvait favoriser et développer le caractère propre de la fête, et sous ce
 " rapport, je crois que pas une démonstration de ce genre n'a été mieux
 " ordonnée.

" Les autorités actuelles de la maison tiennent à ce que tous mangent et
 " couchent autant que possible dans le Collège, comme au bon vieux temps, et
 " il faut que l'institution soit bien solidement assise pour pouvoir subvenir aux
 " frais énormes que lui occasionne cette réunion.

Deo Optimo Maximo !

" C'est par la prière, l'hommage souverain rendu à ce Dieu tout-puissant
 " qui a béni leurs travaux, que les élèves ont commencé leur journée. Il y a eu
 " grande messe pontificale à l'église de la paroisse, célébrée par Sa Grandeur
 " Mgr Fabre, et à laquelle ont assisté les élèves de tous les cours du collège.
 " On s'y est rendu en procession, par ordre de cours ; chaque cours suivait la
 " bannière qui portait son numéro d'ordre. Ça été un spectacle unique pour la
 " ville, qui ne s'est jamais trouvée à pareille fête.

" Il y avait 50 cours en tout. Chaque cours était représenté. On conçoit
 " que les premiers rangs étaient clairsemés ; cependant, à raison de l'intérêt
 " plus puissant qu'avaient les élèves des premiers cours à suivre ces solennités,
 " parce qu'ils se rapprochaient davantage de la date de la fondation, et que leurs
 " souvenirs leur sont d'autant plus chers, ces cours comptaient chacun un groupe
 " assez nombreux.

" La procession, formée dans la cour du Collège, s'est rendue, musique en
 " tête, à l'église paroissiale, décorée avec un art et un bon goût complet. Des
 " banderoles de différentes couleurs portaient de la voûte et, formant des
 " entrelacements d'un bel effet, allaient se rattacher aux colonnes du temple.

" A chaque autel latéral se trouvait une grande bannière d'un riche travail,
 " portant l'inscription : 50e Anniversaire du Collège de L'Assomption.

" Les anciens élèves, prêtres et laïcs, étaient confondus dans la nef. Les
 " élèves actuels occupaient le jubé de l'orgue. De là, deux chœurs nombreux et
 " puissants, qui allaient rendre alternativement les mélodieuses symphonies de
 " la Messe du 2nd ton. Le Rév. P. Bédard, curé de St-Constant, dirigeait de
 " sa forte voix le premier chœur, et le Rév. F. X. de la Durantaye, professeur,
 " celui du jubé. Quelle ravissante mélodie ! Les cœurs en étaient tout émus,
 " et le ciel a dû voir dans ce merveilleux et symphonique accord de tant de
 " voix, combien étaient sincères les sentiments de reconnaissance qu'on lui
 " exprimait en ce jour.

" Le sermon a été donné par M. l'abbé S. Théberge, curé de Varennes et
 " Supérieur du Collège commercial de cette paroisse."

C'est un discours des plus substantiels et des plus classiques qu'on puisse

entendré. Il abonde en grandes et nobles pensées, rendues dans un style irréprochable. Nous sommes certain qu'il sera lu avec plaisir.

Euntes, docete omnes gentes.
Matth. chap. 28, vers. 19.

MONSIEUR ET MESSIEURS,

Le jubilé demi-séculaire, que célèbre en ce jour notre *Alma Mater*, a réuni, en ce moment, au pied des saints autels, et autour du premier pasteur de ce diocèse, les enfants de plusieurs générations. En répondant à l'appel qui m'a été fait, ainsi qu'à tous les enfants de cette maison chérie, j'ai repris, pour ce jour, ma condition d'élève soumis et obéissant. Il a fallu me rappeler que je devais sacrifier mes goûts et mes légitimes répugnances, pour monter dans cette chaire, dans une circonstance aussi solennelle.

Mais après trente-trois ans depuis mon départ de cette maison, je retrouve, dans la personne de mon ancien professeur, le supérieur actuel, toutes les qualités que j'admire dans les éminents fondateurs, dont la volonté était pour moi un ordre suprême ; car le cœur noble, le tact exquis et l'énergie indomptable qui se firent remarquer dans les trois hommes distingués qui fondèrent cette institution, se retrouvant aujourd'hui dans celui qui préside à cet établissement, je me crois encore à ces heureux jours où le devoir était si doux, quand on suivait de tels maîtres. J'obéis donc, et je me crois encore heureux de le faire en osant réclamer cette indulgence que des amis ne savent jamais refuser à un ami.

Comptant sur vos bonnes et délicates intentions, je me ferai donc, au milieu de ce concert de joyeuse allégresse, l'humble et bien modeste interprète de vos pieux sentiments. J'ai cru répondre à vos désirs en prenant pour sujet de mon entretien, cette question : l'enseignement de l'Eglise : " Euntes, docete omnes gentes, " d'autant plus que cette thèse sera un magnifique hommage rendu à notre *Alma Mater*, si fidèle à la mission qu'elle s'est donnée : la formation intellectuelle et morale de la jeunesse.

Sans autre préambule j'entre tout de suite en matière, et je dis : 1o Que l'Eglise catholique a reçu la mission d'enseigner, 2o que le salut des nations se trouve dans cet enseignement.

La première partie de ma proposition va vous montrer l'Eglise éclairant le monde du flambeau divin de la vérité. Elle seule possède la vérité, lumineuse, absolue, sans indécision, ni mécompte ; donc elle seule peut donner aux intelligences la pure lumière, et aux cœurs, cet aliment sainement moral qui les préserve de toute corruption, donc elle seule peut résoudre le plus redoutable problème.

Il est une vérité, reconnue même par les hérétiques, que, en fait de supériorité morale, aucune secte quelconque, aucune forme religieuse, étrangère à la véritable, n'a jamais dépassé la mission de l'Eglise du Christ, ni même ne l'a jamais atteinte. On est forcé de reconnaître, en effet, que pendant les dix-huit siècles de l'ère chrétienne, l'homme s'est élevé plus haut qu'à toutes les autres

époques au point de vue intellectuel et moral. Les incrédules en font honneur à ce qu'ils appellent la civilisation ; et nous, nous le rapportons aux vérités que le Christ a apportées au monde.

Nous affirmons qu'elle est encore bien plus au-dessus de cette civilisation dont on parle tant. En effet, enlevez l'Eglise, et la civilisation amoindrie, sinon entièrement anéantie, sera bientôt étrangement défigurée.

La loi naturelle, aussi bien que la révélation, fait un devoir d'élever les enfants dans l'amour de Dieu et de ses commandements ; et, comme catholiques, nous savons que la vraie connaissance de Dieu, l'amour de Dieu et de ses commandements, ne se trouvent que dans l'Eglise. C'est la connaissance de Dieu, en Jésus-Christ, qui a développé la raison et fortifié la volonté de l'homme. L'absence de cette connaissance et de cet amour, le monde païen tomba dans le polythéisme et dans l'athéisme ; l'intelligence et la conscience furent assombries, le cœur et la volonté se corrompirent. Le premier chapitre de l'Épître de saint Paul aux Romains nous retrace en traits effroyables l'horrible dégradation où tombe un monde sans Dieu et sans religion.

Une comparaison historique servira à faire ressortir la vérité de mon assertion, et à vous montrer que le véritable progrès de l'humanité ne se trouve que dans la véritable religion, celle voulue de Dieu. La race hébraïque avait été élevée au-dessus des autres nations. Elle brilla entre toutes par la noblesse et la culture de l'intelligence, par la justice et la mansuétude de ses lois politiques, et par la chasteté de sa vie domestique ; vertus qui contrastaient singulièrement avec les mœurs des païens.

Où trouver la cause et la source de la supériorité incontestable de ce peuple ? La réponse est évidente : dans la connaissance de Dieu et de ses lois. Donc de même que le judaïsme s'éleva au-dessus du paganisme, de même, puis-je conclure, l'Eglise a surpassé toutes ces sectes hérétiques, toutes ces religions fausses que l'enfer a déchaînées sur le monde pour détruire l'œuvre du Christ, parce que toutes ces formes variables à l'infini qui tendent toutes au naturalisme, ont été privées de la vérité, dont le Christ a illuminé le monde par sa doctrine et ses œuvres. Et maintenant, comment oser nier l'influence salutaire de l'Eglise, lorsque l'on sait que l'hérésie ou l'impiété sont synonymes d'erreur ou de mensonge, tandis que la religion catholique, ou la religion de Jésus-Christ, a donné au monde trois dons parfaits, qui sont la source de la plus noble et de la plus haute civilisation, la conception ou la vraie connaissance de Dieu, autant que l'homme peut connaître Dieu sur la terre, un parfait modèle de l'homme, une loi parfaite aussi, comprenant nos devoirs envers Dieu et envers nos semblables. Toute civilisation, toute loi, tout gouvernement, toute législation, toute moralité publique, domestique et personnelle, sont fondés sur ces bases.

Si nous nous bornons à considérer l'Eglise comme un pouvoir moral, agissant sur l'humanité, indépendamment des opérations surnaturelles de la grâce et de la prière, il est incontestable qu'elle a réalisé la perfection de la nature humaine. Il est donc vrai qu'elle développe la raison, le cœur et la volonté de l'homme, jusqu'à atteindre une rectitude, une ampleur et une maturité, dont la philosophie et la civilisation du monde païen connaissaient à peine l'ombre, et auxquelles les Hébreux n'ont jamais pu arriver.

On a dit quelquefois que la valeur morale de Platon et de Socrate, de Caton et de Cicéron, pouvait supporter la comparaison avec les grands hommes du catholicisme. Ceux qui ont soutenu une semblable assertion, étaient, ou des ignorants, ou des hommes de mauvaise foi. Les études classiques, les plus superficielles, auraient rendu impossible l'erreur dont il s'agit. Ce n'est certes pas ainsi, que ceux qui ont réellement étudié la civilisation païenne, nous dépeignent les mœurs publiques et privées de Rome et d'Athènes. Les hommes les plus célèbres, qu'ils citent comme exemple, en y comprenant les philosophes, les hommes d'Etat et les consuls, à quelques rares exceptions près, se sont dégradés par des vices révoltants. Rien d'étonnant de la part de ces hommes qui n'avaient pour les guider qu'une théogonie ridicule, ou les instincts capricieux d'une nature dépravée. Il n'y a donc pas de rapports possibles entre les prétendus sages du paganisme et les célébrités du catholicisme ; car s'il est une vérité reconnue dans l'histoire de l'humanité, c'est que la régénération morale de l'homme et la perpétuité de cette régénération dans le monde, ont été l'œuvre de l'Eglise catholique. Or, le principe qui en a été l'origine ou la cause, en est aussi la préservation. La raison en est évidente. Le catholicisme seul peut former la vie intérieure de l'homme ; la philosophie ne pourrait ni la former, ni la soutenir, et la législation ne peut même pénétrer jusqu'à elle. Seule, la loi judaïque pouvait, non seulement atteindre, mais encore former et soutenir l'intelligence, le cœur et la volonté. Cependant, ce n'était encore qu'une connaissance superficielle et incomplète de Dieu, le prélude de la manifestation de la nature divine par la loi chrétienne. La religion catholique, ou l'Eglise de Jésus-Christ, nous a donné la grâce intérieure et surnaturelle du Baptême, habitant et opérant dans l'âme. La lumière de la foi illumine l'intelligence, en lui donnant le discernement de la vérité et de l'erreur ; elle forme la conscience par la perception du bien et du mal ; elle sanctifie le cœur en le remplissant de l'amour de Dieu, qu'elle met au-dessus de toutes choses. C'est encore cette lumière de la foi qui donne, comme règle et mesure de l'amour pour le prochain, l'amour raisonnable de soi-même.

Tout ceci, joint à la prière, à la grâce des divins sacrements, particulièrement de la Pénitence et de l'Eucharistie, ainsi qu'à la pratique d'une vie chrétienne, est présent à notre pensée quand nous disons que l'Eglise a relevé notre nature, régénéré et réformé le monde chrétien.

La philosophie, la législation, la littérature, la culture intellectuelle, depuis la science des universités, jusqu'aux simples notions de lecture et d'écriture des écoles primaires, rien de tout cela ne pourra former la vie intérieure. Ces connaissances laisseront le cœur, la conscience et la volonté au point où elles les auront trouvées. L'intelligence pourra se développer, devenir plus subtile, mais la nature morale, avec ses puissances, ses passions, ses motifs d'action, n'en sera ni subjuguée ni relevée. Voici donc la conséquence qui découle naturellement de la démonstration que j'ai essayé de développer jusqu'ici. L'Eglise étant seule capable de procurer à l'homme le bonheur terrestre et le bonheur éternel du ciel, il s'ensuit qu'elle doit être la seule éducatrice du genre humain, d'autant plus que seule, elle a reçu, avec la mission d'élever, les moyens d'y réussir. Ces paroles de Jésus-Christ à ses Apôtres : " Allez et enseignez toutes les nations, les

baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, leur apprenant à observer tout ce que je vous ai commandé," ont imposé à l'Eglise l'obligation et la charge de l'éducation. Elles lui ont, en même temps, octroyé le pouvoir intellectuel et moral de remplir cette obligation. Par la loi naturelle, les parents sont obligés d'élever leurs enfants. Par la loi chrétienne, l'Eglise a la charge de veiller à ce que les parents remplissent leur devoir à cet égard. Donc les devoirs et les obligations de l'Eglise et des parents sont en parfaite harmonie, car ils proviennent d'une même source, et se suppléent mutuellement dans un même exercice. Si la première formation, ou la première éducation de l'enfant appartient au père et à la mère, sa formation supérieure et dernière doit lui être donnée par le ministère pastoral de l'Eglise ; et soit dans la première, soit dans la dernière période de l'éducation, l'Eglise seule peut former la raison, la conscience, le cœur, la volonté, et, par conséquent, le caractère et la vie de la jeunesse. Seule, l'Eglise peut y réussir, parce que seule elle possède la clef qui ouvre les ressorts du cœur humain.

Il suit de là, comme conséquence évidente et nécessaire, que l'éducation sans l'Eglise est impossible. L'éducation doit être essentiellement religieuse, puisque là où la religion manque, il n'y a plus d'éducation. Un ancien a dit : " L'éducation n'est pas peu, elle est tout, elle est l'homme, la société, la religion."

Mais ici je crois nécessaire de faire une distinction, afin de dissiper tout malentendu sur une question aussi sérieuse.

Quand nous disons que l'éducation sans l'Eglise est impossible, nous ne prétendons pas dire la même chose de l'instruction ; car remarquez bien que l'instruction n'est pas l'éducation, et que ceux qui reçoivent l'instruction en dehors de l'Eglise ne sont pas élevés ; ils n'ont pas la véritable éducation. Cette vérité devient évidente, quand nous lisons la vie des grands hommes de l'antiquité.

Ils avaient reçu une grande instruction, ils avaient appris les sciences ; mais parce qu'ils avaient reçu cette instruction en dehors de la loi judaïque, ils sont tombés dans les aberrations les plus déplorables ; et les hérétiques et les impies de nos jours, quoique plusieurs d'entre eux aient reçu une haute instruction, servie souvent par de grandes capacités, sont tombés dans les erreurs les plus grossières, ont été la cause de perturbations terribles parmi les peuples, uniquement parce qu'ils avaient été instruits en dehors de l'Eglise, ce guide sage et infailible. C'est le temps de dire que l'homme, doué de grands talents, qui a reçu une haute instruction en dehors de l'Eglise, ou qui n'a pas la foi, est beaucoup plus dangereux à la société que l'homme ignorant. Aussi Saint Augustin dit justement qu'un simple fidèle, avec son catéchisme, en sait plus que Platon lui-même.

Mais voici que se présentent certaines objections que nous avons entendues plus d'une fois : on ne cesse de répéter que l'Eglise laisse croupir les peuples dans l'ignorance, afin de favoriser ses intérêts. Comment, dit-on, l'Eglise favoriserait elle les sciences, si elle ne les aime pas, si elle les méprise, et particulièrement celles qui ont pour but l'utilité matérielle et les commodités de la vie ? C'est là une stupide calomnie ; et le Concile du Vatican le déclare hautement, en proclamant que ces sciences, quand elles sont cultivées, comme elles doivent l'être, conduisent au moins indirectement à Dieu. En effet, ces sciences, en nous

découvrant les forces cachées de la nature, l'ordre merveilleux qui règne dans l'univers, ne nous fournissent-elles pas une preuve admirable de la grandeur et de la sagesse de Dieu, et toujours de nouvelles occasions de lui témoigner notre amour ? En remplissant notre intelligence de nouvelles vérités, elles la perfectionnent, la rendent plus semblable à Dieu, qui est la science infinie, et ainsi elles contribuent à la gloire du Créateur qui est la fin de toutes choses. Nous, enfants de l'Eglise, nous aimons les sciences, même celles qui ont la matière pour objet ; nous coopérons à leurs progrès, et nous en saluons avec plaisir les magnifiques découvertes. Il faut être ignorant dans l'histoire pour ne pas savoir que les plus grands mathématiciens, les plus grands astronomes furent, et sont même aujourd'hui, catholiques sincères. Au contraire, en quelles absurdités, en quelles erreurs ne tombèrent pas ces savants qui ne cherchaient dans la science que des armes qu'ils pourraient retourner contre la religion ? Chaque siècle, chaque demi-siècle, chaque génération a vu s'élever de nouveaux systèmes scientifiques qui prétendaient renverser de fond en comble l'édifice de la révélation chrétienne ; mais ces systèmes se sont écroulés les uns sur les autres, et les progrès en archéologie, en géologie, en philosophie, en tout, sont autant d'hommages rendus à cette même religion, qui a commencé avec le premier homme et qui restera vraie pour toute l'éternité. L'Eglise donc ne réprouve pas les sciences ; elle réprouve seulement l'abus qu'on en fait. Le frein que l'Eglise met à l'esprit humain ne blesse en rien les droits de la science, puisque ce frein nécessaire pour la conservation de la religion n'a d'autre résultat pour l'homme sage que de le préserver d'erreurs funestes, dans lesquelles il tomberait infailliblement. Et grand est l'avantage pour la science, même profane, d'avoir dans l'Eglise un guide infaillible qui nous dit : Vous devez retenir ceci comme certainement vrai ; tout ce que vous trouverez être d'accord avec mes dogmes, vous pouvez le considérer comme également vrai ; tout ce qui ne leur est pas contradictoire, vous pouvez le considérer comme probable ; mais si vous croyez découvrir un enseignement contraire à ce que je vous dis être la vérité, faites attention que vous tombez dans l'erreur ; cherchez mieux ; suspendez votre jugement, et je vous assure que, ou vous trouverez finalement, en apprenant mieux, la conciliation entre votre science et la religion, ou vous reconnaîtrez que vous devez renoncer à ce que vous croyiez être la vérité, et qui n'était autre chose qu'une erreur. Nous avons déjà dit qu'une éducation sans religion est impossible ; nous pouvons ajouter que l'instruction sans religion est une instruction sans morale ; or une instruction sans morale développe les passions, si toutefois elle ne les aiguillonne pas, facilite l'immoralité et le crime, ou du moins ne les réprime pas d'une manière efficace ; car qu'est-ce que la morale ? sinon la loi du devoir découlant de nos relations personnelles avec Dieu et avec le prochain. Comment serait-il possible d'enseigner cette loi du devoir, sans la connaissance des personnes entre lesquelles ces relations doivent s'établir ? Or, pour les faire connaître, il faut nécessairement qu'on enseigne la religion dans nos écoles. Et pendant combien de temps doit durer l'enseignement religieux ? Un honorable juge de Montréal, interrogé sur le sujet, devant une commission royale, a répondu : "pendant toute la vie." Cette réponse est juste, et bien capable de fermer la bouche à ceux qui prétendent que le prêtre doit enseigner le catéchisme aux enfants, prêcher la morale dans son église, sans étendre plus

loin son action bienfaisante, que le reste appartient aux laïcs. Comme si l'ordre que Notre-Seigneur Jésus-Christ a donné à ses apôtres et à leurs successeurs, "d'enseigner toutes les nations," avait été également donné à tous les hommes. Jésus-Christ a donné le droit et a imposé l'obligation à son Eglise d'enseigner toutes vérités : vérités scientifiques, vérités politiques, vérités religieuses.

Je sais qu'un certain nombre, même des catholiques sincères, diront que l'Eglise ne veut donner aucune part à l'élément laïque en fait d'éducation. Mais c'est une accusation gratuite. L'Eglise est heureuse de voir qu'un certain nombre de laïques dévoués se consacrent à l'éducation de la jeunesse. Elle les invite même à le faire, pourvu qu'elle ait la haute main sur les écoles tenues par eux, et qu'elle en ait la direction. L'Eglise donne une entière liberté aux gouvernements quand il s'agit, par exemple, de l'art militaire, du génie civil, de l'agriculture, etc., qui sont plutôt des arts, des industries que des sciences ; cependant elle a le droit de leur dire de ne pas en abuser.

Depuis quelques années, la franc-maçonnerie, cette Eglise de Satan, a inventé un nouveau système d'éducation : ce système s'appelle "Ecoles laïques." Là il est défendu d'enseigner la religion. Les prêtres, les religieux, les religieuses n'y sont pas admis. Il est défendu d'y prier Dieu, et d'enseigner ce premier devoir aux enfants. Ce système existe aux Etats-Unis, dans plusieurs pays de l'Europe, et notamment en France, surtout depuis qu'une législation impie y a décrété ces lois si tristement célèbres, et si justement qualifiées de lois néfastes. Dans ce dernier pays, non seulement on a chassé des collèges, des couvents et des écoles les prêtres, les religieux et les religieuses, mais encore on a fait disparaître des maisons d'éducation les images, les croix, les crucifix qui auraient pu donner à l'enfant l'idée de la divinité. Comme vous voyez, c'est une guerre en règle contre Dieu et contre son Eglise. O France ! patrie de nos ancêtres, ô fille aînée de l'Eglise ! qu'as-tu fait de tous tes titres de gloire ? Tu les traînes aujourd'hui dans la boue, tu n'es plus qu'un misérable instrument entre les mains de la franc-maçonnerie, ou plutôt entre les mains des puissances de l'enfer. Heureusement qu'en notre pays les choses sont bien différentes. L'Eglise a une entière liberté d'enseignement. Elle a le contrôle sur toutes les institutions d'éducation. Cependant il y a un petit nuage noir qui paraît à notre horizon. Est-ce que ce point noir présage la tempête ? ou est-ce un avertissement, afin que nous prenions les moyens de la conjurer ? Dans tous les cas, soyons sur nos gardes. Il y a ici un courant d'idées en faveur des écoles laïques. On ne veut pas de ces écoles qui font le malheur de la France, et qui la conduisent à sa ruine. Oh ! non, c'est une horreur aux yeux de nos *laïciseurs* en herbe ; mais on ne se gêne pas de mépriser les religieux, les religieuses, et de dire que les écoles laïques sont supérieures à leurs écoles, et dans plusieurs endroits on va même jusqu'à renvoyer les religieux pour les remplacer par des laïques. Sans doute, il peut y avoir quelquefois des raisons exceptionnelles qui permettent de semblables changements ; mais, d'un autre côté, rappelons-nous que l'enseignement donné sous l'égide de l'Eglise est toujours préférable à tout autre enseignement.

Le grand et immortel Pie IX, de si sainte et si glorieuse mémoire, a mis le monde en garde contre une erreur qu'il a rangée parmi celles que nous a signalées

son *Syllabus*. Cette erreur est ainsi conçue : "La bonne constitution de la société civile demande que les écoles populaires ouvertes aux enfants de toutes classes du peuple, ou bien encore que les établissements publics, destinés à l'enseignement des lettres et des sciences à la jeunesse des classes élevées, soient entièrement affranchis de l'autorité de l'Eglise, de toute influence modératrice et de toute ingérence de sa part, et qu'ils doivent être pleinement soumis aux volontés du pouvoir civil et politique, suivant les désirs des gouvernements et le courant des opinions générales de l'époque." Cette erreur avait déjà été condamnée par le même Pontife, dans une lettre adressée à l'archevêque de Fribourg.

L'impiété et l'incrédulité ont tant à cœur d'ôter l'enseignement à l'Eglise, qu'après avoir nié le droit qu'elle a d'enseigner, elles lui refusent même toute autorité sur cette importante matière. Et craignant que cela ne fût pas assez pour la bannir entièrement de l'enseignement, leur erreur va jusqu'à proscrire toute influence qu'elle pourrait avoir. Ce n'est pas encore assez, et afin de lui fermer complètement la porte, on veut lui interdire toute ingérence quelconque. Voilà une proscription en règle. Les partisans de cette erreur invoquent en sa faveur le bon ordre de la société et l'aspiration des peuples. Nous allons voir, dans la seconde partie de ce discours, combien cette erreur est évidente, en prouvant que le salut des nations est dans l'enseignement que donne l'Eglise.

L'Eglise met pour base de son enseignement l'hommage à Dieu, la soumission à l'autorité et l'obligation de pratiquer toute justice. Avec ces trois solides éléments l'Eglise a refait la société corrompue des païens, civilisé les barbares et formé de grandes et belles sociétés. C'est donc pour agir contrairement à ce programme que l'on veut étouffer la voix de l'Eglise. Hélas ! ils ne sont que trop connus ces enseignements où Dieu, l'autorité et la justice n'ont pas d'accès.

On y substitue la raison avec ses erreurs, une licence qu'on appelle la liberté, et une justice qui n'a sa preuve que dans le fait accompli quel qu'il soit. Voilà l'enseignement qui a fait perdre à l'homme sa dignité, parce qu'il avait rejeté celle de Dieu, et qui a mis la révolution en permanence, parce qu'il n'y avait plus d'autorité ; et c'est cet enseignement qui, en rejetant la justice, a créé le communisme. D'ailleurs, il est facile de comprendre que, lorsque l'autorité religieuse et civile est respectée, les peuples sont heureux. Au contraire, quand l'autorité est méprisée, il y a désordre dans la famille, comme dans la société. Sans doute, chaque citoyen fait des vœux pour la prospérité de sa patrie, comme il s'afflige de ses disgrâces, et ceux-là même qui prêchent des doctrines destructives de son bonheur ont soin de se les dissimuler et de les décorer d'un beau nom, par lequel ils se font, et font aux autres une déplorable illusion. Mais où placerons-nous la source véritable de la félicité publique ? Est-ce dans une agriculture perfectionnée qui rend les fruits de la terre plus variés et plus abondants, et met davantage les peuples à l'abri des ravages de la famine ? Est-ce dans un commerce florissant qui multiplie les richesses et rend communes à une contrée les productions de toutes les autres ? Est-ce dans une population toujours croissante, et des armées bien disciplinées qui rendent un peuple redoutable à ses voisins ? Est-ce dans l'éclat des arts et des sciences, dans

tout ce qui semble donner à une nation la prééminence de l'esprit et du talent ? Est-ce enfin dans ces ingénieuses combinaisons politiques qui balancent les intérêts et les passions, paraissent tenir un État comme suspendu entre la licence et la tyrannie, et font voir l'alliance si difficile de la liberté et de la tranquillité de tous ? Certes, ce sont là des choses précieuses, faites pour exciter la sollicitude des gouvernements, et qui, en effet, ont fixé l'attention des sages et des législateurs dans tous les siècles. Je le sais, Messieurs et chers confrères, quand on voit un peuple riche, éclairé, puissant, on est tenté, par cela seul, de le croire au comble de la prospérité. Je me rappelle, à ce sujet, ce que disait autrefois le Prophète-Roi, en parlant des Philistins : "Leurs enfants se multiplient et croissent comme des plantes pleines de sève et de vigueur ; leurs filles sont parées et ornées comme des temples ; leurs celliers sont remplis jusqu'à dégorger les uns dans les autres ; leurs troupeaux sont nombreux et féconds ; leurs murailles ne présentent aucune brèche ; on les croit, on les dit heureux : *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt.*" Ce langage que le monde tenait il y a trois mille ans, il le tient encore. Mais ne nous laissons pas éblouir, et pénétrons le fond même des choses. Il ne s'agit pas de chercher un éclat passager, mais un bien solide et durable. C'est peu de s'arrêter au dehors de l'édifice ; il faut descendre jusqu'aux fondements pour en examiner la solidité. Par exemple la France, avec ses richesses, ses armées, ses villes les plus belles du monde, sa capitale, qu'on a l'orgueil d'appeler un "archimonde", ses institutions scientifiques qui ont une réputation universelle ; eh bien ! la France, le plus beau pays du monde, est sur un volcan. Les révolutions les plus terribles ont décimé son peuple. Les Français sont devenus ennemis les uns des autres ; ils cherchent à s'entr'égarer ; ils détruisent leurs propres monuments par des incendies désastreux ; et, à l'heure qu'il est, on s'attend à une espèce de cataclysme. Pourquoi donc, ce peuple qui a été si grand, si respecté par les autres nations, qui a répandu la lumière de la science, et même de l'Évangile, dans tout l'univers, est-il descendu si bas ? Ah ! c'est que ses législateurs, surtout depuis un siècle, lui ont donné une éducation sans Dieu et sans religion.

Voulez-vous bien sentir comment les destinées d'un peuple se lient à l'éducation ? Supposons pour un moment que sur la surface d'un vaste royaume, dans les campagnes, comme dans les cités, les enfants des deux sexes fussent confiés à des mains sages et pures, dignes de former leur esprit et leur cœur. Pénétrons dans ces écoles qui renferment l'espérance de la patrie. Là on apprend à connaître Dieu et sa loi, là on enseigne tout ce qui est juste, tout ce qui est bon, tout ce qui est louable, et, si l'on s'y forme avec soin à ces connaissances qui font l'homme instruit, on s'attache encore davantage à ce qui fait l'homme vertueux. Là on a sous les yeux des exemples dont l'autorité est plus douce, plus efficace que celle des leçons. Que de semences de vertus jetées ainsi dans ces âmes encore neuves y pousseront des racines profondes ! Et comment n'en verrait-on pas éclore les fruits les plus salutaires ? plus de respect pour l'autorité paternelle, plus d'union dans les familles, plus de probité dans le commerce de la vie, plus d'amour de l'ordre et de la justice, plus de fidélité à tous les devoirs. Ainsi, dans ma supposition, on voit croître des générations entières au milieu d'heureuses habitudes qui les disposent à rendre

à la société, par leurs services, ce qu'elles ont reçu par le bienfait de l'éducation. La variété aura bien pu se trouver dans les méthodes, mais le fond de l'instruction, des impressions religieuses et morales, sera le même ; dès lors, d'un bout de ce pays à l'autre, quel concert de doctrines, de vues et de sentiments ! Toutes les familles, animées d'un même esprit, ne formeront qu'une seule famille. Ce pays tout entier ne sera pour ainsi dire qu'un seul homme. La voilà cette éducation qui fait l'homme.

Je sais bien que l'éducation ne sera pas également heureuse pour tous, qu'il se rencontrera des caractères faibles, des esprits indociles, des cœurs dépravés. Je sais que des circonstances périlleuses, que les passions d'une jeunesse bouillante pourront faire avorter les espérances du premier âge. Mais, en général, beaucoup resteront fidèles à toutes les vertus qu'on aura su leur inspirer ; beaucoup d'autres le seront au moins à ces sentiments d'honneur et de probité qui font l'honnête homme ; et quant à ceux qui pourront s'égarer bien loin dans la route du vice, il leur restera une ressource, celle du remords et du repentir, ressource que connaît bien peu celui qui, dans ses premières années, n'a pas connu la vertu. Que si, au contraire, l'éducation était universellement vicieuse, si de mauvaises doctrines y corrompaient la raison, si de funestes exemples y invitaient au désordre, si l'on y apprenait à honorer ce qui est méprisable, et à mépriser ce qui est honorable, quel renversement dans les idées, dans les affections, dans la conduite ! quelle confusion dans les opinions, et par suite, dans les familles et la société ! partout que de germes d'impiété, d'insubordination, d'injustice, de discorde, de révolte, jetés dans les âmes ! Que d'instruments seraient ainsi tout préparés d'avance pour le crime et les desseins des factieux ! A peine quelques-uns devraient à des circonstances ou à des inclinations plus heureuses d'avoir échappé à la contagion universelle ; le corps politique serait frappé au cœur d'une plaie funeste qui le ferait tomber en dissolution. Tels sont donc les effets de la bonne ou de la mauvaise éducation, que, sous l'influence de la première, l'homme n'est méchant que par inconséquence, et que sous l'influence de la seconde, n'est en quelque sorte bon que par hasard. Et, mes chers et honorables frères, pour nous convaincre que l'éducation donnée par l'Eglise au bonheur des peuples, nous n'avons pas besoin d'aller chercher des exemples ou des preuves à l'étranger, ni de faire des hypothèses, notre pays n'est-il pas un exemple et une preuve frappante de la vérité de notre assertion ? Pourquoi notre chère patrie jouit-elle d'une paix si profonde et d'une si grande prospérité ? Pourquoi le peuple canadien est-il si religieux ? Pourquoi la foi est-elle si vive dans tous les rangs de la société ? Pourquoi l'autorité religieuse et civile est-elle si respectée ? Pourquoi y a-t-il tant de vocations saintes, tellement que nous avons des missionnaires et des religieuses dans toutes les parties de l'Amérique du Nord ? Pourquoi enfin avons-nous tout ce qui peut nous rendre heureux, autant qu'on peut l'être ici-bas ? Ah ! c'est que l'éducation qui nous a formés nous a été donnée par l'Eglise.

Depuis le commencement du pays jusqu'à nos jours, le clergé canadien, fidèle à sa mission, aidé par de pieux laïques, n'a cessé de fonder des collèges, des couvents, des écoles et d'y donner l'éducation. Les noms de ces généreux bienfaiteurs de notre heureux pays sont présents à la mémoire de tous. Honneur donc

aux Laval, aux Plessis, aux Bourget, aux Messieurs de St-Sulpice, aux Révérends Pères de la Compagnie de Jésus, aux Painchaud, aux Girouard, aux Ducharme, aux Joliette, aux Crevier, aux Laflèche, et à tant d'autres fondateurs de maisons d'éducation. Mais dans cette circonstance solennelle pour nous tous, qu'il me soit permis de dire bien haut et de répéter mille fois : Honneur et reconnaissance aux Labelle, aux Meilleur, aux Cazeneuve ! Honneur aussi à ces hommes généreux qui vouent leur vie à l'instruction de la jeunesse ! Ils méritent tout notre amour et toute notre reconnaissance. Merci ! oh ! mille fois merci ! Collège chéri de L'Assomption, de m'avoir fait ce que je suis, moi, pauvre enfant du peuple. Que serais-je sans vous ?

CONCLUSION.

Je m'arrête, car je m'aperçois que j'ai pris beaucoup trop de temps pour développer une thèse que vous connaissez aussi bien que moi. Cependant, mes chers et vénérés confrères, je ne puis terminer sans vous dire : aimons notre Collège, notre *Alma Mater*. Ayons de la reconnaissance pour l'éducation religieuse qu'elle nous a donnée ; mais surtout, travaillons, pour notre avantage personnel, et pour le bien de la société, à faire prévaloir les bons principes qu'on nous a enseignés dans cette maison. Nous, prêtres du Seigneur, nous avons un parfait modèle à imiter dans la personne de feu M. François Labelle, cet homme franc, loyal et généreux. Et vous, Messieurs les laïcs, vous n'avez qu'à suivre les exemples de patriotisme, de dévouement et d'abnégation de feu les docteurs Meilleur et Cazeneuve. Nous ne sommes pas, il est vrai, dans les mêmes conditions, ni dans les mêmes circonstances ; mais ce que nous pouvons, et ce que nous devons faire, c'est de reconnaître, comme eux, que l'Eglise a seule le droit d'enseigner, et c'est de la favoriser dans cette action qui fait le bonheur des peuples.

Tenons-nous à la hauteur de notre position. Si noblesse oblige, position oblige aussi. Nous avons été élevés chrétiennement, nous avons reçu une instruction chrétienne : eh bien ! vivons chrétiennement. Alors nous goûterons le seul bonheur que nous pouvons goûter sur la terre, en attendant que Dieu nous mette en possession du bonheur éternel. Amen.

“ Après la messe, on est revenu en procession au Collège, où tout le temps “ s'est écoulé en jeux, amusements et causeries jusqu'à l'heure du dîner. Tous “ les rangs étaient confondus, et en voyant ces hommes mûrs par l'âge et ces “ enfants se livrer avec un égal entrain aux mêmes ébats, on se prenait plus que “ jamais à penser à l'unité d'une grande famille, alors que les enfants ne sont pas “ encore dispersés.

“ Le dîner a été servi dans la grande salle qui avait été décorée pour la “ circonstance, sous la direction de M. l'abbé Huot, curé de St-Paul l'Ermite, “ avec une richesse, un luxe, un bon goût qui lui font honneur. Les murs dispa- “ raissaient sous les riches tentures, les bannières et drapeaux, les écussons, etc. “ Partout l'anagramme de la fête et des inscriptions de bienvenue et autres en “ rapport avec le caractère de la démonstration. Sur le mur du fond, derrière

“ la table d'honneur, une grande couronne portait les noms des fondateurs de la maison, MM. Labelle, Meilleur et Cazeneuve. Sur les murs latéraux, des écussons sur lesquels sont inscrits les noms des bienfaiteurs. Nous notons les noms de Perreault, Birs, Viger, Dorval, Prud'homme, Desroches, Turgeon, Masson, de Saint-Ours, Morin, Caisse, Raizenne, Champoux, Martineau, Rochette, Gagnon, Charron, Fisette, Brassard, Marcotte.

“ Les piliers étaient ornés de festons et de guirlandes. Des tresses de verdure couraient au plafond, mariant leur champêtre parure aux tons éclatants des riches toilettes qui le recouvraient. Le coup d'œil était superbe.

“ Les tables, qui occupaient toute la longueur de la salle, étaient encombrées de mets aussi riches que variés et succulents. Je regrette de n'avoir pas plus de connaissances gastronomiques pour pouvoir vous détailler le menu princier qui nous a été servi.

“ A la table d'honneur était Mgr Fabre, ayant à ses côtés les représentants des fondateurs du Collège. Les élèves étaient placés aux autres tables, chacun avec son cours respectif.

“ Après avoir fait honneur aux mets, Sa Grandeur Mgr Fabre ayant déclaré qu'il laissait les anciens élèves maîtres de la salle, l'Honorable Juge Jetté se leva et dit que, puisqu'on les laissait maîtres du terrain, il conseillait de violer pour une fois la discipline réglementaire, ce qui réveillerait les anciennes habitudes. Il rappela alors les diverses tentatives faites par les anciens élèves à diverses époques, antérieurement à cette fête, pour offrir au Collège un tribut de leur profonde reconnaissance et de leur attachement, mais ces tentatives étaient toujours venues échouer devant le refus opiniâtre de M. le Supérieur de rien accepter. “ Mais,” dit-il, “ nous ne pouvons quitter cette maison sans lui offrir une légère compensation des sacrifices qu'elle s'impose en ce moment pour nous recevoir aussi dignement.” Il propose donc qu'on organise une souscription dans chaque cours et que le produit en soit laissé à M. le Supérieur.

“ L'Honorable M. Laurier, appelé à parler, appuie la suggestion émise par l'Honorable Juge Jetté, et propose que la souscription ait lieu immédiatement. Il faut voir alors l'empressement avec lequel chacun donne, pour comprendre le profond intérêt et l'attachement inébranlable que tous portent à l'institution qui leur a rompu le pain de l'intelligence.

“ On me dit que le produit de cette collecte dépasse déjà \$2,000, et que la somme ne s'arrêtera pas là.”

Nous ajouterons ici, en l'empruntant à l'*Opinion publique*, 28 juin 1883, la description détaillée de la salle du banquet :

“ Les fêtes des noces d'or du Collège de L'Assomption ont été splendides. C'est un succès sous tous les rapports. Nous félicitons bien sincèrement les organisateurs de cette grande démonstration qui fera époque dans l'histoire de la maison. Nous regrettons de n'avoir que peu de place à notre disposition pour raconter ce que nous avons vu. Nous dirons quelques mots cependant des magnifiques décorations de la grande salle du banquet, travail de goût et de patience, dû à M. l'abbé Huot, curé de Saint-Paul l'Ermitte, ami et bienfaiteur du Collège.

La salle mesure 96 pieds de longueur et 42 pieds de largeur. Elle est sépa-

rée en trois parties par deux rangées de colonnes. Une grosse guirlande de verdure, avec lis blancs, faisait tout le tour de la salle. Au-dessous des guirlandes, on voyait des inscriptions blanches, bordées de bleu, choisies avec soin, et formant avec ces guirlandes, un entablement très riche et des plus habilement coordonné. L'inscription du fond de la salle était ainsi conçue : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !*

Au fond du compartiment du milieu était un magnifique 50 en or, sur un ovale de 7 pieds de long sur 5 de haut, bleu d'outre-mer, avec rayons étincelants. Puis, autour de cet ovale régnait une bordure blanche satinée, d'un pied de largeur, sur laquelle figuraient en lettres d'or bordées de bleu, les trois noms des illustres fondateurs du Collège de L'Assomption : Meilleur, Labelle et Cazeneuve.

Au-dessus de ces trois noms vénérés, était une couronne en or diamanté, indiquant la couronne de l'immortalité ; le tout enveloppé par deux immenses drapeaux : le drapeau britannique et le drapeau fleurdelisé.

Dans le fond de droite étaient les armes du Pape, enveloppées dans deux drapeaux, ayant aux pieds ce mot : "Gloire !"

Dans le fond de gauche se trouvaient les armes de l'Evêque de Montréal, également enveloppées de deux drapeaux, ayant aux pieds ce mot : "Honneur !"

Seize écussons, à la forme antique, étaient suspendus entre chaque fenêtre, portant les noms des bienfaiteurs de la maison. On y lisait : Dorval, Raizenne, Masson, Turgeon, de St-Ours, Desroches, Martineau, Morin, Caisse, Marcotte, Perreault, Birs, Viger, Prud'homme, Rochette, Gagnon, Charron, Fisette, Brassard, Champoux, qui, par leurs bienfaits, ont puissamment aidé le Collège. Chaque écusson était surmonté d'un 50 en or, ombré de bleu, avec bouquets de verdure et de lis. Tous ces écussons, variés en couleur, se dessinant sur un mur blanc, étaient enveloppés, chacun de deux drapeaux produisant le plus bel effet.

Au pan de l'entrée, au-dessus de la porte, se lisait, sur une magnifique draperie aux formes ondulées, la devise du collège, en lettres éclatantes : *Ad majorem Dei gloriam !* De chaque côté de la porte étaient suspendus deux grands tableaux, au fond satiné, de sept pieds de hauteur sur quatre de largeur, sur chacun desquels on lisait :

FRUITS DE CINQUANTE ANS.

Elèves :	2,500	Commis :	120
Prêtres :	204	Artistes :	6
Ecclesiastiques et religieux :	85	Membres du parlement :	26
Juges :	3	Employés civils :	25
Avocats :	85	Registrateurs :	6
Cl. avocats :	13	Instituteurs :	25
Notaires :	120	Ingénieurs :	4
Cl. notaires :	15	Architectes :	4
Médecins :	140	Arpenteurs :	7

Cl. médecins :	29	Marchands :	200
Cultivateurs :	350	Zouaves pontificaux :	12
Industriels :	150		

A côté de ces tableaux, en étaient deux autres, d'égale grandeur, faisant face aux nefs latérales. Celui de droite portait ces mots :

Gloire immortelle, reconnaissance éternelle aux nobles fondateurs du Collège de L'Assomption !

Celui de gauche portait ces mots : MEMENTO ! Dans ces jours de fête, n'oublions pas d'accorder un pieux souvenir à ceux qui ne sont plus !

Des guirlandes de verdure, parsemées de lis, mélangées avec guirlandes blanches, serpentaient autour des colonnes. Les trois compartiments du plafond étaient couverts de banderoles aux trois couleurs, qui venaient se rattacher au centre à des étoiles brillantes, et auxquelles étaient suspendues de grosses boules argentées. Six grandes tables mesuraient toute la salle sur sa longueur, et allaient aboutir à une table transversale qui, elle-même, mesurait toute la salle dans sa largeur.

Tout le monde s'accordait à dire que jamais salle n'avait été décorée avec autant de goût et d'élégance. En effet, le coup d'œil était à ravir, et chacun, en approchant, ne pouvait s'empêcher de jeter des cris de surprise. Le talent et les goûts artistiques de M. l'abbé Huot sont connus. Nous lui adressons nos compliments."

RÉUNION DES ÈLÈVES : 3 HEURES P. M.

La nouvelle salle académique va être le témoin de ce que nous pouvons appeler la partie officielle de la fête. — La séance est ouverte par la fanfare du Collège. — Puis le chœur des élèves rend avec succès la cantate suivante, composée pour la circonstance : paroles de M. Roch Magnan, Ptre, musique de M. Oscar Martel, tous deux anciens élèves.

CANTATE A L'OCCASION DES " NOCES D'OR " DU COLLÈGE DE L'ASSOMPTION.

RÉCITATIF.

Dix lustres sont passés, et nos yeux voient éclore
Pour notre heureuse Mère et ses joyeux enfants
Le plus serein des jours, la plus brillante aurore ;
Le bonheur s'est levé sur nos cœurs triomphants.

L'*Alma Mater*, tressaillante d'ivresse,
 Au lointain jette un appel chaleureux :
 " Ah ! venez tous," disait dans l'allégresse,
 Une voix chère à des enfants nombreux !....

* * *
 Accourons ! une tendre mère
 Nous appelle de tous ses vœux....

* * *
 Les voilà !.... Pour l'anniversaire
 Ils nous arrivent radieux !

UNE VOIX :

O jour de bonheur et de charmes !

DEUX VOIX :

O moments chers à nos cœurs !
 Voyez nos yeux mouillés de larmes ;
 Mêlons nos voix, chantons en chœurs :

CHŒUR :

Amis, par des chants d'allégresse
 Saluons, chômons ce beau jour !
 Disons bien haut, dans notre ivresse :
 Reconnaissance, honneur, amour !

UN ÉLÈVE :

Hôtes chéris, montez votre lyre
 Pour fêter notre *Alma Mater* ;
 Le jour qui vient de luire
 A tous les cœurs doit être cher.

CHŒURS :

Anciens Elèves.

Nous voici tous, ô notre mère,
 Pour célébrer tes *Noces d'or*,
 Et sous ton aile tutélaire
 Nous venons reposer encor !

Jeunes Elèves.

Les voilà tous, ô notre mère,
 Pour célébrer tes *Noces d'Or* ;
 Avec eux d'une voix légère
 Nous voulons répéter encor :

Oh ! oui, par des chants d'allégresse,
 Saluons, fêtons ce grand jour !
 Disons encor dans notre ivresse :
 Reconnaissance, honneur, amour !

" L'ALMA MATER " :

Il luit donc ce jour mémorable,
 Qui réjouit mes cinquante ans !.....
 O bonheur pur et délectable !
 O joie ! ô plaisirs enivrants !

N'est-ce pas qu'il est doux d'être ensemble ?
 Goûtez avec moi les appas
 De la fête qui nous rassemble,
 Venez reposer dans mes bras !

ANCIENS ÉLÈVES :

Te voilà, bienfaisante Mère,
 Gardienne de nos premiers ans !
 Voici le pieux sanctuaire
 Où nous avons prié longtemps !
 Voilà les arbres du bocage
 Où tout respire la gaieté.
 Oh ! qu'il fait bon sous cet ombrage !
 O douceur ! ô félicité !.....
 Hier notre barque rapide
 Effleurait les gouffres béants ;
 Aujourd'hui dort l'onde limpide,
 Chantons à l'abri des autans :

CHŒUR :

O joie ! ô fête enchanteresse !
 O plaisirs purs ! ô vrai bonheur !
 Disons encor avec ivresse :
 Reconnaissance, amour, honneur !

"L'ALMA MATER" :

Pour éterniser cette fête,
 Enfants, restons toujours unis.....
 Courage au sein de la tempête,
 Au ciel sont les biens infinis !

PRIÈRE :

Entends notre prière,
 O Souverain des cieux !
 Sur notre tendre Mère,
 Daigne jeter les yeux !

Dissipe au-dessus d'elle
 Les nuages grondants ;
 Ecarte sa nacelle
 Des rochers menaçants.

Qu'un avenir prospère
 Lui sourie en ces lieux !
 Que sa famille entière
 Arrive au port des cieux !

J. ROCH MAGNAN, Ptre, Pro

M. Elzéar Lafortune, élève de Philosophie, présente alors de la part des
 élèves actuels aux anciens élèves, l'adresse que voici :

LES ÉLÈVES ACTUELS AUX ANCIENS ÉLÈVES DU COLLÈGE DE L'ASSOMPTION.

MONSIEUR, HONORABLES MESSIEURS, MESSIEURS,

Le monde est souvent comparé à une mer orageuse, et, naturellement, nos jeunes imaginations se plaisaient à y faire voguer à pleines voiles les nacelles qui ont quitté le port du Collège de L'Assomption depuis cinquante ans. Et hier soir, il nous semblait entendre chacun de vous, en apercevant l'imposante coupole du Collège, s'écrier : Terre ! Terre ! Mais, Messieurs, si les réjouissances les plus grandes s'emparent de tout un équipage, lorsqu'il entrevoit, après une longue traversée, les côtes toujours souriantes de la patrie, vous le savez, ces joies ont leur écho sur la rive. Là se trouve d'ordinaire une mère anxieuse de presser bientôt dans ses bras les fils qu'elle a portés dans son sein, et de jeunes frères sont à côté d'elle dévorant le navire de leurs yeux pour reconnaître des frères plus âgés dont on leur a parlé bien des fois, et qu'ils aiment d'un amour que la nature seule a fait naître dans leurs cœurs.

L'*Alma Mater*, par notre vénéré Supérieur, vous accueillait, en effet, avec la plus cordiale affection, mais nous étions aussi sur la rive, et si les convenances défendaient de nous faire entendre les premiers, nous n'en brûlions pas moins du désir de vous souhaiter la bienvenue, et de vous dire, dans un langage timide et simple, mais partant bien du cœur : Frères, vous avez fleuri sur la tige qui nous sert de soutien, notre berceau est placé à l'ombre du vôtre, la même mère nous prodigue aujourd'hui avec amour les soins dont elle entourait autrefois votre jeunesse. Vous avez encore votre place d'honneur à la table commune ; elle vous a été conservée depuis l'heure où vous avez laissé cette enceinte chérie. Si les distractions et les vicissitudes de la vie ne vous ont pas permis de venir vous y asseoir de nouveau, l'*Alma Mater* conservait du moins l'espérance de vous y revoir le jour où, après cinquante ans de travaux et de sollicitudes, elle arborerait fièrement son drapeau demi-séculaire, comme un signe de ralliement pour tous ses enfants bien-aimés. Vous avez généreusement répondu à son appel, et veuillez croire que cette marque d'estime et d'affection pour votre cher Collège n'est pas sans faire affluer dans nos jeunes âmes de bien profondes impressions.

Cette fête aura pour nous un caractère indélébile, et parmi les douces réminiscences que nous aimerons à conserver dans l'intime de nos cœurs, il n'en est aucune que nous préférerons à celle du jour, où tous les membres de notre illustre famille, conviés à un banquet, se seront pressés à l'envi pour visiter le sanctuaire de leur éducation, retrouver en ce lieu leur cœur d'écolier, et goûter les douceurs que procure le plaisir de revivre dans le passé. Aujourd'hui tous les rayons dispersés dans l'espace se réunissent au foyer de lumière. Après une longue absence, il vous est donné de revoir les directeurs et les professeurs de cette maison, qui sont toujours les mêmes par le zèle et le dévouement dont ils entourent notre jeunesse. Comme de votre temps, ils sont sans autre espérance,

sans autre rémunération, que celle de former des soldats sans reproche pour l'Eglise et l'Etat.

Mais, nous osons le dire, vos jeunes frères sont aussi ce que vous étiez vous-mêmes : nous formons encore des groupes tumultueux pour les jeux et les amicales conversations, et nous remplissons nos heures de récréation de ces joyeux ébats et de ces bruits charmants qui vous étaient si familiers. La place que vous occupiez naguère, à l'étude, silencieux avec vos livres, vos illusions et vos rêves, est maintenant la nôtre. La chapelle où vous vous êtes agenouillés autrefois existe encore avec ses touchantes harmonies et ses poésies saintes. C'est là que nous savourons ces douces consolations qui inondaient jadis vos cœurs. Le matin, quand au haut du mât, nous voyons majestueusement onduler le vieux drapeau qu'on a hissé à notre insu, mais qui nous dit délicatement : "Grand congé," comme vous, nous remplissons les airs de nos acclamations et de nos joyeux vivats. C'est alors qu'il fait bon pour nous de nous promener sous ces arceaux de verdure que vos mains ont tressés avec tant de charmes et d'attraits, de visiter ces bosquets enchanteurs où vous avez laissé les plus doux souvenirs, de lire et de déchiffrer avec peine quelques noms gravés sur de vieux arbres qui ont échappé à la destruction du temps.

Cependant, Messieurs, si nous nous piquons d'être ce que vous étiez, nous espérons aussi devenir ce que vous êtes, car, laissez-nous vous le dire, nous sommes honorés de vous avoir eus pour devanciers. Pour l'arbre du Collège, qui élève déjà si haut sa cime verdoyante, vous avez été les rameaux bienfaisants qui lui ont donné sa force et sa beauté. Dans toutes les circonstances et sur tous les théâtres, vous avez su faire de la science et de la vertu, ces deux solides colonnes des sociétés, des armes glorieuses pour sauvegarder les intérêts de la religion et de la patrie. Toujours fidèles à la direction qui vous avait été imprimée, toujours dociles à la doctrine pure et lumineuse que vous aviez reçue, vous nous avez tracé une route glorieuse dans laquelle nous nous plairons à marcher plus tard, lorsqu'à notre tour nous aurons quitté le port de la tranquillité et du repos, et dit adieu à l'asile du bonheur. Nous ne sommes, il est vrai, qu'au printemps de la vie, mais passant, du matin au soir, comme l'humble fleur des champs, nous devons voir en ces lieux un jour sans lendemain ; oh ! c'est alors que nous trouverons précieux les illustres exemples que vous nous avez donnés, et que nous respirerons à l'aise le parfum de ces solides vertus qu'aucun incident, qu'aucune influence n'ont jamais pu altérer en vous.

Merci donc, Messieurs, pour avoir su faire revivre en ce jour la jeunesse du cœur à la jeunesse de l'âge. Merci pour l'attachement que vous avez toujours porté à notre *Alma Mater*, mais merci surtout pour l'aurole de gloire qui l'environne aujourd'hui, grâce à vos travaux et à vos mérites.

L'Honorable M. Laurier, à qui était confiée la tâche d'y répondre, fut accueilli par des applaudissements universels. Nous ne croyons pas nous tromper en disant que M. Laurier a fait là un de ses meilleurs discours. Il a été entraînant, chaud, convaincu, et avec cela spirituel comme dans ses meilleurs moments, et académicien comme il l'est toujours.

DISCOURS DE L'HONORABLE LAURIER.

Au nom des anciens élèves du Collège de L'Assomption, je dois avant toutes choses, vous remercier, Monsieur Lafortune, ainsi que les élèves actuels dont vous vous êtes fait l'interprète, pour les sentiments si pleins d'affection, par lesquels vous nous accueillez au seuil de cette maison bénie.

Et sans tarder un seul instant, je voudrais, si vous me le permettez, Monsieur Lafortune, vous offrir mes félicitations bien sincères sur le bonheur d'expressions qui caractérise le langage dont vous vous êtes servi. Vous n'auriez pu ni mieux dire ni dire plus vrai. Oui, en revenant ici, en revenant sous ce toit qui a abrité tant d'heureuses années de notre jeunesse, nous y revenons comme on revient à la maison paternelle. Oui, comme vous le dites, nous sommes tous, tous enfants d'une même mère. Nous, les anciens élèves, nous sommes les frères aînés ; vous, mes jeunes amis, vous êtes les Benjamins de la maison. Vous ne savez peut-être pas encore, vous apprendrez plus tard, qu'aujourd'hui vous avez le meilleur lot. Nous, vos frères aînés, nous sommes maintenant dispersés chacun de son côté. Telle est la loi de la vie. C'est la loi de la vie qu'il nous faut tous, tôt ou tard, quitter le toit paternel, et nous séparer de tous ceux à qui nous sommes attachés par les liens les plus chers et les plus sacrés. Ainsi, nous sommes-nous séparés de notre *Alma Mater*. Mais je puis le dire et le dire avec vérité : si éloigné que l'on en soit, le cœur y revient souvent, si même il n'y reste pas toujours un peu.

Ce que je dis là n'est pas simple langage de convention. Je parle au nom des anciens élèves de cette maison, et je sais que je n'exprime que très imparfaitement ce que chacun ressent au fond de son cœur. J'en atteste l'émotion qui tous, hier, nous étreignait à la gorge, lorsque M. le Supérieur nous ouvrait avec tant de cordialité les portes de cette maison.

D'où vient cette émotion ? Quelle en est la cause ? Ne me faites pas ces questions, je n'y saurais répondre. Cette émotion, je l'éprouve, je ne saurais l'analyser, encore moins l'expliquer. La cause, je sais qu'elle est ici, mais je ne sais rien de plus. Je sens que tout, tout ici a son langage ; ce langage, l'âme le comprend, et la bouche est impuissante à le rendre. Je vous en prends à témoin, ô mes anciens condisciples, vous tous qui êtes venus revivre un instant de la vie du passé, n'est-il pas vrai que, depuis hier, vous sentez votre cœur se gonfler, vos paupières se remuer, sans que cependant vous puissiez vous rendre compte d'où vient cette émotion soudaine ? N'est-il pas vrai qu'il y a un moment, en entendant M. Lafortune nous retracer le tableau de la vie d'écolier, vous avez vécu toute votre vie passée comme vous l'avez vécue jadis ? N'est-il pas vrai que vous avez goûté de nouveau, dans l'étude recueillie, ces heures d'un labeur exquis, heures pleines de charmes et de tourments, où l'esprit essayait ses premières ailes dans les espaces encore inexplorés de la littérature et de la science ? N'est-il pas vrai que vous avez éprouvé de nouveau tout le tourment des premières difficultés à vaincre, tout le charme des premières difficultés vaincues ?

N'est-il pas vrai que vous avez revu la bonne vieille chapelle, par les grands

jours de fête, pleine d'encens, de lumière, d'harmonie, pleine surtout de la naïve piété de l'enfance ? N'est-il pas vrai que vous avez éprouvé quelque chose des mémorables bonheurs d'un grand congé ? Ah ! un grand congé ! Que M. Lafortune me pardonne, il n'en a pas dit assez sur ce sujet pour nous satisfaire. Il n'a fait remonter sa description qu'au moment où le drapeau est hissé au bout du mai pour annoncer la bonne nouvelle. De mon temps, on commençait à penser au prochain grand congé, savez-vous quand ? quand finissait le grand congé. Toute la semaine, notre préoccupation la plus vive, c'était s'il ferait beau temps, le jeudi suivant. Toute la semaine, on étudiait le firmament avec autant d'assiduité et plus d'anxiété que Vennor de nos jours. Le mercredi soir, s'il faisait beau, on faisait la prière en plein air sur le jeu de pelote. A ce propos, Messieurs, — je voudrais ici m'adresser principalement aux autorités du Collège, — à ce propos, parmi tant de progrès que je constate autour de moi, je ne puis m'empêcher de regretter la disparition du jeu de pelote. Non que je m'en sois beaucoup servi quand j'étais écolier, mais, si je dois dire pourquoi j'en regrette la disparition, si je dois en donner toute la raison, c'est que je suis conservateur dans mes sentiments et mes affections.

Je viens de le dire, nous faisons la prière en plein air. Nos invocations montaient tout droit jusqu'au ciel. Invariablement nous terminions par un cantique à celle que nous nommions la patronne des écoliers. Ce que nous chantions, c'était ce doux cantique dont chaque stance se termine par ces mots si bien appropriés à la pensée qui nous préoccupait pour le lendemain : "Donne-nous un beau jour" ! Ah ! avec quelle confiance, avec quelle ardeur nos invocations montaient vers le ciel ! Ceux même qui n'avaient pas de voix en retrouvaient pour l'occasion. Le lendemain, notre prière avait été exaucée ; il faisait beau soleil. Le pavillon, messenger de la bonne nouvelle, flottait gaiement au haut du mai : c'était "grand congé", nous allions au Bois ! Et je vous le demande, mes anciens condisciples, en est-il un seul qui ne se réjouisse à l'idée que demain, ce sera grand congé et que nous irons au Bois ?

Oui quand, il y a un moment, tous ces souvenirs de jadis étaient évoqués, il m'est revenu comme une bouffée de ma jeunesse. Il vous est arrivé à tous, voyageant par une nuit fraîche, presque froide du mois d'août, de vous sentir enveloppés d'un souffle d'air chaud et parfumé. La sensation ne dure qu'un instant, mais pendant cet instant, c'est comme si vous étiez transportés de notre climat du nord aux tièdes zones du midi. Ainsi, depuis hier, nous retrouvant dans ces murs, c'est comme si nous retombions tout à coup de nos préoccupations et de nos occupations de chaque jour dans notre vie d'il y a vingt ans. Et nous qui sommes arrivés à l'âge mûr, nous qui avons passé par les luttes, les anxiétés, les péripéties inséparables de la vie, nous savons comme il est bon de se sentir de nouveau, ne fût-ce qu'un instant, jeune encore, et encore écolier !

Hélas ! la vie même d'écolier n'est pas exempte de soucis. Il y a, ou plutôt il y avait, le dirai-je ? oui, il y avait des *pensums*. Je me le rappelle très bien, et me le rappelant, je me souviens aussi de ces vers si vrais de Virgile : *Forsan et hæc olim meminisse juvabit*. De ces heureuses années, il n'y a pas de souvenir indifférent. On se rappelle tout avec plaisir, même les grands déboires, car les grands déboires de ce temps-là sont sans amertume.

Le sentiment qui nous réunit ici aujourd'hui est un sentiment d'affection et de gratitude pour notre *Alma Mater*. Cependant, nous le savons, il n'est pas de fête sans deuil. Celle-ci même n'en est pas exempte. On ne peut songer sans tristesse, malgré le grand nombre qui se sont rendus à l'appel, combien, d'un autre côté, il y a d'absents. Je ne parle pas de ceux que la distance ou d'autres raisons tiennent éloignés ; ceux-là sont avec nous, ils y sont par la pensée et par le cœur. Je parle de tous ceux que la mort nous a enlevés. Hélas ! elle a été impitoyable pour cette maison ! Elle s'est plu à frapper nos têtes les plus illustres et les plus aimées. Les noms se pressent en foule sur mes lèvres, de tous ceux, dont les grandes qualités eussent jeté sur notre *Alma Mater* un incomparable éclat, et que la mort a moissonnés avant l'heure. D'autres que moi pourront vous parler de ce jeune ministre de Dieu de qui l'on attendait tant, de M. Pilon. Je n'en saurais parler, ne l'ayant pas personnellement connu. Je me souviens seulement que de mon temps il existait parmi nous un souvenir légendaire de ses talents et de ses vertus.

Il me sera peut-être plus permis de vous rappeler les noms de deux hommes qui furent deux des plus illustres élèves de cette maison. Je veux parler de Joseph Papin et de Louis-Siméon Morin. Je mentionne leurs noms ensemble bien qu'ils n'aient rien eu de commun l'un et l'autre, si ce n'est d'immenses talents ensevelis trop tôt dans des tombes prématurées.

Laissez-moi aussi vous rappeler un autre élève de cette maison, dont la bonne, franche et loyale figure manque à cette réunion. Laissez-moi vous rappeler Francis Cassidy, nature pleine de contrastes, chez qui les qualités les plus éminentes et les plus opposées se trouvaient réunies. Il était à la fois d'humeur facile et de convictions ardentes, homme du monde et homme d'étude, homme d'esprit et profond jurisconsulte. Avec cela, chrétien convaincu, d'une probité rigoureuse et d'une scrupuleuse honnêteté. Un homme de la trempe de Francis Cassidy est un honneur pour l'humanité, et c'est une gloire pour nous de pouvoir le compter comme un des nôtres.

Je ne cite que ces noms, mais combien d'autres en est-il, qui sans éclat ont parcouru une carrière honorable pour eux-mêmes, et utile pour autrui. Chacun a sa tâche à remplir dans la vie. Celui qui a le plus de mérite n'est pas celui dont les œuvres sont les plus éclatantes ; celui-là a le plus de mérite qui remplit de son mieux la tâche que la Providence lui a départie, que cette tâche soit éminente ou qu'elle soit humble. Cette maison a produit des centaines et des milliers de ces hommes, cultivateurs, artisans, hommes d'affaires.

Ce n'est pas cependant sur les élèves que la pensée se porte aujourd'hui, c'est sur les fondateurs.

Tous tant que nous sommes ici, Messieurs, anciens élèves, élèves actuels, nous ne pouvons jamais avoir assez de vénération pour les noms de Labelle, Meilleur et Cazeneuve.

Le peu que nous sommes aujourd'hui, la plupart d'entre nous, c'est à eux que nous le devons. Comme le disait le prédicateur avec tant de vérité ce matin, le nombre est considérable de ceux qui, parmi nous, nés de parents pauvres, n'auraient pas eu moyen de se procurer l'éducation classique, si Messieurs Labelle, Meilleur et Cazeneuve n'avaient, non pas de leur superflu, mais de leur

nécessaire, fondé cette maison. Oui, le nombre est considérable de ceux qui leur doivent d'avoir reçu ce plus grand de tous les biens de la vie, après la vie même.

Messieurs, nous nous plaçons—et cela est certes un orgueil légitime—à rappeler sans cesse les noms de ceux qui dans le passé ont soutenu nos luttes nationales et dont l'histoire a consacré le patriotisme. Cependant la valeur des services qu'un homme peut rendre à son pays ne saurait se mesurer par l'éclat qui se fait autour de lui. Notre histoire peut compter des noms plus illustres, plus populaires que les noms de ceux qui fondèrent cette maison : elle n'en compte aucun d'un patriotisme plus pur, plus utile ou mieux inspiré.

On a dit que celui-là est un des bienfaiteurs de l'humanité, qui fait pousser deux brins d'herbe où il n'en croissait qu'un seul. S'il en est ainsi, notre langue n'a pas d'expression pour qualifier tout ce que nous devons à ceux qui se sont donné pour mission de cultiver, développer, ennoblir, élever l'âme humaine et de créer ces établissements où la jeunesse reçoit cette éducation forte et chrétienne dont nous parlait hier M. le juge Jetté.

Il ne saurait y avoir sur ce point qu'une seule voix : il n'y a pas de cause plus sacrée que la cause de l'instruction de la jeunesse.

Et pour nous, descendants de la France, c'est plus encore, c'est une question d'existence nationale. Nous ne pouvons être quelque chose sur ce continent qu'en semant l'instruction à pleines mains, et en nous tenant constamment au niveau intellectuel le plus élevé.

Laissez-moi à ce sujet vous rappeler une page d'histoire. Je m'adresse surtout à vous, mes jeunes amis, qui avez ces matières beaucoup plus fraîches que moi à la mémoire. Reportez-vous au siècle d'Auguste. Rome avait fait la conquête du monde. Tout l'univers était à ses pieds. Le poète contemporain témoin de cette puissance, alors personnifiée dans un seul homme, s'écriait :

Divisum imperium cum Jove Caesar habet.

Rome imposa sa civilisation à tous les pays qu'elle avait conquis, un seul excepté, la Grèce. Au lieu d'imposer sa domination à la Grèce, elle continua d'emprunter constamment à sa civilisation et à ses arts. La langue grecque se partageait avec la langue latine le monde civilisé. Vous savez mieux que moi que l'éducation d'un jeune Romain n'était pas complète s'il ne possédait les lettres grecques au moins à l'égal des lettres latines. Vous vous rappelez mieux que moi le précepte d'Horace à ses contemporains :

*Vos exemplaria græca
Nocturna versate manu, versate diurna.*

Messieurs, la Grèce vaincue pouvait-elle tirer une plus éclatante vengeance que de forcer la maîtresse du monde à devenir sa vassale intellectuelle ?

Messieurs, le dirai-je ? c'est un peu le sort que je rêverais pour la nationalité à laquelle j'appartiens. Je voudrais forcer cette grande, fière race anglaise, à laquelle la Providence nous a associés, à parler notre langue, à étudier notre littérature, comme nous-mêmes nous sommes obligés d'apprendre sa langue et

d'étudier sa littérature. Je voudrais que la langue française se partageât ce continent avec la langue anglaise, comme jadis les langues grecque et latine se partageaient l'ancien monde.

Certes, cette gloire serait assez belle pour tenter l'ambition de tous les descendants de la France. Et si l'on ne perd pas de vue la force de résistance qui a caractérisé la race française sur ce continent, si l'on se rappelle surtout le caractère d'expansion de la langue française, cette ambition ne paraîtra pas téméraire, ce résultat dépend de nous. Pour y arriver, notre premier devoir, c'est de se donner le plaisir, remarquez, Messieurs, je dis *se donner le plaisir* d'étudier et, suivant le précepte d'Horace, d'étudier le soir et d'étudier le matin, cette incomparable langue française si riche, si flexible, si ductile qu'entre les mains d'un maître qui sait s'en servir, il n'est pas d'instrument de musique qui lui puisse être comparé pour la variété et l'harmonie.

Et s'il est une chose pour laquelle, plus que pour toute autre, je sois fier de la maison où j'ai reçu mon éducation, c'est l'assiduité, le zèle, l'amour avec lesquels, de mon temps du moins, on y cultivait la langue française.

Hier, en entendant ce que nous a dit M. Désorey, sur la pensée qui a inspiré la fondation de cette maison, aussi bien que de toutes les autres de même genre, il m'est revenu un autre souvenir de mes études classiques. Je me suis rappelé un trait de l'histoire d'Ajax, fils d'Oïlée. Ajax retournait dans sa patrie, après la prise de Troie. Il était poursuivi par la colère des dieux protecteurs de la ville détruite. Le dieu de la mer soulève une violente tempête contre lui. Sa flotte est détruite. Il est jeté avec quelques compagnons sur une roche nue. Sous tant de revers, Ajax se sent défaillir un instant. Il s'adresse au dieu qui le persécute. Que lui demande-t-il ? De faire cesser la tempête ? D'apaiser sa colère ? Non, il reste toujours Ajax. "Dieu," s'écrie-t-il, "rends-nous la lumière et combats contre nous à la clarté des cieux."

Ce trait m'est venu soudain à la mémoire. Ce mâle courage qui inspirait Ajax, c'était aussi le sentiment qui inspirait les fondateurs de cette maison. Ce qu'ils voulaient, eux aussi, c'était la lumière. En 1833, l'avenir de la langue française, aujourd'hui pleinement assuré, pouvait être encore considéré comme douteux. Il fallait la lumière pour combattre les combats que nous avions à soutenir. Les hommes politiques faisaient la lutte de leur mieux. Les fondateurs de cette maison, ainsi que ceux des autres maisons qui s'élevèrent alors de toutes parts, comprirent que les efforts des hommes politiques seraient stériles, si l'instruction n'était répandue par tous les coins du pays.

Les commencements de cette maison furent modestes et plus que modestes, mais les résultats ont depuis longtemps surpassé les espérances les plus audacieuses que les fondateurs durent jamais concevoir au début.

Ah ! comme nous nous associons au regret exprimé hier par M. le Supérieur ! Que n'a-t-il été donné, au moins à l'un d'eux, de se trouver parmi nous aujourd'hui, et de constater quel grand arbre a produit le grain de sénévé qu'ils semaient, voici maintenant cinquante ans ! Ils ne sont plus. L'impitoyable mort nous a enlevé la suprême satisfaction que nous aurions éprouvée à leur dire tout ce que nous leur devons. S'il est cependant permis de croire que du sein de l'éternelle félicité, ce qui nous a été cher ici-bas peut continuer à nous être cher,

nous ne saurions douter que leurs âmes sont avec nous, qu'elles remplissent cette salle, et qu'elles versent sur cette maison d'abondantes bénédictions.

Nous ne saurions non plus oublier les hommes dévoués qui ont été les continuateurs de l'œuvre, à commencer par ceux qui furent les collaborateurs des fondateurs, jusqu'à vous, M. le Supérieur, jusqu'à vous, M. le Directeur, jusqu'à vous tous enfin, Messieurs, qui consacrerez votre vie au succès de cette maison.

Il y a une pensée dans votre adresse, mes jeunes amis, qui m'a particulièrement touché. C'est la pensée qu'après une longue absence, il nous est donné, à nous les anciens élèves, de revoir les directeurs et les professeurs de cette maison, qui sont toujours les mêmes par le zèle et le dévouement dont ils entourent votre jeune âge, sans autre espérance et sans autre rémunération que de former de courageux soldats pour l'Eglise et l'État.

Messieurs, je vous remercie pour cette bonne pensée. Oui, c'est une joie véritable pour chacun de nous de revoir ceux qui, comme vous le dites si bien, se sont dévoués à notre jeunesse, sans autre espérance et sans autre rémunération que de servir Dieu et la patrie. Je puis le dire avec vérité : j'ai souvent pensé, au cours de ma vie, à tout ce que je dois aux cinq professeurs sous lesquels j'ai eu l'honneur d'étudier pendant que j'étais dans cette maison. Je me suis toujours rappelé, avec un profond sentiment de reconnaissance, leur patience... comment dirai-je ? inaltérable ? presque toujours inaltérable, ou ne s'altérant que pour cause, leur dévouement infatigable, et surtout cette bonne amitié qui faisait du professeur le frère aîné de ses élèves.

Je vous ai déjà dit, mes jeunes amis, que vous êtes les Benjamins de la famille. C'est vous dire que vous en êtes aussi l'espoir. Vous nous dites que vous voulez suivre l'exemple qui vous a été donné par vos aînés. *Sursum corda !* Que vos cœurs s'élèvent plus haut ; jusqu'à vos professeurs, jusqu'à ceux qui vous donnent tant d'exemples d'abnégation, de désintéressement, de sacrifice au devoir. *Sursum corda !* Que vos cœurs s'élèvent plus haut encore. Qu'ils s'élèvent jusqu'à la hauteur des fondateurs. Dans leur vie publique comme dans leur vie privée, vous ne pourrez jamais rien trouver de plus digne de votre imitation. (Applaudissement prolongés).

L'Honorable Sénateur Dr A. H. Paquet succède à l'Hon. W. Laurier et prononce un discours où il mêle délicatement à l'éloge de son collège celui de sa profession.

DISCOURS DE L'HON A. PAQUET, SÉNATEUR.

MONSIEUR, MESSIEURS,

Invité à dire quelques mots dans cette grande et belle réunion d'amis d'enfance qui se retrouvent après 10, 20, 30, 40 ans, et même plus, d'absence sinon absolument complète pour tous, au moins d'éloignement temporaire, je me sens

heureux de pouvoir me joindre aux orateurs qui m'ont précédé et de dire toute la joie que j'éprouve en ce moment.

Je me retrouve au pied d'un grand arbre célébrant ses 50 ans ; je vois le tronc toujours droit et vigoureux de notre "Alma Mater" ; je jette les yeux sur ses branches innombrables, et je vois l'emblème des états, des diverses professions et carrières de la vie que chacun de nous, a embrassés.

Sans vouloir amoindrir en quoi que ce soit l'importance des autres états sociaux, je me sens heureux, à l'encontre du personnage d'Horace, qui ne l'était jamais, de celui que j'ai choisi, et qui, avec celui du prêtre, comprend les deux sacerdoces les plus nécessaires à l'humanité.

Ici nous avons appris d'abord l'alphabet de la vie, ensemble nous avons épilé les syllabes des joies et des craintes, des plaisirs et des ennuis, dont la réunion permet d'entrevoir d'abord, et de lire couramment ensuite le premier livre de la vie sociale. Nous y avons puisé le goût du travail et de la méthode ; nous y avons entr'ouvert les portes du temple humanitaire.

Dans ce vaste labyrinthe nous étions exposés à nous égarer, mais la Religion, plus sûre que le fil d'Ariadne, nous guide et nous fixe la place que nous devons occuper : de là la Société.

En effet, combien de prêtres distingués, de médecins, de jurisconsultes, de notaires, d'arpenteurs, de marchands, d'industriels, de journalistes, d'hommes politiques et autres, qui ont commencé leur carrière dans la belle institution que nous n'avons cessé d'aimer et qui ont pu soutenir la comparaison avec ceux que les autres maisons ont formés. N'est-ce pas que le Collège de L'Assomption occupe un rang distingué, très distingué même dans le *Dominion* tout entier ?

On me pardonnera, je l'espère, si à l'appui de ce que dessus, je mentionne entre plusieurs, deux noms laïques, parce que je les connais mieux, ceux des Honorables Laurier et Jetté. Ces deux anciens élèves de L'Assomption que vous venez d'applaudir, l'un, membre du Conseil Privé du Canada, orateur distingué élégant, classique et vigoureux, et l'autre, Juge de la Cour Supérieure à Montréal, et brillant par ses connaissances solides et sa parfaite intégrité, feraient honneur à leurs hautes positions respectives sur le vieux continent même, n'est ce pas notre *Alma Mater* qui les a formés ? Combien d'autres ne pourrions-nous pas citer tant chez les religieux que chez les laïques ?

J'espère que du sein de leur éternité, les vénérés fondateurs de cette maison assistent à notre belle réunion, qu'ils nous voient, qu'ils nous entendent. Oui, et tout à cette idée, disons-leur avec toute la reconnaissance dont nous sommes capables : "O nos bienfaiteurs ! voici votre œuvre !"

J'ai dit un mot tout à l'heure du sacerdoce médical ; j'ai fait pressentir son importance et sa nécessité. Je n'ai pas parlé à la légère, puisque je puis appuyer mon avancé sur un texte sacré qui est celui-ci : *Honora medicum propter necessitatem ; etenim creavit illum Altissimus.*

Il résulte donc de cet oracle divin qu'une nécessité est constatée, et que l'homme, désigné pour satisfaire à cette nécessité, n'est pas une personne quelconque, mais le seul médecin : *medicum propter necessitatem.* Le médecin est donc l'homme de la nécessité, ou le ministre nécessaire. Il est donc aussi par là même

le dispensateur compétent des moyens que la Providence met à sa disposition dans la fin qu'elle a elle-même déterminée : *Altissimus creavit de terrâ medicamenta, et vir prudens non abhorrebit illa*. L'expression *vir prudens* est ici l'équivalent du médecin, l'homme prudent appelé pour faire un sage et judicieux emploi des médicaments que le Très-Haut a créés, car la prudence dans le choix des remèdes n'est ici autre chose que "la médecine." Donc le médecin, l'homme nécessaire, usera prudemment des médicaments que Dieu lui met entre les mains.

Le sacerdoce ou le ministère médical est donc une profession *nécessaire*, puisqu'elle est instituée et autorisée par un oracle de l'Esprit-Saint.

Le prêtre et le médecin reçoivent l'homme à son entrée dans la vie, l'accompagnent et lui servent de guides sur la route du temps, et ne le quittent que lorsqu'ils l'ont déposé sur le seuil de l'éternité.

Notre *Alma Mater* ne doit-elle pas son origine au prêtre et au médecin ? N'ai-je pas, à cause de cela même, parfaitement raison de m'appuyer sur les deux sacerdoce ?

Qu'étaient les messieurs Labelle ? des prêtres. Qu'étaient les messieurs Meilleur et Cazeneuve ? des médecins.

Que leurs noms nous soient à jamais chers ; ils se sont unis dans leur dévouement, qu'ils soient bénis dans leur œuvre.

Mais ici, constatons une ombre au tableau. Les tables de mortalité démontrent que pendant que le prêtre, grâce à sa vie austère, à sa régularité en tout, tient le haut de l'échelle de la longévité, le médecin, nécessairement irrégulier dans son régime, vit le moins longtemps.

Appuyé sur d'aussi solides bases que celles que j'ai mentionnées tout à l'heure, le médecin peut braver les sarcasmes plus apparents que réels de Molière et autres, tout classiques qu'ils sont, et mépriser leur ridicule ; car, pour ma part, je n'ai jamais été beaucoup enthousiasmé de leur fameux : *Castigat ridendo mores*.

Molière est par lui-même une assez grande figure dans l'histoire pour qu'il ne soit pas besoin, en le louant, de rapetisser personne, et la meilleure manière de l'apprécier et de l'admirer est de n'attacher à ses paroles que le sens philosophique qu'elles comportent, sans rien atténuer, mais aussi sans transformer ses personnages de comédie en héros de mélodrames.

Je pense qu'en cela Molière s'est inspiré de la parole de Louis XIV, quand ce grand roi disait : " Les médecins nous font pleurer assez souvent, c'est bien le moins qu'ils nous fassent rire quelquefois."

J'ai prononcé à dessein tout à l'heure l'expression " philosophique, " il n'en peut être guère autrement quand il s'agit de médecine. C'est la gloire de cette noble science que la philosophie ne puisse entièrement se passer d'elle, ni elle de la philosophie. Ce sont les deux bouts de la chaîne, mais à la condition d'en étudier les anneaux intermédiaires. Autrement ce serait le matérialisme. Cette étude doit être constante ; car la science ne vit qu'à la condition de marcher toujours ; et le moment où elle s'arrêterait, croyant avoir dit son dernier mot, serait aussi celui où il faudrait lui signifier cette loi fatale : " ou avancer, ou mourir." Au reste, où serait la raison de celui qui, en médecine surtout, voudrait s'arrêter ?

La sagesse infinie, créatrice de l'humanité, aurait-elle donné à son œuvre une limite de perfection telle que nous aurions à la considérer comme permettant la suspension de nos travaux ? Non, nous pouvons travailler et suivre en cela l'exemple de tous les peuples à la tête de la civilisation, et nous pouvons être certains que la fin des temps arrivera avant que nous ayons tout à fait compris l'œuvre de l' "Infini."

Voici ce qu'en disait Galien, dans le second siècle de notre ère, dans son traité intitulé : *De usu partium* — : " Je vais composer en l'honneur du Créateur le seul cantique qui soit digne de lui. Ce ne sont pas des holocaustes ni des parfums que je lui offrirai ; je vais faire connaître combien grande est sa sagesse ; combien grande et infinie est sa puissance dans la composition admirable des parties du corps humain. J'y vois le témoignage le plus certain de son ineffable bonté, et la source d'éternelles actions de grâces pour toutes ses faveurs."

Le célèbre Morgagni répétait souvent que ses connaissances en médecine et en anatomie surtout avaient mis sa foi à l'abri même de la tentation. La médecine demande donc plus d'étude que toutes les autres professions libérales, car c'est de la vie qu'il s'agit.

Le célèbre Boërhave a étudié quatorze heures par jour durant soixante ans. Aussi lui écrivit-on un jour de la Chine une lettre ainsi adressée : " Au grand Boërhave, en Europe," et elle lui parvint sans jamais avoir connu le bureau des "lettres mortes."

La société, appréciant cet amour de la philosophie, cette ardeur pour la science, a honoré plusieurs membres de la profession médicale d'un mandat de députés, etc., etc. Ainsi nous voyons dans les diverses branches des législatures fédérale et provinciale un bon nombre de médecins. Sir E. P. Taché a été premier ministre sous l'union des Canadas ; l'Hon. de Boucherville a été premier ministre de la province de Québec ; l'Hon. T. Robitaille est lieutenant-gouverneur de notre province ; sir Charles Tupper occupe dans le gouvernement fédéral actuel un rang distingué, et combien d'autres ?

Ces messieurs sont des médecins.

Sur ce théâtre-là encore, le médecin sert et aide puissamment la société. Il surveille bien attentivement toute législation qui pourrait porter atteinte à la santé publique ; il organise la collection des statistiques vitales ; il aide au règlement des heures de travail dans les manufactures ; il dénonce les fraudes du commerce, trop souvent avide de lucre, dans la falsification des substances alimentaires, des boissons, des médicaments, rendant par là même un service signalé à la société.

Je pourrais continuer longtemps encore sur ce sujet que je ne fais qu'esquisser à grands traits ; mais je ne veux pas abuser de la bienveillance que vous m'avez témoignée jusqu'ici. Je vous en remercie vivement et avec toute la gratitude dont je suis capable, de même que de l'aimable invitation qui me permet d'être ici aujourd'hui.

Je terminerai donc, mais non sans exprimer le désir bien sincère de nous revoir au moins une fois encore, et cela dans dix ans, aux noces de diamant, pour attester de nouveau que toujours les "souvenirs du jeune âge sont gravés dans nos cœurs."

Ce que je propose est d'une réalisation difficile pour un bon nombre d'entre nous, je le sais ; mais pour y arriver, pensons souvent à cette sentence de Sénèque si tristement vraie de nos jours surtout : *Non accepimus vitam brevem, sed facimus*. Rappelons-nous aussi que la santé est un bien incalculable qu'on dépense souvent follement quand on l'a, et qu'on regrette toujours bien sincèrement, quand on ne l'a plus.

Puissions-nous ne pas oublier cela !

C'est le vœu d'un médecin hygiéniste et d'un ancien élève bien dévoué à son *Alma Mater*.

Vient ensuite une adresse de l'Académie Saint-François-Xavier, présentée par M. Téléphore Forest, élève de Philosophie.

ADRESSE DE L'ACADÉMIE SAINT-FRANÇOIS-XAVIER AUX ANCIENS ACADÉMICIENS.

MONSEIGNEUR, MESSIEURS LES ACADÉMICIENS, MESSIEURS,

Les membres de l'Académie Saint-François-Xavier ont demandé et obtenu d'élever la voix dans ce grand concert pour faire entendre eux aussi les accents de l'amitié et de la reconnaissance. Aujourd'hui que les cœurs battent sous les plus vives émotions, ils ont pensé la circonstance favorable pour donner libre cours à leurs sentiments de gratitude envers les fondateurs et bienfaiteurs d'un cercle qui leur est si cher. Aujourd'hui que les frères saluent les frères, que les amis pressent la main à d'anciens amis, ils ont voulu revoir et saluer leurs devanciers dans l'arène académique.

Messieurs, nous avons contracté une dette de reconnaissance envers les Révérends Messieurs Norbert Barret et Camille Caisse dont les noms sont ici synonymes de dévouement et de savoir. Dans leur zèle infatigable, et pour donner un élan plus accentué aux études, ces messieurs ont fondé et restauré l'Académie qui a déjà rendu au Collège d'importants et signalés services, où nos devanciers et nous-mêmes avons puisé d'inappréciables avantages. L'un d'eux, dans une audience privée que lui donnait le Pontife Pie IX, de bienheureuse mémoire, faisait reconnaître, bénir et charger de faveurs apostoliques, ce cercle littéraire qui avait une si large part dans son cœur. Il nous tardait donc de leur donner un témoignage public de notre reconnaissance, et de les remercier du plus profond de notre cœur d'avoir contribué si puissamment à notre avancement dans les lettres et les sciences.

Pareillement, il nous fait plaisir de saluer dans les anciens académiciens, des confrères qui ont fait retentir notre tribune de leur juvénile éloquence. Que de fois nous avons lu dans nos archives les brillantes pages littéraires de l'Honorable Juge Jetté, et les poésies pleines de charmes du Révérend Monsieur

Alfred Tranchemontagne ! Que de fois nous avons comparé les discours actuels de l'Honorable M. Laurier et de nombre d'autres, avec les jolies compositions qu'ils ont laissées à leurs jeunes frères académiciens ! Nous étions heureux de pouvoir leur dire que nous avions constamment marché sur leurs traces, et que nous avions noblement défendu le drapeau qu'ils nous avaient confié, et sur lequel on lit en lettres d'or leur devise et la nôtre : *Labor omnia vincit improbus*.

Mais, Messieurs, ce qui nous tardait peut-être davantage, c'était de crier : Reconnaissance aux généreux fondateurs du prix académique. Il y a quelques années, le Révérend M. Barolet, si connu par son zèle et son dévouement à notre cercle, fondait, avec les souscriptions de ses confrères académiciens et la sienne un riche et magnifique prix, aujourd'hui l'objet de nos luttes et de notre plus vive émulation. Nous nous promettions bien qu'à la cinquantième au moins, nous parlerions de leur générosité, et nous leur laisserions entrevoir que leur but a été jusqu'ici noblement atteint.

La première fois que cette palme si chaleureusement disputée a fleuri dans les mains d'un académicien, c'a été dans celles du digne député de Montcalm, de ce jeune confrère, qui laissait presque les bancs de notre cercle pour devenir le représentant de l'un des plus riches comme des plus importants comtés de la Province. Et depuis, ce précieux souvenir de leur bienveillance et de leur attachement a toujours été disputé avec vigueur et gagné par des élèves de mérite. Qu'ils nous laissent donc, eux aussi, leur offrir l'hommage public de nos remerciements les plus sincères, et prendre de nouveau devant eux l'engagement d'être fidèles à marcher sur leurs traces pour, plus tard, combattre avec autant de vaillance et de gloire qu'eux, les combats du Seigneur et de la Patrie.

Les membres de l'Académie Saint-François-Xavier, par

TÉLESPHORE FOREST.

M. l'Abbé Camille Caisse, chapelain du couvent d'Hochelaga, répond à cette adresse par un travail qui est sans contredit une page de la plus haute éloquence. Ce discours, une des plus précieuses perles de la séance, a été maintes fois chaleureusement applaudi.

Qu'il plaise à Votre Grandeur, Monsieur le Président et Messieurs les membres actuels de l'Académie Saint-François-Xavier du Collège de L'Assomption.

I

Je dois, sans doute, à deux circonstances toutes providentielles de ma vie l'honneur de répondre à votre gracieuse adresse.

Chargé sept années durant, de la direction des études dans cette maison, j'ai pu et j'ai dû travailler, d'une manière spéciale, au développement de votre

cercle littéraire, qui avait déjà rendu à nos devanciers d'importants services dans les sciences. Ici, et je me hâte de le reconnaître, j'ai eu bien peu de mérite ; je n'avais qu'à mettre la dernière main à une œuvre qui faisait, depuis longtemps, la gloire du Collège, à une œuvre qui avait gardé toute la vigoureuse impulsion à elle communiquée par son véritable Fondateur : j'ai nommé le Révérend Messire Norbert Barret, curé de St-Luc, ancien supérieur de cette maison que nous tous, indistinctement Elèves anciens et actuels du Collège de L'Assomption, sommes heureux d'acclamer en cette solennelle circonstance : *A tout seigneur tout honneur !!!* Plus tard, agenouillé aux pieds du doux, du bien-aimé Pie IX, alors que, suivant une belle pensée du grand catholique et du plus français des écrivains de nos jours, Louis Veuillot, mon cœur aurait voulu parler, en même temps, tous les idiomes connus pour exprimer toutes ses émotions innombrables, je n'ai pas perdu de vue votre Association littéraire, avec mon cher vieux Collège, je l'ai recommandée aux bénédictions de l'immortel Pontife, et j'ai été assez heureux d'obtenir pour ses membres les riches faveurs spirituelles auxquelles vous venez de faire allusion.

Messieurs, vous n'attendez pas de moi, en ce moment, un long discours, je me vois en face d'une véritable difficulté, il me faudrait dire beaucoup en peu de temps, et tout en ne vous étant pas trop désagréable, je voudrais bien aussi vous être utile, car, je n'ai pas oublié l'adage de l'école : "*Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.*"

II

Messieurs les membres de l'Académie Saint-François-Xavier, vous voulez vous former, d'une manière plus particulière, aux luttes qui vous attendent, soit dans l'état laïque, soit dans le sacerdoce, car l'expérience le constate, la vie, pour quiconque veut être un homme, est un combat continuel ; c'est une arène où il faut lutter jusqu'à la fin, où il faut agoniser pour le triomphe de la justice, suivant l'énergique expression du livre par excellence, la sainte Bible, livre dans lequel vous devez lire chaque jour, si vous voulez devenir de vrais sages, de véritables philosophes.

Dans vos réunions académiques, dans vos discussions amicales, dans vos études particulières, vous préludez à ces luttes de l'avenir, vous vous préparez pacifiquement, mais sûrement, pour ces graves discussions où il est si important, pour le succès de la bonne cause, de savoir garder son âme dans la tranquillité, et de se tenir toujours sur les hauteurs sereines des principes de la charité et de la justice. Cela ne va pas à dire que les élèves du Collège qui, pour une raison ou pour une autre, ne prennent pas place dans votre cercle littéraire, ne seront pas de bons soldats, de redoutables joueurs contre le mal, non, Messieurs, vous n'avez qu'à porter vos regards sur cette société d'élite qui se presse dans cette salle, la plupart n'ont pas été académiciens, mais tous sont enfants de ce collège, et chacun dans sa position a combattu vaillamment ce qu'il a cru être le bon combat, et tous, membres anciens et actuels de ce cercle, nous sommes heureux de leur tendre la main et de leur dire : "Ouvrez-nous vos rangs, nous sommes des vôtres."

Mais il n'en est pas moins vrai de dire Messieurs, que vous trouvez dans votre association littéraire des avantages particuliers que vous n'avez pas dans vos classes régulières. Il y a la mise en commun de vos études, de vos recherches, l'exercice si important de la discussion et ces jolis bouquets littéraires dont vous savez orner vos fêtes académiques, et ces essais religieux et philosophiques que ne désavouerait pas parfois un publiciste distingué. Toutes ces conquêtes du travail individuel deviennent comme la propriété commune de la petite famille académique dans le Collège, et vous en profitez d'autant plus que c'est dans l'ordre moral et intellectuel surtout qu'il est vrai de dire : *L'union fait la force*. — Vous développez, chaque jour, le goût de la saine littérature ; vous abordez avec succès les questions épineuses de l'histoire, de la polémique sociale et religieuse ; vous vous formez peu à peu à la nourriture substantielle de la véritable philosophie ; vous progressez dans la connaissance et dans l'amour de la vérité, et plus tard, dans le monde ou ailleurs, vous ne serez pas novices, quand il faudra combattre au grand jour, face à face, un adversaire habile et bien muni de toutes pièces.

Un illustre prélat français, Monseigneur Perraud, adressait dernièrement à un auditoire de jeunes étudiants les paroles suivantes : "Malebranche, écrivant un traité de morale pour la société de son temps, a dit : "Il faut être homme, chrétien, français." (*Traité de morale*, chapitre x, N° 14.)" Messieurs, permettez-moi de vous citer ces nobles paroles avec une petite variante, et de vous dire : "Il faut être homme, chrétien et canadien." Oui, soyez plus tard des hommes au caractère fortement trempé, inébranlables dans leurs convictions religieuses, ramenant tout le détail de leurs devoirs à ces grandes choses : le service de Dieu et le service du pays, le dévouement à l'Eglise, la mère spirituelle de tous les peuples, et le dévouement à notre beau pays, qui, j'en ai la douce confiance, malgré les symptômes alarmants de l'heure présente, demeurera toujours sincèrement catholique.

A l'ombre de ces murs, sous la sage direction de l'Eglise, vous trouverez tous les éléments nécessaires à cette grande œuvre ; dans vos luttes académiques vous donnerez à ces éléments précieux une nouvelle force et une fécondité nouvelle.

III

Messieurs, il y a deux genres d'études spéciales dont vous devez rechercher avec soin la clef dans vos classes et dans vos réunions académiques, et que vous devez poursuivre toute votre vie, j'ai nommé l'étude de l'histoire de l'Eglise et celle de la philosophie chrétienne. Avec les nobles connaissances que procure cette double étude, vous avez l'explication de ce grand drame qui s'appelle la vie des peuples dans le temps ; vous avez aussi la solution de toutes les difficultés sociales et religieuses. Et pourrait-il en être autrement ? Tout dans l'humanité se termine au Christ ; suivant une belle sentence de saint Augustin : "Tout est pour le Christ et par le Christ" ; or qu'est-ce que l'Eglise, en résumé, sinon le Christ continué d'une manière mystique parmi nous ? qu'est-ce que l'Eglise, sinon le Christ prêchant, priant, enseignant, sauvant le monde et le portant à Dieu ? Tout dans le temps est donc pour l'Eglise et par l'Eglise. L'homme a beau ne

pas le vouloir, il faut qu'il en soit ainsi, *car Dieu le veut*. La connaissance raisonnée et philosophique de l'histoire de l'Eglise vous montrera les événements sous leur véritable jour ; elle vous fera voir Dieu *disposant tout avec nombre, poids et mesure* pour le salut éternel de ses élus, et pour le bonheur temporel des peuples qui vivent soumis au Christ et à son Eglise.

Vous verrez et vous comprendrez la grande loi de l'union de l'Eglise et de l'Etat, et de la subordination de l'Etat à l'Eglise, loi irrévocable portée par Dieu même, et que l'humanité doit subir bon gré, mal gré, car de cette union on peut dire comme de l'union conjugale : *Quod Deus conjunxit homo non separet*. L'alliance entre la religion et la société est une loi générale. Quand un savant découvre, dans la nature, un phénomène qui a tous les caractères de la permanence et de l'universalité, il dit avec certitude : voilà une loi. De même quand on découvre dans l'histoire un fait permanent et universel, se produisant à toutes les époques, et amenant partout les mêmes résultats, on peut dire avec une égale certitude : voilà une loi. Eh bien, c'est un fait de l'histoire que l'alliance de la religion et de la société a toujours été pour les nations la condition nécessaire de leur vie et de leur grandeur. Voyez l'antiquité. Le peuple juif avait été tellement pétri par la religion que ses lois, ses mœurs, ses institutions civiles et politiques avaient été pour ainsi dire jetées dans le même moule que ses croyances religieuses ; aussi, de lui sortit celui qui sauva le monde. Rome fonda sa puissance par les armes sur la religion. Le peuple romain n'avait qu'une religion défigurée ; cependant la dissolution ne vint que lorsqu'il perdit ses vieilles croyances au contact des sophistes, et après une agonie de trois siècles, les barbares purent se partager les lambeaux désagrégés de son vaste empire. Voici venir le moyen âge, époque mal jugée, parce qu'elle n'est pas comprise. Des races nouvelles se sont installées dans leurs conquêtes. Ce fut d'abord un vaste chaos ; il fallut défricher à nouveau le sol dévasté, sauver les trésors dispersés de la littérature et de la science antiques, maintenir la liberté des âmes contre les empiètements de la force, faire entrer dans des intelligences incultes et dans des cœurs ombrageux, "l'idée la plus étendue et la plus forte, disait Guizot, qui ait jamais rallié les hommes, l'idée de l'unité spirituelle," en deux mots, faire sortir de la plus épouvantable confusion que le monde eût connue cette merveille de l'Europe chrétienne. Qui a fait cela ? Lacordaire s'écriait dans une de ses admirables conférences : "Quand on se trouve devant la basilique de Saint-Pierre de Rome, on ne demande pas quel fut le créateur de ce grand monument. Le monde sait que c'est Michel-Ange." Eh bien, en présence de cette sublime architecture de l'Europe chrétienne, je n'ai pas à nommer la grande Eglise catholique, l'histoire l'a nommée avant moi. Voilà, dans ses traits généraux, l'enseignement de l'histoire ; il se résume dans cet axiome que vous verrez briller comme le soleil à chaque grande époque de l'humanité : Point de religion, point de société.

IV

A cette étude, joignez celle de la philosophie chrétienne. Vous entendrez dire, dans le monde, que la science véritable ne date que de la fin du dernier siècle, et que jusqu'à cette époque, le christianisme la tenait garrottée dans les

langes d'une enfance chétive et impuissante. Voilà une assertion qui est en contradiction flagrante avec les faits. Képler, Pascal, Newton, bien d'autres furent des savants dont le nom ne pâlit pas à côté de certains savants de nos jours, et ils savaient allier une foi très sincère et très profonde à une science très inventive et très hardie ; et de nos jours, s'il y a des savants libres penseurs, il y a aussi des savants religieux que la comparaison ne diminue pas. J'ajoute que ceux-ci gardent leurs convictions jusqu'à la mort, et quittent la terre sans regretter d'avoir erré ; et vous savez qu'il en est quelques-uns parmi les autres, que la Providence a récompensés de leur sincérité jusque dans l'erreur, en leur montrant, dans les lumières de la dernière heure, les harmonies entre la science et la foi, qu'ils n'avaient pas reconnues pendant leur vie (Mgr Pie). Au fond, vous dit la philosophie chrétienne, pourquoi y aurait-il contradiction fondamentale entre la science qui cherche le vrai et la religion qui enseigne le bien ? Est-ce que le vrai et le bien ne sont pas unis par un lien réciproque ? Est-ce que le vrai n'est pas le bien de l'intelligence ? Est-ce que le bien n'est pas la lumière de l'âme ? Est-ce que la vérité et la vertu ne sont pas sœurs jumelles, toutes deux filles du même *Père qui est aux cieux* ; et quand la première étend ses conquêtes, est-ce que la seconde ne voit pas ses devoirs s'élargir dans la même proportion ? "La lumière et la chaleur, disait le Père Félix, briseraient plutôt l'union que la nature leur fait dans un rayon de soleil que la vérité et le bien ne briseraient l'alliance qui les unit en Dieu et dans l'âme humaine."

La véritable science comprend bien qu'elle ne peut par ses propres efforts que découvrir quelques vérités contingentes, qui, si elles restaient isolées, satisferaient plutôt la curiosité de l'esprit qu'elles ne contribueraient au perfectionnement de l'âme ; mais elle les rattache à ces vérités nécessaires que Dieu a révélées au monde et dont la religion garde le dépôt, et, à ce contact, la science s'élève sans s'amoindrir, se fortifie sans se diminuer, s'agrandit sans s'affaiblir, se complète sans déchoir, et lorsque de découverte en découverte, de déduction en déduction, cette science monte au sommet où selon la belle expression de Lacordaire : "l'incompréhensible garde les frontières de la vérité," elle s'arrête respectueuse et elle s'incline devant le Dieu que le chrétien adore, et qu'elle rencontre elle-même au bout de ses recherches, comme le principe et la dernière raison des choses.

Voilà la véritable science que la religion honore, encourage et bénit. Voilà la philosophie chrétienne telle que l'ont comprise tous les Pères et tous les grands Docteurs de l'Eglise. Aussi longtemps que la raison humaine se laisse guider par cette noble philosophie, elle s'élève, elle plane à l'aise dans les sphères sereines du vrai, comme l'aigle qui fixe le soleil sans en être ébloui ; mais sitôt qu'elle veut secouer le joug honorable, imposé par Dieu à sa créature, la pauvre raison abandonnée elle-même, ne sait plus que se traîner ; elle tombe d'abîme en abîme, et va se perdre dans le suprême ridicule ou dans le blasphème qui fait frémir. N'est-ce pas là l'histoire de tous ces faux systèmes rêvés par le philosophisme, pour donner en dehors de Dieu la raison dernière de toute chose ? Redoutez cette fausse philosophie, elle est la mort de l'intelligence et du cœur ; car elle est le mensonge. Au contraire, aimez toujours les nobles et chastes jouissances que donne l'étude de la philosophie chrétienne ; cette philosophie,

une comme l'Eglise qui la guide, vaste comme les plus hautes aspirations de l'intelligence, vous la trouverez condensée, réunie en un corps de doctrine, dans les œuvres de ce penseur si profond qu'on ne peut le louer, tant son génie est au-dessus de toute louange, j'ai nommé saint Thomas d'Aquin. A l'ombre du cloître, au pied de son crucifix, Thomas a fait une œuvre colossale, extraordinairement grande ; il a recueilli tous les éléments épars de la philosophie chrétienne, il a ouvert des horizons nouveaux, vastes, sans bornes pour ainsi dire ; il a résolu les plus grandes difficultés, il a traité toutes les hautes questions philosophiques avec le coup d'œil assuré de l'ange et avec la rigoureuse précision du géomètre ; " aussi a-t-il laissé après lui le plus riche arsenal " de doctrine que jamais homme ait transmis aux générations appelées à lui " survivre. " (Mgr Pie.) Vous devez donc continuer à étudier Saint-Thomas que vous aurez appris à balbutier ici. Qu'il soit toujours votre compagnon fidèle et votre sage conseiller. Vous le savez, saint Thomas est le patron des collèges et des hautes études philosophiques. Léon XIII, notre Saint-Père le Pape glorieusement régnant, l'a ainsi proposé à notre vénération, à notre amour et à notre imitation.

Mais je m'aperçois, Messieurs, que j'ai étrangement abusé de votre patience et des moments si précieux de ce beau jour, vous me le pardonnerez, j'espère ; à ma place vous auriez probablement fait comme moi ; car, j'en suis persuadé, vous êtes tous, comme je le suis, sous l'empire d'émotions où le cœur, comme hors de sa vie habituelle, ne sait plus dire : *c'est assez !*—Encore un mot, et j'ai fini. Merci, Messieurs, de m'avoir fourni l'occasion de dire aujourd'hui toute ma reconnaissance à cette maison qui a vu les plus belles années de ma vie. Qu'il m'est doux de retrouver dans cet auditoire d'amis et de frères, parmi ceux auxquels j'adresse le témoignage de ma reconnaissance, les professeurs dévoués et les directeurs éclairés dont la bienveillance souriait à ma jeunesse !

Ah ! ces jours ont déjà fui loin de nous ; mais le temps qui emporte tout, respecte malgré lui ces souvenirs du cœur ; les années fugitives ne font que les raviver et les rendre plus délicieux ; ils sont comme *le vin généreux qui devient meilleur à mesure qu'il vieillit.*

Ah ! dirai-je en terminant : remontez, remontez à ces heures passées !

Allez où va mon âme ! Allez, ô mes pensées, mon cœur est plein, il veut *aimer !*

Le 13 au soir, il y eut une nouvelle réunion des élèves dans la même salle. L'Académie Saint-Patrice présenta l'adresse suivante aux anciens Elèves de langue anglaise. M. W. Cléophas Martin, élève finissant, porta la parole au nom de ses confrères.

WELCOME

TO THE ENGLISH SPEAKING ALUMNI OF ASSUMPTION COLLEGE, PRESENTED BY W. C. MARTIN, IN THE NAME OF THE SAINT-PATRICK'S ACADEMY.

REVEREND FATHERS, GENTLEMEN,

When the Superiors of Assumption College thought of recalling the members of their large family, to celebrate the semi centennial of its foundation, you may

be sure that they looked forward to this day with many an anxious throb of the heart. We, the actual students, have participated in their anxiety. We have ardently expected the day when we would enjoy the society of our elder brethren. You can easily conceive the pleasure that we now feel. But our joy is enlanced, as we see, in this vast assembly of devoted hearts, several whose homes are not on the banks of the Saint Lawrence, and whose language is not the same as our own. In the name of my companions, let me hail the English speaking Alumni. I can find no better expression to convey our sentiments than that one english word: Welcome! So short, yet so pleasant, falling upon the ear of man in such soft strains, awakening in the heart of the returning pilgrim emotions that will be forgotten only at the brink of the grave

It is really pleasant for us to inhale the perfumes of that sweet flower: Fraternity, which embalm the halls of old Assumption on the occasion of this Golden Wedding. Breathing the air of Lower Canada, you have entertained, within your hearts the faith of your fathers and nourished the love of your native land; while seeking the common end of mankind: Charity towards your fellowmen and love for your Creator. And you are here, to-day, to prove that you have enjoyed the union of the past, and, that you wish to strengthen it for the future. Your love for the College that sheltered your youth, your gratitude towards the benevolent professors who cared for your temporal and eternal wants are manifest and need no further proof.

The voice of time has told us that, on your journey through life, your thoughts have often wandered back to the familiar scenes; that we have often recalled the peaceful and happy hours spent in the shade of the cross that crowns our *Alma Mater* and that you have felt the truth of the poet's words: "There is no place like home." And now, as you wander through the halls that formerly rang with your merry laughter, as your eyes fondly examine the old walls honoured by the storms and sunshine of fifty years, you give utterance to your pent up feelings in these familiar words "Home, sweet home."

Assumption has certainly reason to be proud of her English speaking students. In fact, we all know, that, while here, you have proved yourselves to be faithful and diligent children; and now that you have commenced the mission set out for you by the Lord, it is pleasant to learn that you have known how to profit by the principles inculcated in your young hearts.

Your passage through this College has been the source of a great benefit to the students of the present day. A certain number of you feeling the want of a literary society for yourselves and wishing to help your Canadian brothers, have founded the Saint-Patrick's Academy, an association that still furnishes many advantages to those who walk in your foot steps, and it is a monument in memory of the days that you spent here. If Saint-Patrick's Academy has flourished since its foundation, if it still produces the good effects for which it was destined, it is due to the solid basis on which it was placed by its founders who deserve the most sincere assurances of our gratitude.

Gentlemen, rest assured that the most heartfelt desire of your younger

brethren is that you may never regret this visit to your *Alma Mater*, that prosperity may always follow you through life and bring you to a happy eternity.

" Sons of Erin, Albion, Scotia, one and all,"

" Once more welcome back to your old College hall."

Le Révérend John H. McGraw fait aux membres de l'Académie Saint-Patrice l'aimable et gracieuse réponse qu'on va lire :

MY LORD, REVEREND FATHERS, GENTLEMEN,

I would have confessed to a certain diffidence on arising to address such a brilliant gathering as this, and on so solemn an occasion as this 50th anniversary of Assumption College. Gladly would I have declined this great honor of responding in the name of the English speaking members, to the neat address we have just heard, in favor of one of Assumption's more distinguished sons. Yet, I feel strangely at home in this charming circle, I feel, and let my conviction go forth in the saying, that I am in the midst of brothers ; and no matter how simple the words or how short the rhetoric ; they will be received with pleasure, nay they will find an echo in the deepest recesses of your hearts. Yes, we stand once again under the shelter of our *Alma Mater*, once again we are at home : " Home, sweet home, " how beautiful they sounded in the words of welcome, what a world of truth they contain !

Truly, any man who has plunged into the depths of classic lore, has two homes : the paternal one where he first saw the light of day and grew up under the watchful eye of his kind parents ; and another where the best days of his youth were spent and which in the language of the schools is termed : *Alma Mater*. Let the wanderer stray where he may, has he the least bit of heart, never can he forget those two homes. A return to either frees him from many a dreary care ; for in the pleasant hour he lays aside the bustle and cares of life to revel in the pleasures of boyhood's days. It is a new life ! The scenes of former days, the sports, hours of study, yea, the honors he carried off, the holidays, the good professors, one and all come up in the halls of memory.

Not a detail is lost, every thing comes back in all its freshness and picturesque beauty. Yes, we English speaking students are glad and proud to be here. Glad, on account of the memories this day evokes ; proud, because we see that the vast strides, Canada is making in the walks of education, our *Alma mater* is not outdistanced in the race. Honor to the noble founders of this institution ! Their deeds are not heralded to the world by the blast of trumpets or handed down on marble, granite or bronze. Let me feel that the glorious names of Cazeneuve, Meilleur and Labelle are as fresh to-day in our minds and hearts, as they were half a century ago in those who went before us. (App.)

Honor, also, to the present superiors and professors who continue the good

work. The most cursory glance around us shows their zeal ; the vast improvements of the last few years speak highly in their praise. Oh ! the blessings of a christian education such as this ! My friends, we priests in the United States, have more reason to appreciate it than others on account of our peculiar position.

Unquestionably, we possess the grandest system of intellectual education that this world can boast of. The nobler part, that is the moral side, is lacking. Herein lies the strength of your institution : that the intellectual and moral order are blended in beautiful harmony, that can dispense the blessings of a perfect education. We have a right to glory in this and a duty to further such institutions ; for as an able man grown old in the services of God's sanctuary once said to me : " If we want catholicism to triumph throughout the length and breadth of this great continent of America, we must look to our schools. We may build magnificent churches, but if we neglect the education of the rising generations, the day will come when we shall find the grass growing at the doors of our churches and basilicas."

Gentlemen of St. Patrick's Academy, in this joyous moment, let us remember those who by word or deed helped us to found our Academy. Let a feeling of gratitude ascend from our hearts and a cry of joy escape from our lips when we pronounce the names of Gaudet, McCarthy, Gadoury ! (App.) And now, my Lord and Gentlemen, you are aware that in all well regulated families, it is the custom for good children, on the feast day of their parents to make wishes for their future happiness. Let our wish then for *Alma Mater*, be : that not only may she see the other half century, but continue to dispense spiritual and intellectual food to the youth both of Canada and United States while such countries are in the land of existence !

M. J. Marion, député du comté de L'Assomption, succède à M. McGraw et s'exprime en termes très heureux.

DISCOURS DE J. MARION, Ecr. N. P., M. P. P.

MONSIEUR ET MESSIEURS,

En présence d'un auditoire aussi nombreux, aussi intelligent, et après les éloquentes discours qui viennent d'être prononcés, j'avouerai sincèrement que je me trouve plus que dans l'embarras pour répondre à la bienveillante demande que l'on a daigné me faire. Simple notaire de campagne, et n'ayant jamais fait usage d'autre style que de celui employé par cette classe de la société dans la préparation des actes, je n'ai jamais cultivé les fleurs de l'éloquence, aussi mon intention n'est nullement d'en faire aujourd'hui.

Au milieu de mon embarras, une chose me console, c'est que le 22^e cours de cette institution, dont j'ai le plaisir de faire partie, se trouve très bien

représenté sans moi dans cette heureuse circonstance. En effet, j'eus l'honneur d'avoir pour compagnons de classe deux des messieurs qui nous ont tant intéressés par leurs savants discours, je veux parler du vénérable chapelain des Sœurs d'Hochelaga, et de l'Honorable député pour Québec-Est. C'est à côté de ces grandes capacités que j'ai eu à combattre les premiers combats de l'intelligence ; ils ont été mes modèles, mais j'avouerai que je n'ai pu les imiter. Dans un tableau habilement préparé, l'artiste ne manque jamais de mettre quelque partie sombre, afin de mieux faire ressortir les principaux personnages de la scène ; eh bien ! dans cette circonstance, je consens volontiers à jouer ce rôle modeste, pour en laisser tout l'éclat aux messieurs qui m'ont précédé.

On me demande de vous adresser la parole. Je conçois que c'est par acte de courtoisie pour la position que j'occupe en ce moment dans le comté de L'Assomption qui a vu naître et grandir cette belle institution que nous sommes venus saluer avec tant de cœur et d'enthousiasme. Je laisserai de côté ce titre qui aujourd'hui m'est plutôt un fardeau pour ne me considérer que comme enfant de ce beau Collège, et c'est comme tel que j'énoncerai quelques-uns des sentiments qui m'animent dans cette heureuse circonstance.

Répondant au bienveillant appel de M. le Supérieur, nous avons laissé de côté nos occupations, les besoins mêmes de la famille, pour venir nous reposer un instant sous ce toit béni qui nous a abrités pendant plusieurs années ; nous avons volé vers cette institution qui a su développer notre intelligence, en nous permettant d'occuper dans la société des destinées nouvelles, et de donner à notre pays, notre cher Canada, l'aide qu'il attend de tous ceux qui sont de véritables Canadiens-Français ; nous sommes venus avec empressement célébrer le cinquantième d'une des plus glorieuses institutions du pays, et disons-le avec orgueil, nous sommes venus fêter notre propre institution.

Tous membres d'une même famille, nous sommes alliés par les liens du cœur, et rien ne peut nous être plus agréable que de nous voir réunis sous le même toit, évoquer les souvenirs de nos jeunes années, nous rappeler les belles choses du temps passé, et même les quelques coups de fénile que nous avons pu y recevoir. Pour ma part, j'oserais dire qu'un des incidents dont j'aime le plus à parler de mon temps de collège, est celui où en compagnie de cinq de mes confrères de classe,—n'en déplaise au vénérable chapelain des Sœurs d'Hochelaga et à l'honorable député pour Québec-Est,—j'eus l'avantage de me faire réchauffer la main par M. le préfet des études d'alors, aujourd'hui le vénérable curé de Saint-Luc, et ce qui m'était le plus consolant dans cette journée de discipline, c'est que six élèves d'une classe supérieure, au nombre desquels se trouvait le plus grand et le plus âgé du Collège, ont reçu les honneurs du châtiment, pour avoir été les complices du crime dont nous étions accusés. Il est tard, il est vrai ; mais comme il y a un proverbe qui dit : "mieux vaut tard que jamais," je profiterai de ce moment pour remercier Monsieur le curé de Saint-Luc d'avoir si bien rempli son devoir dans cette circonstance.

Messieurs, pour ceux qui connaissent l'histoire de notre *Alma Mater*, les difficultés sans nombre qui ont entouré son berceau, le peu de ressources qu'avaient en main ses zélés fondateurs, nous sommes grandement étonnés, et même émerveillés des succès prodigieux qui sont venus couronner son œuvre.

En réfléchissant toutefois sur l'idée qui a présidé à la fondation de cette maison d'éducation, nous voyons qu'en ceci comme dans bien d'autres cas analogues, la Providence s'est plu à favoriser les efforts généreux de ces hommes vertueux et charitables. L'éloge de ces bienfaiteurs a été fait par les messieurs qui m'ont précédé, j'en suis très heureux, car ma voix aurait été impuissante à le faire. Qu'il me soit simplement permis de laisser échapper un sentiment de regret pour ces illustres fondateurs qui nous ont précédés dans la tombe, et dont l'un surtout, le regretté messire François Labelle, m'a été bien cher, pour avoir été mon pasteur, et m'avoir donné pour la première fois le Pain de vie.

Je faisais allusion, il y a un instant, à l'idée religieuse qui a présidé à l'établissement de ce Collège; en effet, qui ne se rappelle les paroles toutes chrétiennes du docteur Meilleur, lorsqu'après avoir élevé sur cette maison, l'humble croix qui avait couronné la première église de la paroisse de L'Assomption, il s'écria dans un élan d'amour et de zèle: "J'espère plus de cette croix que de nos moyens!!!" Ce grand citoyen, cet homme éminemment religieux, comprenait toutes les bénédictions attachées à cette croix qui devait dominer ce temple élevé à la science. Ce principe religieux, soigneusement nourri par tous les vénérables messieurs qui depuis ont eu la direction de cette maison, a doté l'Eglise de prêtres zélés et instruits, et le pays de citoyens vertueux et capables. C'est sous l'inspiration de cette saine éducation que nous avons vu ces hardis missionnaires abandonner leur pays pour aller dans des contrées lointaines peuplées de Sauvages, afin d'apprendre à ces Indiens à connaître et à aimer Dieu, Celui que ces bons apôtres de l'Evangile, lorsqu'ils n'étaient que simples écoliers, avaient su prier avec tant d'amour dans la modeste chapelle de ce Collège.

Aimons et respectons nos maisons d'éducation supérieure; attachons-nous davantage à ces institutions dont l'instruction est confiée au clergé, quoiqu'en disent certains admirateurs de l'enseignement laïque. Avec cet enseignement, soyons en certains, nous ne manquerons pas d'hommes qui feront l'honneur et la gloire de l'Eglise et de la Patrie.

Nous, peuple canadien, habitant une jeune colonie, mais une colonie féconde, parce que son sol a été arrosé par le sang des martyrs, soyons fiers de l'enseignement qui domine dans ce pays. Cet enseignement a attiré l'attention et l'admiration des Européens. Plusieurs livraisons des grandes revues françaises, contiennent des mentions très flatteuses de notre système d'éducation. Pendant la dernière session, je reçus une lettre d'un de mes amis demeurant près de Paris, me demandant un exemplaire de toutes brochures, pamphlets, circulaires, règlements, etc., actuellement en force dans la Province, sur notre système d'éducation; et cet ami n'était que l'interprète d'un des membres de la représentation nationale, qui se plaignait avec raison de l'enseignement sans Dieu que l'on veut faire dominer en France. Ces faits sont assez éloquents par eux-mêmes pour me dispenser de commentaires.

Messieurs, en un pareil anniversaire que nous sommes venus saluer avec tant d'enthousiasme, anniversaire qui réveille tous les souvenirs du passé, souvenirs à la fois si agréables et si encourageants, je ne puis passer cette occasion sans offrir un tribut d'hommage au désintéressement, à l'énergie et au sens éclairé des administrateurs de cette institution. Ces hommes dévoués sont véri-

tablement dignes de nos zélés fondateurs, en conservant intactes les nobles traditions de leurs prédécesseurs.

Ce matin, à l'office divin, et pendant la procession, je remarquais des drapeaux portant certaines inscriptions à la mémoire de nos généreux fondateurs. Je me figurais que ces personnages distingués, du haut de leur patrie bienheureuse, se réjouissaient de nous voir célébrer le cinquantième anniversaire d'une maison qui leur était si chère. Et, en ce moment encore, il me semble les entendre dire : " Elèves du beau Collège de L'Assomption, restez fidèles aux traditions de vertu, de patriotisme et de véritable gloire que nous vous avons léguées, et vous aurez bien mérité de votre pays."

Merci, Monseigneur et Messieurs, de votre bienveillante attention.

M. Z. Mayrand, N. P., déclame ensuite cette magnifique poésie :

SOUVENIR DES NOCES D'OR DU COLLÈGE DE L'ASSOMPTION.

Salut ! clocher béni de mon ancien Collège,
Asile où j'ai coulé des jours de vrai bonheur !
Ton horizon éveille en moi le doux cortège
Des souvenirs du cœur.

C'est bien lui que je vois à l'ombre du bocage,
Je reconnais ses murs et ses nobles contours ?
Il se dresse là-bas, dominant le village
Et tous les alentours ?

Voyez-vous ces gazons, ces tapis de verdure,
Où l'on allait chômer en groupes tapageurs ?
Voyez-vous ces berceaux où la belle nature
Étalait ses splendeurs ?

Salut ! sainte chapelle, ô pieux sanctuaire :
Ta voûte a retenti de nos tendres accents ;
Et tu vis de nos cœurs la suave prière
Monter comme un encens.

Je vous revois enfin, berceau de ma jeunesse,
Sentiers que j'ai foulés, délicieux séjour ;
Mon âme, à cet aspect, tressaillant d'allégresse,
Exhale un chant d'amour.

C'est ici le rectangle où la balle trompeuse,
Sous les coups redoublés des alertes joueurs,
Rebondit au milieu de la troupe joyeuse
Acclamant les vainqueurs.

Voici les lieux témoins de plus d'une bataille,
Où les jeunes lutteurs se rangeaient en deux camps,
Se renvoyant la boule et bravant la mitraille
En dignes combattants.

Te souvient-il du bois à la source d'eau vive,
Où dans nos jours de fête, on aimait à camper ;
Où le dîner servi par les mains d'un convive,
Semblait vraiment princier ?

Vois-tu ce vieux bouleau, dont l'écorce rugueuse
Porte l'empreinte encor de noms que j'ai chéris ?
Oh ! cet écrit champêtre à la mémoire heureuse
Rappelle des amis.

Bravo ! chers professeurs, et vous aimés confrères :
Qu'il est doux, qu'il fait bon de se revoir un jour,
Dans ces murs vénérés et demi-séculaires,
Dans ce vieux nid d'amour !

Ici j'avais laissé la moitié de mon être,
Et souvent dans la vie, au milieu des combats,
Tournant vers toi mes yeux, ah ! je me sens renaître,
Et raffermir mes pas.

Tel on voit le marin après un long voyage,
Une mer orageuse, après mille périls,
Se trouver un beau jour à son ancien rivage,
Au port de son pays.

Puisses-tu vivre en paix, ô seconde patrie,
Rayonnant d'espérance et d'immortalité !
Puisses-tu voir grandir, sous ton ombre bénie,
Notre postérité !

L'Assomption, 13 juin 1883.

Z. MAYRAND.

Vient ensuite la représentation dramatique : "Distribution des prix,"
une fine comédie qui a été jouée par les élèves avec un naturel parfait, et qui a
jeté le fou rire dans l'auditoire. Et la séance se termine par cette adresse de M.
le Supérieur :

MONSEIGNEUR, BIEN CHERS CONFRÈRES ET AMIS,

L'imposante démonstration qui se déploie sous nos yeux, les éloquentes pa-
roles qui ont ému nos âmes, la joie qui brille sur tous les fronts, voilà autant
de voix harmonieuses qui proclament bien haut que ce jour comptera parmi les
plus beaux de notre vie. Mais si ce jour de fête produit en nous tous de si déli-

cieuses impressions, quelles émotions vives et profondes ne doit-il pas faire naître dans l'âme de celui qui fut l'un des plus anciens élèves de ce Collège, qui a vieilli avec lui, unissant toujours ses destinées aux siennes, et qui en est aujourd'hui le supérieur, malgré son indignité ! Ah ! c'est vraiment un jour de jubilation pour moi que celui où nous fêtons cette maison tant aimée, à laquelle je dois une reconnaissance éternelle.

Permettez moi donc, chers amis, d'exprimer les sentiments et les souvenirs qui surabondent en ce moment dans mon cœur. Je le ferai avec franchise et simplicité. C'est le langage qui convient le mieux à des frères et à des amis qui se revoient après une si longue séparation.

Il y a un demi-siècle avait lieu la première séance du Collège de L'Assomption. Je n'étais alors qu'un enfant, et j'apparaissais en public, pour la première fois, sur un théâtre bien modeste, dressé dans une toute petite salle. Quoique je fusse en présence d'un auditoire peu nombreux, j'avais cependant le cœur serré par la crainte. Mais quel changement s'est opéré depuis cette époque ! Je me trouve aujourd'hui sur un magnifique théâtre, dans une vaste salle inaugurée pour la circonstance ; je me trouve en présence d'un très grand nombre de membres du clergé, et d'un plus grand nombre encore de citoyens de toutes les classes de la société. Néanmoins, mon cœur ne tremble pas comme autrefois, mais il est plein de confiance et de joie. Il s'épanouit et se dilate ; il tressaille d'allégresse. Et comment pourrait-il en être autrement lorsque je vois devant moi notre père à tous, le premier pasteur de ce diocèse, et aussi lorsque je considère que cette immense assemblée qui m'entoure, est toute composée d'amis intimes, de frères bien-aimés, accourus de toutes parts, pour se réjouir avec nous en ce jour de joyeuses réminiscences ?

Bien des années se sont écoulées depuis la fondation de ce Collège. Des changements de tout genre se sont produits et se sont succédé en grand nombre. Moi-même, je sens que ma vie n'est plus à son printemps. Mes cheveux qui commencent à se couvrir de frimas font présager les glaces de la vieillesse dans un avenir prochain. Cependant mon cœur est toujours le même ; ou plutôt il est plus sensible et plus affectueux que jamais, lorsqu'il s'agit de notre *Alma Mater* et de tous ses enfants. Et tout me dit qu'il en est ainsi de chacun de vous. Cet empressement général à venir fêter votre Collège, ces transports joyeux en revoyant vos compagnons d'autrefois et vos jeunes frères d'aujourd'hui, en sont une preuve frappante. Aussi répète-t-on partout : "Comme ils s'aiment les anciens élèves du Collège de L'Assomption, et comme ils sont attachés à leur maison !" Bien des fois vous l'avez entendue, cette harmonieuse parole ; je l'ai entendue moi-même, et toujours elle faisait vibrer les fibres les plus délicates de mon cœur, car j'y voyais le plus bel éloge du Collège et de ses élèves, et le plus touchant témoignage d'une solide et sincère amitié. Ah ! nous avons bien raison d'être unis et de nous aimer ! Nourris du même pain de la science et abreuvés à la même source de la vertu, nous sentons la même vie circuler dans nos âmes, des liens d'affection nous unissent, nous enlacent les uns aux autres. *In amore fraternitatis*, telle est la devise qu'il fallait mettre sur nos poitrines, comme symbole des sentiments

imprimés en caractères ineffaçables au fond de nos cœurs. Nous aimer mutuellement et aimer notre *Alma Mater*, est un devoir sacré pour chacun de nous. C'est un héritage précieux que nous ont légué nos fondateurs. Car, vous le savez, les exemples parlent plus éloquemment que toutes les paroles. Nous qui avons eu de si beaux exemples d'amour et d'union, dès le bas âge, dans la conduite de MM. Labelle, Meilleur et Cazeneuve, qui ne faisaient ensemble qu'un cœur et qu'une âme, surtout lorsqu'il s'agissait de cette institution, comment pourrions-nous ne pas les imiter, par conséquent ne pas aimer ce Collège, et ne pas nous aimer les uns les autres ? Oui, voilà pourquoi nous nous sommes toujours aimés, nous nous aimons encore, et nous nous aimerons toujours. Puisse cette fête nous unir encore davantage, si c'est possible ! Puisse nos affections et nos sympathies s'élargir à mesure que grandit la nombreuse famille de L'Assomption ! Quant à nous, qui avons eu des rapports si intimes avec nos fondateurs, et qui avons pu, plus que bien d'autres, admirer leur union et leur dévouement, nous ne nous sommes pas seulement appliqués à les imiter, mais encore à faire passer leurs belles qualités dans le cœur de nos enfants, afin qu'ils portent toujours dans leurs âmes un attachement inviolable à tous leurs frères de Collège.

Mais qu'il me tarde, Messieurs, d'exprimer d'autres sentiments dont mon cœur déborde en ce moment : je veux dire ceux de la reconnaissance pour tant de bienfaits prodigués à cette institution ! En effet que de faveurs signalées dont elle a été comblée ! Combien d'âmes charitables lui ont sacrifié leur or et leur argent, tandis que d'autres lui consacraient leurs talents, leurs veilles et leurs travaux ! C'est bien la charité qui l'a fondée, agrandie et couronnée. C'est elle qui a fait sa force, sa grandeur et sa beauté. Comme j'ai été favorisé plus que tout autre, puisque depuis cinquante ans, j'ai toujours vécu pour ainsi dire à l'ombre de ce sanctuaire béni auquel je dois tout ce que je suis, je m'empresse d'entonner bien haut l'hymne de la reconnaissance.

Oui, amour et reconnaissance à M. François Labelle cet homme si bon, si charitable et si généreux qui s'est imposé tant et de si grands sacrifices pour faire jaillir et pour alimenter cette source féconde de science et de vertu.

Amour et reconnaissance au Docteur Meilleur, cet homme d'énergie et de dévouement, qui a travaillé avec tant d'ardeur et de courage à la fondation et à la prospérité de cette maison.

Amour et reconnaissance au Docteur Cazeneuve qui, par sa piété tendre et éclairée, ses talents éminents et ses sages conseils, a exercé une si salutaire influence sur le succès de cette œuvre chrétienne et patriotique. Oui, amour et reconnaissance à ces vénérés fondateurs, à qui nous, élèves de L'Assomption, sommes redevables en grande partie des différentes positions que nous occupons dans l'Eglise ou dans la société civile.

Mais comment parler des fondateurs sans rendre hommage à Sa Grandeur Mgr Bourget, Archevêque de Martianopolis, notre premier supérieur ecclésiastique pendant plus de 36 ans ? En effet, si MM. Labelle, Meilleur et Cazeneuve ont été les fondateurs de ce Collège sous le rapport matériel, Mgr Bourget en a été le premier fondateur sous le rapport spirituel et moral, par sa sage direction et les services inappréciables qu'il lui a rendus. Il a su réunir dans sa personne, à notre égard, les qualités de nos trois fondateurs : l'intelli-

gence du Docteur Cazeneuve, l'énergie du Docteur Meilleur, et surtout la charité et le bon cœur de M. Labelle. Reconnaissance donc, et amour à ce vénérable Prélat !

Amour et reconnaissance également à Sa Grandeur Mgr Fabre, Evêque de Montréal, le digne continuateur du zèle et de la sage direction de son illustre prédécesseur. Plusieurs années avant sa promotion à l'épiscopat, Monsieur le Chanoine Fabre s'était acquis notre estime, notre affection et notre reconnaissance, en qualité de mentor de nos anciens et de nos nouveaux élèves qu'il savait si bien diriger dans les sentiers du devoir et de la vertu ; mais c'est surtout depuis qu'il est à la tête de ce vaste et important diocèse, qu'il nous a donné de si belles preuves de sa bienveillance, de sa sollicitude pastorale, de son zèle infatigable et de son dévouement sans bornes. Oui, reconnaissance et amour à Votre Grandeur, Monseigneur, pour toutes vos sympathies, les services que vous nous avez rendus, et toutes les faveurs dont vous nous avez comblés.

Amour et reconnaissance au Révérend M. Normandin, premier directeur résidant dans la maison, qui par son énergie, son zèle et sa tendre pitié, a formé tant de dignes prêtres et de pieux citoyens, et qui a imprimé à ce Collège un puissant essor vers les destinées que le ciel lui préparait.

Amour et reconnaissance aux Révérends Messieurs Dupuis, Barrette, Laporte, Caisse et tant d'autres qui, soit dans la direction de la discipline et des études, soit dans l'administration financière, ont déployé tant de sagesse, de vigilance et de talents, et ont donné à cette institution si humble à son berceau, une place d'honneur parmi les grandes maisons d'éducation de la Province.

Amour et reconnaissance au bon M. Charron, mon premier professeur, cet homme de bien qui fit, pendant dix ans, l'œuvre de Dieu dans la communauté avec un zèle admirable, et qui, à sa dernière heure, mit le comble à ses bienfaits par un don généreux.

Amour et reconnaissance à tous ces professeurs dévoués, qui ont consacré les plus belles années de leur vie, et parfois dix, quinze et vingt ans, à implanter dans les âmes de nos élèves l'amour de l'étude et de la vertu.

Amour et reconnaissance à M. Raizenne et Delle Turgeon, à MM. Champoux, Morin, Marcotte, et particulièrement à MM. Edouard et J. B. Labelle, ainsi qu'à leur sœur dévouée, qui ont tous mérité le titre de fondateurs par de riches gratifications.

Amour et reconnaissance aux Honorables Dames Viger et Masson, au Révérend M. Birs, bienfaiteur de cette institution, ainsi qu'à plusieurs autres bienfaiteurs et amis, que nous ne nommons pas dans la crainte de blesser leur modestie, et dont les faveurs de tous genres ont été une source de prospérité pour nous.

Amour et reconnaissance à tous nos anciens élèves, qui nous ont prodigué des marques si consolantes de leur sympathie et de leur bon cœur en mille circonstances, surtout lors des dons magnifiques de l'autel et de l'orgue, et en faisant à notre chapelle l'offrande de tableaux et de plusieurs autres objets précieux, spécialement d'une très belle lampe qui nous a été offerte aujourd'hui par les élèves du 37^e cours, et plus spécialement encore, de la somme considérable qui vient de nous être présentée par vous tous, chers confrères et amis,

qui avez bien voulu nous donner cette nouvelle preuve de votre générosité, et avez acquis par là un nouveau droit à notre gratitude.

Amour et reconnaissance à Messieurs les Prêtres du Vicariat Forain de L'Assomption, à qui nous sommes redevables des ornements précieux qui revêtaient en ce jour les ministres des autels, et qui nous ont donné par là un témoignage si flatteur de leur amitié.

Amour et reconnaissance au prédicateur du jour, M. Théberge, curé de Varennes, qui a si bien fait ressortir dans son discours les avantages d'une éducation vraiment chrétienne.

Amour et reconnaissance à M. Oscar Martel, artiste distingué, dont la réputation est établie, même sur les plus brillants théâtres de l'Europe, et qui a si largement contribué à la solennité et à l'éclat de cette fête.

Amour et reconnaissance à M. l'abbé Huot, qui a bien voulu décorer notre salle de banquet avec une habileté admirable qui ne peut être égalée que par l'intérêt qu'il porte à cette maison.

Reconnaissance aux Dames et aux citoyens de la paroisse, qui ont rivalisé de zèle pour offrir à nos aimables convives des logements convenables, ainsi que les mets les plus recherchés et les plus délicieux.

Amour et reconnaissance aux amis bienveillants, qui ont souscrit si généreusement pour l'érection de cette Salle académique, ainsi qu'aux élèves actuels, qui par leurs séances toujours intéressantes, coopéreront à cette utile fondation, comme déjà ils ont coopéré à tant de bonnes œuvres, surtout à la décoration de leur pieuse chapelle.

Amour et reconnaissance à Sa Grandeur Monseigneur de Montréal, aux représentants de nos fondateurs, des communautés religieuses et des maisons d'éducation, aux amis et aux enfants de notre *Alma Mater*, à vous tous qui êtes venus en aussi grand nombre relever par votre présence l'éclat de cette fête, et à vous encore, qui par vos éloquentes et sympathiques paroles, avez augmenté notre amitié et stimulé en même temps notre courage, pour continuer avec une nouvelle ardeur la grande œuvre qui nous est confiée dans cette maison.

Amour et reconnaissance aussi à tous nos frères absents qui nous ont si vivement émus par leurs lettres pleines de sympathie. Quel serait notre bonheur s'il nous était donné de les voir tous présents à cette grande fête ! Quel ne serait pas surtout notre enthousiasme, si nous voyions apparaître en ce moment au milieu de nous cet homme de Dieu qui, depuis trente-quatre ans, évangélise les tribus infidèles du Nord-Ouest, qui a rendu tant de services à l'Eglise et à la Patrie ! Je veux dire le Révérend Père Lacombe. Des circonstances incontrôlables l'ont retenu dans ses missions, ainsi que bien d'autres dans leurs foyers. Qu'ils veuillent tous accepter nos plus affectueux souvenirs.

Amour et reconnaissance à Sa Sainteté Léon XIII, ce pasteur bien-aimé dont la main paternelle s'est levée pour nous bénir en ce jour mille fois privilégié pour notre grande famille.

Enfin, et par-dessus tout, amour et reconnaissance au Dieu infiniment bon, auteur de tout don parfait, qui, pendant 50 ans, a prodigué ses faveurs à cette institution, et lui a suscité tant de bienfaiteurs.

Pardonnez-moi, Messieurs, la longueur de ce discours. J'avais des devoirs

si sacrés à remplir envers tant de personnes, et pour de si grands bienfaits ! C'est précisément pour nous procurer l'occasion solennelle de témoigner notre reconnaissance, en même temps que pour cimenter nos anciennes amitiés, que nous vous avons conviés à cette réunion. Voilà pourquoi nous avons fait des préparatifs considérables ; dès l'an dernier, en prévision de ce jour fortuné, nous avons agrandi nos salles, et notre Collège s'est paré d'une nouvelle toilette : comme monument des "Noces d'or," nous l'avons couronné d'une riche coupole, symbole de cette couronne bien plus noble et plus brillante, formée de ses innombrables enfants, qui ont porté si haut et si loin le nom béni de leur *Alma Mater*.

Aujourd'hui, nous sommes bien loin de regretter les sacrifices que nous avons faits pour cette réunion de famille. Tous ce que nous voyons et entendons nous comble de joie. Et ce matin surtout, en voyant la Victime sainte s'immoler sur nos autels, et en entendant ce concert si puissant et si harmonieux de vos mille voix émues, nous étions heureux de nous acquitter en partie de l'immense dette contractée envers les bienfaiteurs et les amis de cette maison.

Mais ce n'est point assez pour nos cœurs reconnaissants. Nos fondateurs, plusieurs de nos bienfaiteurs et amis ne sont plus. Sur les 2,500 élèves qui composent notre famille, plus de 300, hélas ! sont descendus dans la tombe. Peut être quelques-uns d'entre eux réclament-ils le secours de nos prières ? Demain, unissant nos soupirs au sang de notre Dieu, nous leur paierons à tous le tribut de notre reconnaissance et de notre affection. Oh ! qu'elles seront ferventes les prières que nous ferons monter au Ciel ! Nous nous rappellerons surtout les trois Messieurs Labelle dont les cendres reposent sous le sanctuaire de notre église. Nous penserons aussi à M. F. X. Caisse, mon ami d'enfance, et bienfaiteur de cette maison, portant le nom de l'un de nos fondateurs, inhumé le même jour que lui, à quelques années d'intervalle, et presque dans le même tombeau. Ils étaient unis pendant leur vie, ils ont voulu l'être après leur mort.

Venons donc prier souvent et avec ferveur sur ces tombes vénérées ; et espérons qu'un jour leurs cendres, comme le sang des martyrs, enrichiront l'Eglise de saints prêtres, de zélés missionnaires et de fervents chrétiens.

Puissent ces vœux se réaliser avec tous ceux que nous formons pour notre commune *Alma Mater*, ainsi que pour le bonheur de chacun de vous ! Et puissions-nous revoir encore une fête semblable à celle-ci, où tous, ne faisant qu'un cœur et qu'une âme, nous goûterons les joies si suaves de ce jour, joies que je pourrais comparer, en quelque sorte, avec les délices dont nous serons enivrés, lorsque nous serons réunis à nos fondateurs et bienfaiteurs, ainsi qu'à nos confrères défunts dans la céleste Patrie !

A la fin de la séance, un jeune élève entonna, comme prélude au *Grand Congé* du lendemain, le cantique traditionnel : *Vers l'autel de Marie*. La foule, se levant spontanément, répondit avec un enthousiasme indescriptible : "Donne, donne nous un beau jour !" Ce fut une scène inoubliable.

Au dehors, les feux d'artifice et de Bengale projetaient leur éclat sur le firmament, et formaient au-dessus du Collège une auréole lumineuse d'un effet saisissant.

LE 14 JUIN.

(Suite du rapport de la *Minerve*.)

Service funèbre à l'église.—Excursion au Bois : Dîner, chansons, discours.—
Départ des anciens Elèves.

“ Le ciel se prête au succès des démonstrations du cinquantenaire. Il a fait hier une journée splendide, et nous jouissons aujourd'hui d'une température non moins belle, ce qui, soit dit en passant, comble bien des vœux, car s'il eut plu, l'excursion au Bois eût été perdue, et c'eût été la cause d'un regret général.

“ Honorons nos morts ! avaient dit les orateurs qui avaient parlé en réponse aux adresses, et qui tous avaient donné une pensée généreuse à ceux qui ne sont plus, en évoquant le souvenir des fondateurs et des bienfaiteurs du Collège. Honorons nos morts ! Cette pensée prouve mieux que tout le reste, dans les circonstances actuelles, l'esprit de communauté, l'esprit de famille qui règne dans nos maisons d'éducation. En effet, quand une famille se rassemble pour célébrer un événement joyeux, quel est le père ou l'enfant qui ne fasse un retour vers ceux des membres que la mort a fauchés trop tôt, et qui ne souhaite de les voir là pour prendre part comme autrefois aux réjouissances communes ?

“ Le Collège de L'Assomption n'a pas échappé à la loi générale ; il a vu, dans son demi-siècle d'existence, bon nombre des siens partir pour un monde meilleur. Les rangs se sont éclaircis, et aujourd'hui que l'appel se fait, il en est plus d'un qui n'y répond pas. Faut-il les oublier ? Non, car ils ont encore plus besoin de souvenir que les vivants.

“ Honorons nos morts ! c'est pour répondre à cette pensée qu'un service funèbre a été célébré ce matin à l'église de la paroisse pour le repos de l'âme des fondateurs, bienfaiteurs et élèves du Collège. Nul des anciens élèves n'a eu garde de manquer à ce pieux rendez-vous donné au pied des autels, pour y faire à ceux qui ont été enlevés de la carrière l'aumône d'une prière, d'un souvenir chrétien, et tous se pressaient ce matin dans l'enceinte de l'église pour assister au divin sacrifice. C'était un spectacle d'un contraste touchant de voir cette église en deuil, alors que tout au dehors ne parlait que de réjouissances et de fêtes, alors que de fait tous les cœurs étaient heureux, alors que la veille encore, les voûtes saintes du temple ne renvoyaient que l'écho de chants d'allégresse, d'amour et de reconnaissance.

“ Le service a été célébré par sa Grandeur Mgr Fabre, assisté du R. P. Amyot, O. M. I., et de M. l'abbé Lesage, curé de Saint-Anicet, comme diacre et sous-diacre d'honneur, et de MM. les abbés Chicoine, curé de Saint-Thomas, et Provost, curé de la Côte Saint-Paul, comme diacre et sous-diacre d'office.

“ Le chœur des élèves a exécuté la messe de *Requiem* en plain-chant.

“ Je n'ai pas besoin d'insister sur le caractère grave et profondément touchant de ce pieux souvenir.

“ Ce devoir rempli, on se prépara à partir pour le “ Bois ; ” c'étaient les

“ parties de plaisir d'autrefois les jours de grand congé, et l'on se promettait
 “ depuis longtemps de faire de cette journée le grand congé légendaire de l'insti-
 “ tution.

“ Tous les élèves se divisent par cours, chacun prenant son rang à la suite
 “ de la bannière portant le numéro d'ordre de son cours, et l'on part musique
 “ en tête.

“ Le “ Bois ” est à trois milles du Collège. On s'y rend en suivant, pour
 “ une bonne partie de la route le bord de la rivière Assomption, qui, sous les
 “ rayons de ce chaud soleil, déploie toutes les coquetteries et les séductions de
 “ sa riche nature, et semble, elle aussi, prendre part à la fête.

“ La marche est égayée par les bonnes vieilles chansons, les vieux refrains
 “ du Collège, qui sont restés gravés dans la mémoire de tous. Jeunes et vieux
 “ sont franchement redevenus écoliers.

“ On arrive enfin. Le voilà donc ce bois, dépositaire de tant de regrets,
 “ témoin de tant d'ébats printaniers. Du reste, il est digne de ces hommages, car
 “ il est de toute beauté.

“ Les voilà ces “ camps, ” qui ne sont aux yeux des indifférents que des
 “ amas de pierres où l'on attisait le feu dans cette cuisine en plein air, mais
 “ qui, pour le cœur de ceux qui y reviennent aujourd'hui, ont, eux aussi, leur
 “ langage.

“ Les voilà, ces arbres auxquels on a confié la garde de noms chers qu'on
 “ relit en ce moment avec une réelle émotion ; ces arceaux de verdure, ces feuil-
 “ lages épais, ces ombrages rafraîchissants. Les aspects en sont les mêmes, il
 “ semble qu'on retrouve des êtres familiers.

“ Là encore on se divise cours par cours, chaque cours ayant son “ camp. ”
 “ C'est toujours la même pensée, réunir ceux qu'une communauté plus intime
 “ de rapports avait rapprochés davantage et dont elle avait fait des frères.

“ Les hommes de toutes les professions et de tous les états sont devenus
 “ cuisiniers pour une heure. D'autres font office de menuisiers : ils emboîtent
 “ et ajustent les tables et tâchent de les mettre en bonne intelligence avec
 “ leurs pieds.

“ Quand tout est prêt, on se met à table. Le repas, on le conçoit sans
 “ peine, fut tout ce qu'il y a de plus gai. Jamais festin de roi n'a vu pareil
 “ assaut d'esprit, de bons mots, de quolibets, etc. Le mets favori est la tradition-
 “ nelle crêpe au lard. ”

Après le repas, dans chaque cours, on cause, on rit, on saute, on chante,
 comme on le faisait autrefois. La chanson suivante, composée pour la circon-
 stance, est cent fois répétée par des chœurs nombreux et enthousiastes :

REFRAINS A MON COLLEGE.

NOCES D'OR.

Salut ! Maison sainte et bénie !
 Ce sont des fils que tu revois,
 Tous, l'âme comme rajeunie,
 Sont accourus prompts à ta voix.

REFRAIN.

Ces nocés d'or toutes joyeuses
Viennent couronner Cinquante ans ;
Combien elles sont glorieuses
Pour la Mère et pour les Enfants !

Ce jour, avec sa récompense,
Brille au sommet des Cinquante Ans,
Et couronne ici la science,
Le dévouement, les soins touchants.

Ici gaiement le cœur déploie,
Pour célébrer ce jour heureux,
Tout ce qu'il a de douce joie,
De doux amour et de doux vœux.

L'âme en ces lieux se sent joyeuse
Avec un rien . . . au bruit d'un pas :
Impression délicieuse,
Dont le secret ne se dit pas !

Pour nous, point d'échos qui sommeillent,
Rien n'est passé ; rien ne se tait.
Les réminiscences s'éveillent,
Et tout un monde ici renaît.

Que de grands noms ! C'est comme un fleuve
De souvenirs doux et sans fin :
Les L^{ibelle}, les Cazeneuve,
Et les Meilleur, les Normandin;

Et les Dupuis, et les Barrette,
Et les Guilbault, et les Dorval,
Grands arbres dont la sève jette
Tant de rameaux au sol natal.

Ces noms aimés avec tant d'autres,
Et dans l'Eglise et dans l'Etat,
Grands citoyens, pieux apôtres,
Brillent partout d'un vif éclat.

Ici l'Eglise et la Patrie,
Déjà riches de tels enfants,
Te couronnent, Mère chérie,
T'offrent leurs vœux reconnaissants.

C'est le doux vœux de la Famille
Que la Vierge te garde encor,
Et que toujours sur ton front brille
Cette gaieté des Nocés d'or.

A. TRANCHEMONTAGNE, Prêtre, S. S.

14 juin 1883.

A un signal donné par la musique du Collège, tout le monde se groupe autour d'une estrade érigée en plein air et ornée de drapeaux et de feuillage. On dirait un grand conseil. Les discours recommencent. Le directeur, M. J. T. Gaudet, introduit les orateurs. Le premier appelé est M. Siméon Lesage, sous-ministre de l'agriculture à Québec. M. Lesage s'exécute de bonne grâce et provoque des applaudissements mérités.

DISCOURS DE M. SIMÉON LESAGE.

MESSIEURS,

Il y a trente ans je quittais cette maison, dans laquelle j'ai passé les années les plus sereines de ma vie, pour aller prendre place dans un monde inconnu, ou, comme nous disions alors, pour m'embarquer sur la mer du monde. Elle a bien changé d'aspect depuis lors cette maison ; de modeste qu'elle était à cette époque, elle est devenue un grand et riche édifice, mais sa physionomie propre est restée la même, c'est toujours le même esprit qui l'habite, ce sont les mêmes professeurs, ce sont les mêmes élèves sous des noms à peine différents. La grande roue qui nous emporte tous dans ses évolutions a fait quelques tours et nous voilà revenus au point d'où nous étions partis le cœur rempli d'espérance, l'imagination gonflée d'illusions. Pour les uns l'épreuve a été rude et décourageante, tandis que pour les autres elle a été un enchaînement de succès, mais pour la plupart, j'en suis sûr, si j'en juge par moi-même, elle a été bien différente de ce que chacun de nous avait rêvé. Les familles industrieuses et chrétiennes de ce district, qui ont fourni les élèves à ce Collège, ont continué leur laborieuse et paisible existence, tandis que leurs enfants, parés de la brillante armure que donne l'éducation classique, cherchaient, en dehors des sentiers battus par leurs pères, la carrière qui leur assurerait une existence honorable et utile. Un grand nombre ont pris la route du sanctuaire et sont devenus des pasteurs modèles. D'autres sont devenus des hommes de loi, des orateurs éminents, des médecins célèbres, des hommes politiques marquants et tous des citoyens modèles. Enfin le Collège a façonné la classe dirigeante de la société dans ce florissant district.

Pour achever d'étendre sa bienfaisante influence, il ne manquait plus à cette institution que de former des cultivateurs modèles, et elle y est arrivée au moyen de l'école d'agriculture qu'elle a fondée, grâce aux encouragements que lui a procurés l'Honorable Ministre qui, au début de la Confédération, a si bien représenté cette partie de la province dans le gouvernement de Québec. Ai-je besoin de nommer l'Hon. Louis Archambault, et dire que son nom a déjà sa place marquée parmi les bienfaiteurs de cette institution ?

Un demi-siècle s'est déjà écoulé depuis la fondation du Collège, il était temps de mesurer l'espace parcouru, de passer en revue cette nombreuse famille intellectuelle. Les hommes éminents qui dirigent cette institution et qui depuis longues années se sont identifiés avec elle, ont donc eu une excellente inspiration le jour où ils ont résolu de nous réunir, pour célébrer le cinquantième anni-

versaïre de la fondation du Collège. Aussi leur disons-nous avec cœur : merci de votre accueil si cordial et fraternel : merci de vous être souvenus de chacun de nous. Merci à vous surtout, M. le Supérieur, qui personnifiez si parfaitement cette institution, à vous qui avez vécu avec elle depuis qu'elle existe, qui avez formé tous vos collaborateurs, qui avez accaparé le zèle et la sollicitude des fondateurs à mesure qu'ils disparaissaient, à vous qui par votre piété, votre mansuétude et votre dévouement avez mérité d'être l'âme de cette fête, merci !

Le souvenir que nous allons remporter de cette réunion n'aura pas seulement l'effet de renouer les liens qui font de nous tous une même famille intellectuelle, il aura pour résultat, je m'en flatte, de désigner parmi nos enfants de nouveaux soldats pour cette armée d'élite qui a fourni à l'Eglise et à l'Etat tant et de si vaillants défenseurs.

Continuez à les former comme vous avez formé leurs pères et vous aurez rendu à la patrie le plus grand service qu'elle puisse attendre de vous : celui de former le cœur et de féconder l'intelligence des jeunes générations.

C'est à des institutions comme la vôtre que nous devons d'avoir si bien conservé notre belle langue et les nobles traditions dont elle est l'interprète. Ne la laissez pas s'éteindre ni s'égarer, cette belle flamme du patriotisme, cette foi nationale non moins essentielle au citoyen que la foi religieuse au chrétien.

Qu'ils apprennent de vous à concentrer leurs affections sur le Canada, et à ne point transporter ici des dissensions et des disputes qui n'ont point leur raison d'être parmi nous et ne servent qu'à nous affaiblir en nous divisant. C'est peut-être en évitant cet écueil que la nouvelle génération que vous formez servira le plus utilement nos intérêts religieux et nationaux.

(Suite du rapport de la *Minerve*.)

“ M. Oscar Archambault, maire de la paroisse, dans une improvisation très heureuse, constate aussi les résultats de l'éducation donnée par le Collège. Il parle des hommes de talent qu'il a produits et qui ont fait leur marque dans le monde et dans le sacerdoce.

“ Le Docteur Louis Desrosiers, de Montréal, déclame une poésie de Lamartine sur Napoléon. Il s'en est très bien tiré. Il y eut ensuite un temps d'arrêt pendant lequel M. le Directeur dit que le ton des discours avait été jusqu'ici un peu sérieux ; mais les circonstances se prêtaient surtout au rire, à la franche gaieté, et il sent que tout le monde a besoin de rire. On s'est donc mis à appeler M. l'abbé Barolet, qui fit un discours humoristique, censé être un discours politique. Il parle pendant vingt minutes, au milieu des francs éclats de rire de l'auditoire, des quolibets, des bons mots qui partaient de droite et de gauche de cette réunion politique improvisée.

“ M. Conrad Pelletier, avocat de Montréal, lui succède et prononce un de ces discours marqués au coin de l'élégance et de cet esprit de bon aloi dont il

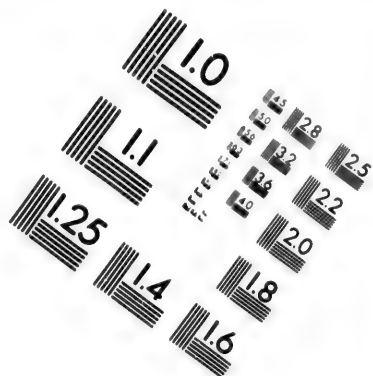
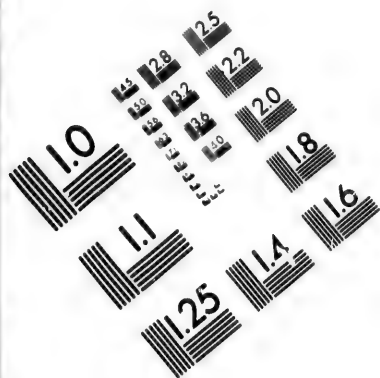
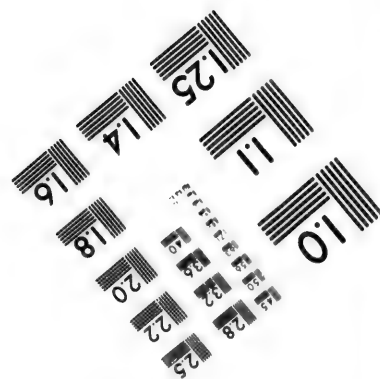
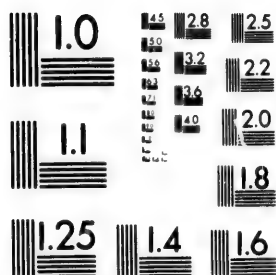


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



25
28
22
20

10

“ possède le secret. Les impressions de bonheur qui marquent un jour pareil
 “ absorbent, dit-il, toutes les pensées, et je ne sais quelle part faire des idées
 “ qui m'obsèdent, des sentiments qui remuent et troublent si profondément mon
 “ âme et qui se ressentent plutôt qu'ils ne s'expriment. En vérité, c'est *trop*
 “ *joli* pour en parler dignement et le tourment de mes idées est réellement
 “ *incompréhensible*. Depuis le commencement de la fête on a entendu des
 “ discours où la profondeur de la pensée s'unissait à l'élégance de la forme. Mais
 “ ici, au “ Bois,” où la vie s'est écoulée si calme, où la gaieté coulait à pleins
 “ bords, où chacun à son tour, on a tant folâtré, tant chanté, tant ri, que tous
 “ les recoins en sont encore tout vivants, tout rayonnants de nos joies enchantées
 “ du passé, il est impossible d'être tout à fait sérieux.

“ Il parle de l'émotion avec laquelle chacun a interrogé les arbres verdoyants
 “ qui n'ont presque pas vieilli et qui, en nous rendant nos illusions de jeunesse,
 “ nous portent à croire que nous n'avons pas vieilli plus qu'eux.

“ Comme on le disait hier, nous avons retrouvé les inscriptions de noms
 “ amis, les places de jeux, les ombres rafraîchissantes, et pour animer ce tableau,
 “ les directeurs vénérés, les confrères bien-aimés, les bons amis, riant et chantant
 “ comme jadis on riait et on chantait au milieu de la franche ivresse d'un grand
 “ congé.

“ Les souvenirs, ces esprits de la vie passée, se présentent à nous, fidèles et
 “ vivaces, semant en tout notre être comme un regain de jeunesse, d'illusions et
 “ d'espérances. Ces réminiscences qui frappent notre imagination comme autant
 “ de rayons d'aurore font dire à chacun avec le poète :

“ Oui, tout renaît, tout recommence,
 “ J'ai retrouvé mes chers vingt ans.

“ L'orateur cite encore ces vers d'Emile Augier, en les modifiant quelque
 peu :

“ Non, l'illusion n'est pas morte,
 “ Je n'ai pas fini de chanter :
 “ Car ma jeunesse est la plus forte ;
 “ Les plaisirs entrés par sa porte
 “ En sont sortis sans la fermer.

“ On a bien raison de dire que le souvenir est l'âme de la vie : c'est lui qui
 “ ranime et fait revivre le passé ; c'est lui qui rend le présent plus beau ; c'est lui
 “ qui sème les plus belles fleurs de l'espérance sur le chemin des années à venir.
 “ Je ne suis pas vieux dans les choses humaines, mais cependant j'ai mon passé
 “ de collège, et en y songeant, je sens la ferveur me réchauffer le cœur et me
 “ monter à la bouche pour me faire dire :

“ J'aime le passé, qu'il chante ou soupire,
 “ Avec ses leçons qu'il faut vénérer,
 “ Avec ses chagrins qui me font sourire,
 “ Avec ses bonheurs qui me font pleurer.

“ Il félicite les élèves actuels et les remercie pour tous les sacrifices qu'ils
 “ se sont imposés pour le succès du jubilé. Il félicite les acteurs qui se sont

“ acquittés si dignement de leurs rôles dans les deux pièces qui ont été jouées.
 “ Il remercie encore les supérieurs et professeurs pour leur réception si franche,
 “ si cordiale et si amie.

“ La poésie n'est pas de trop pour donner une couleur convenable à ma
 “ pensée, et l'on peut dire avec le poète :

“ Dès qu'on nous a vus paraître,
 “ Tout s'est ouvert à deux battants,
 “ Esprit et cœur, porte et fenêtre.

“ Le souvenir du jubilé de notre *Alma Mater* sera comme un chaînon d'or
 “ ajouté à tous les liens de reconnaissance et d'affection qui nous rattachent déjà
 “ si intimement à elle, comme à tous ses progrès dans sa grande mission
 “ d'instruire et de former des citoyens et des apôtres : *pro Deo et patria, ad*
 “ *majorem Dei gloriam.* (C'étaient les deux inscriptions qui se trouvaient sur des
 “ drapeaux au-dessus de la plate-forme.)

“ Je viens d'apprendre, continue-t-il, que les élèves ont sacrifié leurs prix
 “ pour contribuer aux dépenses de la fête. Quand on est écolier, on tient
 “ beaucoup aux prix, et les parents aussi. Quel serait le sort des élèves qui
 “ arriveraient sans leurs prix à la maison paternelle ? Ne seraient-ils pas reçus
 “ comme *Edonard* et *Victor* et ne les priverait-on pas comme eux de leurs
 “ vacances pour les soumettre à la férule d'un nouveau *Tropjoli* ?

“ Il propose donc, pour obvier à tous ces fâcheux résultats, qu'on souscrive
 “ immédiatement pour acheter des prix aux élèves.

“ La souscription se fait aussitôt et réalise une jolie somme de plus de
 “ \$100.00.

“ M. Hubert Cabana, avocat de Sherbrooke, termine la série des discours
 “ par ce charmant bouquet :

DISCOURS DE M. CABANA.

M. LE SUPÉRIEUR, RÉVÉRENDSS MESSIEURS, MESSIEURS,

Ce n'est pas sans une certaine hésitation que je me rends à votre bienveil-
 lante invitation. Je ne m'attendais nullement à l'honneur de vous adresser la
 parole. Je savais bien d'avance, que cette belle et imposante démonstration ne
 se passerait pas sans qu'il nous fût donné d'entendre de magnifiques adresses, de
 beaux et éloquents discours, mais je savais aussi que cette tâche serait dévolue à
 d'autres voix beaucoup plus autorisées que la mienne. Je ne m'imaginai pas
 qu'on pût penser à moi, vivant obscur et ignoré dans un coin reculé de la Pro-
 vince, même pour faire l'ombre nécessaire dans un tableau bien réussi. Je suis
 donc pris complètement à l'improviste sans trop savoir quoi vous dire.

Du reste, il se rencontre parfois dans la vie certains moments où l'on

aime à rester sous le coup de ces émotions pures, douces et délicieuses qui se ressentent au fond de l'âme, mais qui ne s'expriment pas. Or, je n'en doute pas, vous les éprouvez ces émotions, vous tous qui me faites l'honneur de m'écouter. Elles font en ce moment vibrer nos cœurs si fortement que vous ne tenez guère à m'entendre.

Cependant, je ne saurais laisser passer cette occasion, qui se présente à moi si favorable, sans témoigner mes vifs sentiments de reconnaissance, à Dieu d'abord, pour m'avoir permis de revoir encore une fois, et dans une circonstance aussi solennelle, mon cher Collège de L'Assomption où j'ai coulé, je n'hésite pas à le dire, et, en cela, je ne suis que l'expression fidèle de ceux qui m'entendent, les plus beaux jours de ma vie ; et ensuite, aux autorités de ce Collège pour avoir bien voulu nous convier à cette fête si grande, si touchante et dont le souvenir ne se perdra jamais.

Il fait si bon de se rencontrer après vingt-cinq ou trente ans de séparation et même plus ! Il fait si bon de se reconnaître, de se presser la main, de se parler cœur à cœur des choses du passé, de se communiquer les joies présentes et de s'entretenir des espérances de l'avenir ! Il est si suave le bonheur que l'on goûte à redevenir écolier, même une seule journée, et à passer cette journée sous le toit béni de notre *Alma Mater*, en compagnie de nos anciens condisciples, que nous avions tant aimés, et que nous revoyons encore avec tant d'affection, et sous la surveillance — c'est le mot, puisque nous sommes redevenus écoliers — de nos excellents supérieurs, directeurs et professeurs, dont nous ne saurons jamais trop bien apprécier l'amour et le dévouement qu'ils ont mis à nous procurer le pain précieux de l'éducation et de l'instruction.

Il y a de cela vingt-cinq ans. Je terminais alors mon cours d'étude. Il m'en souvient encore, j'étais triste et heureux en même temps.

N'est-ce pas un peu le sentiment qu'éprouvent tous ceux qui partent de cet sile chéri pour n'y plus revenir, ou pour n'y revenir qu'en passant ? J'en appelle à vous. Consultez vos souvenirs, et, j'en suis certain, ils vous répondront affirmativement. J'étais triste, parce que j'allais me séparer à jamais de mes confrères de classe, de ceux avec qui j'avais vécu, pendant sept années de ma vie, dans la plus étroite intimité ; parce que j'allais pour une dernière fois sans doute, presser la main de plusieurs de mes amis avec qui j'avais eu de si douces relations.

J'étais triste encore, parce que je ne devais plus revoir peut-être mon Supérieur, mon Directeur, mes professeurs, tous ceux en un mot, qui m'avaient été si bons, si généreux et si dévoués, à qui je devais tant et pour qui j'avais tant d'estime et d'affection. J'étais triste surtout, parce que je disais un éternel adieu à mon Collège..... mon cher Collège..... où j'avais coulé des jours si pleins de jouissances et de félicité, où j'avais si longtemps respiré le bonheur à pleins poumons. Et, chose étrange ! j'étais heureux en même temps, parce que j'étais enfin sur le point d'obtenir le but de mes désirs les plus ardents : j'allais être libre ! Je voyais de plus près les joies et les plaisirs du monde. Ils m'apparaissaient à travers le prisme trompeur de mon imagination sous les couleurs les plus séduisantes. Quelle illusion !

Avez-vous vu quelquefois, le matin d'un beau jour, quand le soleil paraît à l'horizon, brillant et radieux, une prairie tout émaillée de fleurs ? Les gouttes

de rosée que la nuit a déposées dans le calice de ces fleurs brillent à vos yeux comme autant de diamants qui vous charment et vous séduisent. Contentez-vous de regarder, mais n'approchez pas ; car, si vous les touchez pour en cueillir la magique émeraude, la goutte de rosée tombe, le charme disparaît, et la fleur vous reste pour disparaître à son tour avant même que vous ayez pu en savourer tout le parfum.

Tel est le faux brillant du monde.

Je dus donc faire ce que vous avez tous fait, j'en ai l'intime conviction, je dus me rappeler mes souvenirs de collège, les évoquer un à un de mon cœur et prendre tout de suite la ferme détermination de pratiquer ce qu'ils m'enseignaient. Or, ils m'enseignaient d'être fidèle aux sages conseils qu'on m'avait donnés, de ne jamais dévier de la ligne de conduite qu'on m'avait indiquée comme étant la meilleure, et de ne jamais transiger en aucune manière et pour aucune considération, avec les principes qu'on m'avait inculqués. Je compris à l'instant même que c'était le seul moyen à prendre pour remplir bien mes devoirs de citoyen, et, laissez-moi vous le dire franchement et sans arrière-pensée, je m'en trouvais bien.

Il est un proverbe aussi vieux que le monde, mais toujours nouveau dans la bouche du vrai patriote, et ce proverbe est celui-ci : *L'union fait la force*. Oui, soyons unis. Car, après tout il n'y a pas à se faire illusion, de sombres nuages s'amoncellent parfois à l'horizon politique et national de notre pays. Le tonnerre souvent gronde et l'orage nous apparaît quelquefois noir et menaçant. A nous d'y faire face et de parer autant que possible les coups qu'il nous ménage dans sa fureur. Soyons donc unis dans le désir ardent que nous devons avoir d'obtenir, coûte que coûte, le triomphe des grands principes religieux et sociaux qu'on nous a appris à tant aimer et respecter dans cette maison d'éducation.

Rappelons-nous toujours que, quelque étroite que soit la sphère de notre existence, chacun de nous a une mission spéciale à fournir, un but unique à poursuivre, et, pour la remplir bien cette mission, pour l'obtenir sûrement ce but, il faut rester ce que la divine Providence a voulu que nous fussions. Or, la divine Providence a voulu que nous fussions avant tout, canadiens et catholiques dans toutes nos idées, dans tous nos sentiments et dans toutes nos aspirations. Mais je me laisse entraîner à vous parler de ce que vous savez déjà mieux que moi.

Je m'arrête donc en vous avouant encore une fois qu'en me rendant à votre gracieuse demande, je ne savais trop ce que j'allais vous dire, en vous parlant je ne savais trop ce que je vous disais, et maintenant que je vous ai parlé, je ne sais trop ce que je vous ai dit. Il est cependant une chose que je sais parfaitement bien, c'est que, si je n'eusse pas écouté la voix de mon cœur qui m'a inspiré les sentiments que je vous ai si mal exprimés, je n'aurais pu satisfaire à la tâche que vous m'avez si subitement imposée. (Applaudissements.)

(Suite du rapport de la *Minerve*.)

“ Alors des démarches sont tentées auprès des autorités de la maison par MM. Pelletier, Laurier et M. l'abbé Jérémie Gagnon, pour exempter les élèves des examens de fin d'année. C'était une concession difficile à obtenir, mais après avoir plaidé longtemps, et invoqué les bénéfices de l'année du jubilé, ils finirent par triompher des résistances du grave conseil, et l'Honorable M. Laurier, montant sur la plate-forme, annonça cet heureux congé aux élèves et à l'assemblée qui reçurent la bonne nouvelle par des applaudissements à tout rompre.

“ Le temps s'était vite écoulé au milieu de tous ces amusements et l'heure des adieux était venue. On a conservé au Collège une touchante manière de faire les adieux, qui est particulière à la maison. Les élèves du cours actuel avec leur corps de musique et plus de 60 bannières, se séparèrent des anciens élèves, et allèrent se placer à un demi-arpent de distance environ. Puis, ils entonnèrent le chant d'adieu : “ Salut, nos amis, salut ! ” auquel alternèrent les anciens élèves, pendant qu'insensiblement on se rapprochait les uns des autres, jusqu'à ce qu'à la dernière strophe, qui exprime des souhaits de bonheur et de prospérité, on se trouvât confondu de nouveau. Alors on se reforma en procession, les élèves actuels en tête avec leur musique, et les autres suivant l'ordre de leur cours, et l'on revint ainsi, en chantant, au Collège où se prit aussitôt le souper.

“ A 7 heures, la communauté vint reconduire les anciens élèves au bateau et ce furent des acclamations, des chants d'adieu, des protestations de fidélité au souvenir de cette journée mémorable, des échanges de souhaits de bonheur et de prospérité au départ du *Terrebonne*. Toute la population de la paroisse assistait au départ comme à l'arrivée, et témoignait ainsi le puissant intérêt qu'elle a pris à nos fêtes.

“ Enfin le vapeur quitte le quai, la musique attaque la *Vive la Canadienne*, les acclamations redoublent, les mouchoirs s'agitent, en signe d'adieux. Puis bientôt, la vieille croix de l'église se cache au regard. On est parti.”

ÉPILOGUE.

Les fêtes jubilaires étaient finies. L'ivresse du retour après une longue absence, le charme enivrant de la réunion, les joies de la fraternité, ces émotions suaves, ces bouffées de jeunesse qui avaient passé sur les têtes, tout cela s'envolait, et en disparaissant, étreignait les âmes. Etre ramené tout à coup aux jours ensoleillés d'autrefois, revivre, ne serait-ce qu'un instant, la vie de l'adolescence, cette époque parfumée d'illusions chères, c'est si beau, si doux et si consolant ! Et voilà que la scène changeait ; le charme était rompu ; il fallait se

dire adieu, retourner aux milles soucis quotidiens, et continuer sur des chemins divers la carrière inachevée.

L'Alma Mater, parée comme une reine, avait reçu ses fils, ses fils bien-aimés qu'au jeune âge elle environnait de ses soins touchants et de ses attentions délicates. Ils lui étaient revenus grandis et honorés, toujours dignes de ses sympathies et de ses affections. Cette mère avait tressailli d'amour et de bonheur, et les montrant groupés autour d'elle, avec un légitime orgueil, elle pouvait répéter : ma gloire et ma couronne, ce sont mes enfants. Et maintenant son œil maternel les chercherait en vain : le sacerdoce, l'état religieux, le monde les lui reprenaient et les dispersaient aux quatre coins de l'horizon.

Hélas ! pourquoi faut-il que l'amertume se mêle à toute joie d'ici-bas ? Pourquoi, dans un ciel pur et limpide, ces nuages qui montent et dérobent la lumière du jour ? Pourtant un rayon consolateur traversait ces voiles sombres : Au revoir dans dix ans ! s'étaient écriés d'une commune voix les élèves qui s'éloignaient, l'âme brisée. Au revoir ! au revoir dans dix ans ! avait répondu de la rive la Mère à ses enfants. Que le Seigneur vous accompagne à votre foyer et qu'il vous ramène encore en 1893 : avec mon soixantième anniversaire, je célébrerai les Noces d'or sacerdotales d'un des aînés de la famille. Soyez fidèles au rendez-vous.

Nous tous, élèves de L'Assomption, depuis cette date mémorable de 1883, nous avons vécu, pour une bonne part, de cette pensée du retour au sanctuaire de notre éducation. L'espérance n'a fait que s'accroître à mesure que le temps s'écoulait, et grâces en soient rendues à Dieu, l'espérance va se réaliser.

Quelques jours à peine nous séparent de l'heure fortunée de la Réunion générale. Quelques jours encore, et tous les membres de notre Fraternité, en célébrant le soixantième anniversaire de leur maison bénie, acclameront son vénéré supérieur fêtant son jubilé sacerdotal.

Ce livre est le petit messenger qui doit vous rappeler la grande démonstration de 1883, vous inviter, vous presser d'accourir.

L'Alma Mater vous attend : malgré son âge avancé, le cœur est resté jeune, et elle a hâte de revoir les fils de sa tendresse.

Au revoir au 13 juin 1893.

**TABLEAU DES ANCIENS ÉLÈVES ET DES AUTRES VISITEURS
PRÉSENTS AUX FÊTES DU CINQUANTENAIRE DU COLLÈGE DE
L'ASSOMPTION, 12, 13 ET 14 JUIN 1883.**

Sa Grandeur Mgr Edouard Charles Fabre, Evêque de Montréal.

MM. L. D. A. Maréchal, Ptre, V. G.

Les représentants des Fondateurs :

- " J. Bte Biron, bourgeois, cousin de feu M. François Labelle.
- " Aug. Meilleur, marchand, fils } de feu M. J.-Bte Meilleur.
- " G. J. Barthe, avocat, gendre }
- " J. Z. Cazeneuve, marchand, fils de feu M. L. J. C. Cazeneuve.
- " Antonin Nantel, Ptre, supérieur du Collège de Sainte-Thérèse.
- " L. Geoffrion, Ptre, C. S. C., supérieur du Collège de Saint-Laurent.
- " L. J. Huot, Ptre, curé de Saint-Paul l'Ermite.
- " J. Gratton, Ptre, curé de Saint-Henri de Mascouche.
- " J. Prud'homme, Ptre, curé de l'Epiphanie.
- " P. Giroux, Ptre, ancien professeur.
- " E. Papin, Ptre, " "
- " Oct. Gadoury, Ptre, " "
- " Ph. St-Pierre, Ptre, vicaire à Saint Lin.
- " L. B. Demers, Ptre, ancien professeur.
- " Dam. Gratton, Ptre, secrétaire de l'Evêque.
- " Paul Pâquet, maire de L'Assomption.
- " Emile de Lorimier, M. D., journaliste.
- " Ferd. Faure, N. P.
- " P. Martel, ancien professeur de musique.
- " A. V. Delfosse, " " "
- " P. McLeod, journaliste.
- " Dom. Derome, "

Le tableau suivant des anciens Elèves n'est pas tout à fait complet, quelques noms nous ayant échappé malgré nos efforts pour les recueillir tous.

Les Noces d'or du Collège ont réuni près de 1100 hôtes.

1ER COURS, 1833-1840.

Cormier, Urgel, cultivateur.

Forest, J.-Bte, bourgeois.

Dorval, P. Féréol, Ptre, V. F.

Marsolais, Charles, Ptre.

2E COURS, 1834-1841.

Deschamps, Ulric, cultivateur.

Renaud, Michel Isaac, cultivateur.

Piquette, Olympe, recors.

Resther, Zéphirin, Ptre, S. J.

3E COURS, 1835-1842.

Lévesque, Pierre Thomas, arpenteur.

Poirier, Odilon, bourgeois.

Poulin, Pierre, Ptre.

4E COURS, 1836-1843.

Barret, Norbert, Ptre.
Chevigny, Joseph, Ptre.
Morin, Octave, hôtelier.

Piché, Urgel, avocat, C. R., ex-M. P. P.
Voligny, Félix, bourgeois.

5E COURS, 1837-1844.

Brisson, Auguste, M. D.
Dequoy, Joseph, Ptre.
Desmarais, Joseph, M. D.
Dupuis, Alfred, Ptre.

Faribault, Edouard, Norbert, N. P.
Guilbault, Joseph, cultivateur.
Lamarche, François, bourgeois.
Morin, Joseph, Ptre, V. F.

Tellier, Louis, bourgeois.

COURS FRANÇAIS, 1837.

Giguère, Chs, cultivateur.

Mercier, Edouard, hôtelier.

6E COURS, 1838-1845.

Hétu, Noël, commis-marchand.
Magnan, Adolphe, N. P.

Perrault, Joseph, Ptre, V. P.
St-Germain, Horace, N. P., régist.
Martel, Louis, Ptre.

COURS FRANÇAIS, 1838.

Forest, Louis, cultivateur.

Vienne, Alfred, cultivateur.

7E COURS, 1839-1846.

Brissette, Pierre, cultivateur.
Laporte, Damien, Ptre.

Lewis, Samuel John, N. P.
Renaud, Placide, N. P.

COURS FRANÇAIS, 1839.

Dorval, Urgel, arpenteur.

8E COURS, 1840-1847.

Archambault, Urgel, Ptre.
Auger, Joseph Cyrille, N. P., régist.
Desmarais, Eugène, Ptre, V. F.
Désorcy, Olivier, Ptre, chan.

Lamarche, Denis, N. P.
Lesage, Louis, ingénieur civil.
Martel, Zébedée, N. P., greff. C. C.
Mount, William, M. D.

COURS FRANÇAIS, 1840.

Forest, Elisée, cultivateur.

Laporte, Joseph, cultivateur.

9E COURS, 1841-1848.

Beaudry, Olivier, cultivateur.
Biron, François-Xavier, N. P.

Bourgeault, Florent, Ptre.
Théberge, Salomon, Ptre.

COURS FRANÇAIS, 1841.

Perreault, Louis, cultivateur.

10^E COURS, 1842-1849.

Alain, Côme, marchand.	Marsolais, Pierre, Ptre. S.S.
Archambault, Georges, marchand.	Pâquet, Hon. Anselme, M.D., sénateur.
Chevalier, Joseph, cultivateur.	Rochette, Félix, Ptre.
Laurendeau, F.-Xavier, cultivateur.	Sylvestre, Ls., cult., M.P.P.

COURS FRANÇAIS, 1842.

Landry, J.-Bte, cultivateur.	Martel, Alfred, agent.
------------------------------	------------------------

11^E COURS, 1843-1850.

Boulet, M. Séraphin, M. D.	Lafontaine, Jos. L., N. P., M.P.P.
Cloutier, Eucher, marchand.	Leblanc, Edouard, marchand.
Coderre, Evangéliste, N. P.	Lesage, Georges Denis, Ptre.
Fauteux, Pierre Aimé, avocat.	Marsolais, Thomas, cultivateur.
Galarneau, Cléophas, marchand.	Piché, Nazaire, Ptre.
Laporte, Damase, Ptre, V. F.	Tellier, Moïse, cultivateur.

12^E COURS, 1844-1851.

Caisse, Médard, Ptre.	Geoffroy, Moïse, M. D.
Casaubon, Nazaire, N. P.	Guilbault, Ed. Jas., commis-march.
Chicoine, Octave, Ptre.	Lippé, Urbain, N. P.
Dequoy, Anaélet, bourgeois.	Perrault, Norbert, cultivateur.
Dufort, Odilon, inspecteur d'écoles.	Piette, Louis, Ptre.
Duhamel, Joseph, marchand.	Rocher, Barthélemy, N. P., régist
Dumontier, Zéphirin, Ptre.	Vaine, Pierre, huissier.

COURS FRANÇAIS, 1844.

Cloutier, Aristide, bourgeois.	Léprohon, Martial, bourgeois.
Lamarche, Léon, marchand.	Magnan, Gédéon, cultivateur.
Peltier, Barthélemy, huissier.	

13^E COURS, 1845-1852.

Archambault, Jules, Ptre, S. S.	Lesage, Siméon, avocat, D. M. des T. P.
Forest, Ludger, M. D.	Marien, Amédée, M. D.
Lanoix, Damase, cult.	Moreau, Edmond, Ptre, chan.
Laporte, Eucher, Ptre, S. V.	Robillard, Charles, cultivateur.

COURS FRANÇAIS, 1845.

Bernard, Hubert, bourgeois.

14^E COURS, 1846-1853.

Archambault, Eugène, N. P.	Germain, Ephraïm, Ptre.
Bérard, Ambroise, M. D.	Héty, Ovide, N. P.
Brien, André, Ptre.	Jetté, Hon. Amable, avocat, juge C.S.
Dupuy, J.-Bte, Ptre.	Laporte, Georges, Ptre.
Durocher, André, N. P.	Marsolais, Benjamin, cultivateur.
Fisette, Clément, cultivateur.	Nolin, Eugène, M. D.
Forest, Joseph, cultivateur.	Renaud, Joseph, M. D.
	Turcotte, André, marchand.

15^E COURS, 1847-1854.

Beaudoin, Philibert, N. P.	Guibord, Louis, avocat.
Bédard, Pierre, Ptre.	Lamarche, Olivier, N. P.
Brunelle Victor, N. P.	Laporte, Joseph, N. P.
Casaubon, Louis, Ptre.	Martel, Jérémie, cultivateur.
Contant, Médéric, N. P.	Mount, Etienne, commis-marchand.
Desjardins, Roch, huissier.	Poirier, Marcel, chef de gare.
Desroches, Joseph, M. D.	Reeves, Eucher Joseph, bourgeois.
Duprat, Calixte, Ptre.	Thérien, Pierre, cultivateur.
Fauteux, Léandre, marchand.	Tranchemontagne, Alfred, Ptre S.S.

COURS FRANÇAIS, 1847.

Héty, Georges, cult.	Martel, Godefroy, horloger.
----------------------	-----------------------------

16^E COURS, 1848-1855.

Beaudry, Cyrille, Ptre., Sup., C. S. V.	Guilbault, Louis, avocat.
Beaupré, Joseph, avocat.	Jeannotte, Georges, Ptre.
Blanchard, Olympe, Ptre.	Lescault, Charles, M. D.
Charbonneau, Thomas, N. P.	Mireault, Marcel, Ptre.
Charland, Magloire, empl. civil.	Perrault, Michel, marchand.
Dequoy, Alfred, Ptre.	Rieutord, Félix, N. P.
Duprat, Joseph, Ptre.	Simard, Charles, N. P.
Foisy, Anthime, bourgeois.	Théberge, Joseph, M. D.

17^E COURS, 1849-1856.

Derome, Isaïe, N. P.	Papin, Ludger, N. P.
Fisette, Antoine, boulanger.	Perrault, Pierre, cultivateur.
Grégoire, Damase, N. P.	Richard, L. Gédéon, avocat.
Laurier, Narcisse, marchand.	St-Jacques, Amédée, commis.
Lécuyer, Edouard, N. P.	Thérien, Ernest, tailleur.
McConville, Alfred, avocat.	Truesdell, Edouard, avocat.

COURS FRANÇAIS, 1849.

Bleau, Joseph, boucher.	Gauthier, Alexis, marchand.
Forest, Narcisse, cultivateur.	Perrault, Albéric, bourgeois.

18E COURS, 1850-1857.

Blanchard, V. L., agent, Cie Rich.	Guilbault, Odilon, Ptre.
Chagnon, F.-Xavier, cultivateur.	Lafortune, Roch, cultivateur
Desrosiers, L. J. P., M. D.	Larose, Achille, mrd., M.P.P.
Dupuis, Hildedge, Ptre.	Meek, Henry, agent d'ass.
Foucher, Médéric, marchand.	Renaud, Urgel, marchand.
Rivest, Israël, commis.	

COURS FRANÇAIS, 1850.

Archambault, Joseph, cult.	Chevigny, Onésime, bourgeois.
----------------------------	-------------------------------

19E COURS, 1851-1858.

Archambault, Edmond, peintre.	Lapalme, Léon, cordonnier.
Barnabé, Séraphin, cult.	Leblanc, Charles, marchand.
Beaudry, Prosper, Ptre, V. F.	Leblanc, Hormisdas, M. D.
Brien, J. L., avocat, gref. C. C.	Lépine, Georges, marchand.
Cabana, Hubert, avocat.	Lippé, Hubert, N. P.
Christin, Edouard, marchand.	Mondor, Zéphirin, Ptre.
Derouin, Philippe, marchand.	Payette, Féléar, cultivateur.
Duprat, Urgel, N. P.	Payette, François, cult.
Grenier, Joseph, Ptre, S. J.	Reeves, Louis, cultivateur.
Guilbault, Lazare, manufacturier.	Simard, Roch, cultivateur.
Hurteau, Hilaire, N. P., M. P.	Vézina, F.-Xavier, Ptre.

20E COURS, 1852-18. 9.

Bédard, Louis, N. P.	Fontaine, Urgel, avocat, dir. colon.
Brouillet, Narcisse, commis-m.	Gaudet, Joseph, Trefflé, prêtre.
Chaput, Jovite, cultivateur.	Guay, Narcisse, rel. S. V.
Dequoy, Ulric, employé civil.	Juneau, Onésime, cultivateur.
Durocher, Ulric, N. P.	Légaré, Joseph Magloire, Ptre.
Fontaine, Adolphe, avoc., insp. d'écoles.	Mireault, Gilbert, avocat.
Perrault, Léon, cultivateur.	

21E COURS, 1853-1860.

Arnaud, François Régis, prêtre.	Galipeau, Edouard, N. P.
Blouin, Pierre, N. P.	Jodoin, Adolphe, Ptre.
Bourgoïn, Nazaire, avocat.	Laviolette, Amable, huissier.
Dufort, Urgel, rel. S. V.	Leblanc, Maxime, Ptre.
Ethier, Isidore, M. D.	Lemire, Elie, N. P.
Thibodeau, Pierre, cultivateur.	

22E COURS 1854-1861.

Archambault, Oscar, avocat	Larose, Alfred, Ptre.
Beaudry, Alphonse, cultivateur.	Laurier, Hon. Wilfrid, av., M.P.-ex-min.
Bérard, Philippe, Ptre.	Lesage, Edouard, agent.
Bourque, Joseph, M. D.	Lippé, Joseph, M. D.
Caisse, Joseph Camille, Ptre.	Marion, Joseph, N. P., M. P. P.
Dozois, Isaie, Ptre.	Payette, Napoléon, cultivateur.
Hétu, Zébedée, M. D.	Riopel, Louis Joseph, avocat, M. P.

COURS FRANÇAIS, 1854.

Chaput, Joseph, boucher.	Courtois, Modeste, boulanger.
Dequoy, Alphonse, offi. de garde.	

23E COURS, 1855-1862.

De Grandpré, Alfred, N.P.	Archambault, Damase, M. D.
Gaudet, Joseph, Ptre.	Bernier, Adolphe, cultivateur.
Lafortune, Ludger, M. D.	Brien, François, N. P.
Laporte, J.-Bte, M. D.	Brouillet, Pierre, avocat.
Mailhot, Eusèbe, Ptre.	Brousseau, J.-Bte, avocat, M. P.
Marsolais, Narcisse, marchand.	Casaubon, Denis, Ptre.
Mayrand, Zéphirin, N. P.	Chagnon, Edmond, cultivateur.
McCarthy, Thomas, Ptre.	

COURS FRANÇAIS, 1855.

Thérien, Wilbrod, tailleur.

24E COURS, 1856-1863.

Boissonnault, Jean, Ptre.	Guilbault, Auguste, cultivateur.
Chaput Ludger, marchand.	Guilbault, Charles, dép. des T. P.
Charbonneau, Edouard, N. P.	Larose, Charles, Ptre.
Chevalier, Auguste, Ptre.	Mainville, Philéas, N. P.
Ethier, Edmond, restaurateur.	Robitaille, Arthur, marchand.

COURS FRANÇAIS, 1856.

Foucher, Ulric, cultivateur.	Piché, Adolphe, marchand.
Leblanc, Favila, organiste.	Racette, Vital, cultivateur.
Magnan, Léon, cultivateur.	Thibodeau, J.-Bte, épicier.

25E COURS, 1857-1864.

Brien, Aristide, Ptre.	Germain, H. Arsène, employé civil.
Brousseau, Ernest, agent.	Granger, Magloire, N. P.
Chicoine, Napoléon, marchand.	Jobin, Tanerède, courtier.

Coutlée, J. Louis, N. P.	Langlois, Jos. Tiburce, N. P.
Dessert, Honoré, cultivateur,	Laporte, Anselme, M. D.
Ducharme, Joseph, M. D.	Martel, Joseph, avocat
Dugas, Euclide, Ptre,	Martineau Siméon, M. D.
Dugas, Marcel, Ptre.	Richardson, Alexandre, N. P., régist.
Forest, Léon, N. P.	Rivest, Joseph Siméon, N. P.
Villeneuve, Gédéon Vitalien, Ptre.	

COURS FRANÇAIS, 1857.

Archambault, Achille, marchand.	Galarneau, Edouard, boulanger.
Boisjoli, Louis, cultivateur.	Martel, J.-Bte, cultivateur.
Bourgeois, Joseph, cultivateur.	Martel, J.-Bte, cultivateur.
Dugas, Charles, boulanger.	Poirier, Napoléon, cordonnier.

26^E COURS, 1858-1865.

Chagnon, Joseph, avocat.	Héty, Pierre, cultivateur.
Chevalier, Edouard, négociant.	Larose, Alfred, M. D.
Chevrier, Désiré, Ptre S. S.	Lemire, Joseph, cultivateur.
Christin, Alphonse, avocat.	Mathieu, Prime, N. P.
Dansereau, Charles, M. D.	Moreau, Ulric, employé civil.
Dansereau, Pierre, chef de gare.	Thibodeau, Jean Louis, cultivateur
Germain, Pepin, N. P.	Viger, Phinéas, dép. régist.

COURS FRANÇAIS, 1858.

Bleau, Stanislas, cultivateur.	Latour, Edmond, menuisier.
Forest, Joseph, cultivateur.	Riopel, F.-Xavier, marchand.

27^E COURS, 1859-1866.

Archambault, Tancrède, cult.	Provost, Augustin, Ptre.
Marsan, Amédée, prof. d'agric.	Rouleau, François, N. P.
Martel, Oscar, prof. de mus.	Thifault, Louis, Ptre.
Poitrass, Jos. Roch, architecte.	

COURS FRANÇAIS, 1859.

Gervais, Antoine, hôtelier.	Malhiot, Remi, marchand.
Guilbault, Amédée, cordonnier.	Marchand, Camille, marchand.

28^E COURS, 1860-1867.

Chevigny, J. Bte, N. P.	Hamelin, Hormisdas, bourgeois.
Dansereau, Elzéar, M. D.	Jacques, L. A. Georges, M. D.
Dupré, Pierre, cultivateur.	Perrault, Stanislas, avocat, M. P.
Fafard, Charles, M. D.	Poissant, Pierre, Ptre.
Fontaine, Marcel, commis.	Tarte, J. Israël, N. P., M. P. P.

COURS FRANÇAIS, 1860.

Brouillet, Théophile, cultivateur. Contant, Avila, cultivateur.
Drolet, Benjamin, Boucher.

29^E COURS, 1861-1868.

Amiot, Avila, Ptre, O. M. I.	Pâquin, Arthur, Ptre.
Archambault, Amable, avocat.	Peltier, Onuphre, N. P.
Contant, Fabien, cult.	Perrault, Jos. Edmond, Ptre.
Fauteux, Gaspard, caissier.	Piché, Damase, Ptre.
Grégoire, Napoléon, Ptre.	Piché, Joseph, marchand.
Lesage, C. Médéric, Ptre, chan.	Rieutord, Louis, commis.
Martel, Camille, marchand.	Séguin, Adolphe, commis.
Pâquette, Joseph, M. D.	Tranchemontagne, Charles, N. P.

COURS FRANÇAIS, 1861.

1^{re} ette, Emile, cultivateur.

30^E COURS, 1862-1869.

Chaput, Remi, Ptre.	Lemire, Nicaise, boulanger.
Gagnon, Jérémie, Ptre.	Poitrass, Louis, hôtelier.
Guilbault, Noël, bourgeois.	Prévost, Médéric, Ptre, O. M. I.
Larose, Pierre, Ptre.	Renaud, Favila, cultivateur.

COURS FRANÇAIS, 1862.

Brien, Albert, cultivateur. Gaudet, Ernest, cultivateur.
Gosselin, Ovide, cultivateur.

31^E COURS, 1863-1871. (1^{er} cours de 8 ans).

Archambault, Eugène, N. P.	Guy, Ovila, cultivateur.
Archambault, Henri, avocat.	Héty, Gaspard, N. P.
Archambault, Ladislas, N. P.	Houle, Alfred, Ptre.
Barolet, Adélard, Ptre.	Lafortune, Joseph, Ptre.
Bérard, Gaspard, Ptre.	Laurendeau, Joël, M. D.
Brousseau, Alexandre, cultivateur.	Laviolette, Théophile, boulanger.
Choquet, Azarie, N. P.	Lemire, Charles, marchand.
Courtois, Auguste, constable.	Lesage, Alcide, N. P.
Désorcy, Charles, M. D.	Lesage, Henri, N. P.
Deveau, Onésime, N. P.	Poitrass, Joseph, cult.
Douaire de Bondy, O., prof. de mus.	Provost, Azarie, Ptre.
	Villeneuve, Gilbert, marchand.

COURS FRANÇAIS, 1863.

Giguère, Achille, cultivateur.	Papin, Henri, cultivateur.
Lesage, Hormisdas, cultivateur.	Peltier, Alfred, cultivateur.
Perreault, Alphonse, cultivateur.	

32E COURS, 1864-1872.

Armand, François, cultivateur.	Giguère, Joseph, Ptre.
Bérard, Adolphe, Ptre.	Hébert, Avila, M. D.
Champagne, Hector, N. P.	Joubert, Venceslas, marchand.
Deschamps, Philéas, cultiv.	Lefebvre, Honoré, bourgeois.
Desmarais, Alfred, marchand.	Lemire, F.-Xavier, N. P.
Desrivières, Rodolphe, avocat.	Perrault, Côme, cultivateur.
Dostaler, Amable, M. D.	Renaud, Zotique, avocat.
Ecrement, Eugène, Ptre.	Robillard, Clément, marchand.
Ecrement, Napoléon, agent.	Robitaille, Théodose, marchand.
Ethier, Horace, marchand.	Viger, Camille Tanerède, Ptre.

COURS FRANÇAIS, 1864.

Foisy, Hormisdas, boulanger.	Lesage, Alfred, cultivateur.
Lemire, Modeste, cultivateur.	

33E COURS, 1865-1873.

Brisson, Thomas, M. D.	Janson, Téléspore, cultivateur.
Chagnon, Honoré, marchand.	Lamarche, Clodomir, marchand.
Charbonneau, J. Bte, Ptre.	Lamoureux, Elzéar, bourgeois.
Charland, Alfred, étudiant en loi.	Lemire, Auguste, avocat.
Chevalier, Joseph, M. D.	Lesage, Gustave, N. P.
De Martigny, Richemont, avocat.	Malo, Alphonse, N. P.
Dupuis, Vitalien, Ptre.	Petit, Louis Victor, Ptre O. M. I.
Hétu, Romuald, Ptre.	Vaillant, Joseph, Ptre.

COURS FRANÇAIS, 1865.

Bourque, Moïse, marchand.	Marsolais, Eugène, cultivateur.
Bruneau, Philippe, commis-marchand.	Riopel, Edouard, cultivateur.
Laferrière, Henri, cultivateur.	Riopel, Fulgence, cultivateur.
Laferrière, Octavien, cultivateur.	Riopel, Isaïe, boulanger.

34E COURS, 1866-1874.

Archambault, Albert, marchand.	Bourgeault, Onésime, cultivateur.
Beaudoin, Philéas, marchand.	Casaubon, Louis, Ptre.
Beaudry, Hermas, commis-marchand.	Dansereau, Clément, N. P.,
Beaudry, Odilon, M. D.	Donais, Albéric, épicier.

Dugas, Azarie F., Ptre.	Peltier, Cyrille, cultivateur.
Meloche, Edouard, artiste-peintre.	Peltier, Pierre, Ptre.
Peltier, L. Conrad, avocat.	Perrault, Alfred, M. D.
Robichaud, Edouard, N. P.	

COURS FRANÇAIS, 1866.

Bourque, Joseph, cultivateur.	Lamontagne, Auguste, commis.
-------------------------------	------------------------------

35^E COURS, 1867-1875.

Archambeault, Horace, avocat,	Falardeau, Arthur, marchand.
Charland, Joseph, Ptre.	Faribeu, Jos., Edouard, avocat.
Désorcy, Eugène, N. P.	Gauthier Séraphin, M. D.
Dugas, Azarie, N., Ptre.	Leblanc, Auguste, M. D.
Dugas, Léon de Sales, employé civil.	Lozeau, Joseph, employé civil.
Trudel, Ernest, Ptre.	

COURS FRANÇAIS, 1867.

Archambeault, Alexandre, commis-marchand.

36^E COURS, 1868-1876.

Beaudoin, Clovis, Ptre.	Langevin, Félix, Ptre.
Brien, Trefflé, cordonnier.	Mandeville, Alphonse, Ptre.
Cormier, Isaïe, M. D.,	Morin, Roch, religieux, S. V.
Dozois, Servule, Ptre, O. M. I.	Pariseau, Fabien, Ptre.
Fafard, Hector, cultivateur.	Perrault, Léandre, Ptre.
Girard, Alfred, cultivateur.	Picotte, Auguste, G., Ptre.
Guilbault, Damase, Ptre.	Tellier, Urgel, marchand.
Lachapelle Onésime, Ptre.	Thibodeau, Ernest, N. P., régistrateur.

COURS FRANÇAIS, 1868.

Lajoie, Raymond, plâtrier.

37^E COURS, 1869-1877.

Charlebois, Jean, Ptre.	Morache, Wilfrid, Ptre.
Coderre, Joseph, Ptre.	Plante, Adhelme, M. D.
Emery, Edouard, Ptre, O. M. I.,	Poitrass, Louis, N. P.
Lamarche, Valmore, N. P.	Richard, Trefflé, cultivateur, M. P. P.
Larose, Ubalde, Ptre.	Thifault, Honoré, cultivateur.
Magnan, Roch, Ptre.	Vadnais, Télesphore, M. D.
Villeneuve, Odilon, marchand.	

COURS FRANÇAIS, 1869.

Deschamps, Adélar, cultivateur.	Martineau, Louis, cultivateur.
---------------------------------	--------------------------------

38E COURS, 1870-1878.

Brault, Joseph, religieux, S. J.	Lefebvre, Médéric, marchand.
Contant, Adolphe, cultivateur.	Martin, Alcide, arpenteur.
De la Durantaye, F.-Xavier, Ptre.	Mathieu, William, commis-marchand.
Dugas, Amédée, N. P.	McGraw, John, Ptre.
Duhamel, Edouard, N. P.	Moreau, Gilbert, Ptre.
Forest, Eugène, marchand.	Poitrau, Louis, cultivateur.
Gagnon, Romuald, N. P.	Ritchot, Urgel, cultivateur.
Gibeau, Adhémar, M. D.	Vaillant, Alexandre, Ptre.
Lapointe, Joseph, boulanger.	Valois, Evariste, N. P.

COURS FRANÇAIS, 1870.

Tremblay, Ovila, cultivateur.

39E COURS, 1871-1879.

Archambault, Gaspard, étud. en loi.	Laporte, Camille, Ptre, O. M. I.
Boisjoli, Georges, cultivateur.	Larose, Ferdinand, étudiant en loi.
Brouillet, Georges, commis.	Normandin, Bédard, commis-marchand.
Coupal, Arcade, novice, S. J.	Omon, Egide, marchand.
Demers, Stanislas, marchand.	Pariseau, Joseph, marchand.
Dumontier, Félix, étudiant en droit.	Pauzé, Victor, Ptre.
Forest, Narcisse, N. P.	Peltier, Moïse, cultivateur.
Lafortune, Damase, S.-D.	Pigeon, Philibert, cultivateur.

COURS FRANÇAIS, 1871.

Marion, Jean-Louis, cultivateur.	Peltier, Adrien, cultivateur.
----------------------------------	-------------------------------

40E COURS, 1872-1880.

Archambault, Eloi, étudiant en loi.	Jeannotte, Ferdinand, étud. en médecine.
Archambault, F. X., étudiant en loi.	Lafortune, Joseph, ecclésiastique.
Allard, Victor, étudiant en droit.	Lafortune, Louis, religieux S. J.
Brosseau, Victor, étudiant en médecine.	Lapierre, Napoléon, étudiant en loi.
Chaput, Oswald, industriel.	Leblanc, Séraphin, étudiant en médecine.
Chenevert, Cuthbert, avocat.	Morin, Napoléon, ecclésiastique.
Désy, Edouard, étudiant en droit.	Perreault, Hormisdas, ecclésiastique.
Galarneau, Henri, marchand.	Rondeau, Gaspard, étudiant en loi.
Gaudet, Trefflé, pharmacien.	Roy, Edouard, rel. S. J.

COURS FRANÇAIS, 1872.

Amireault, Edouard, cultivateur.	Bertrand, Céphas, cultivateur.
Payette, Onésime, cultivateur.	

41E COURS, 1873-1881.

Archambault, Alexandre, étud. en méd.	Lacaille, Ubalde, marchand.
Beaudoin, Lucien, ecclésiastique.	Landreville, Maxime, étudiant en droit.
De Grandpré, Philippe, étud. en méd.	Larose, Téléphore, marchand.
Dubreuil, J.-Bte, marchand.	Laurendeau, George, étudiant en droit.
Gauvreau, Adalbert, pharmacien.	Marion, Amédée, cultivateur.
Germain, Louis, marchand.	Morin, Siméon, cultivateur.
Kealy, James, ecclésiastique.	Normandeau, Ernest, doreur.
Piédalue, Joseph, étudiant en médecine.	

COURS FRANÇAIS, 1873.

Desjardins, Joseph, cultivateur.	Marion, Arthur, cultivateur.
Robillard, Louis, cultivateur.	

42E COURS, 1874-1882.

Casaubon, Denis, commis.	Marchand, Joseph, ecclésiastique.
Contant, Edouard, ecclésiastique.	Marsolais, Alfred, étudiant en droit.
Dupuis, Ovila, cultivateur.	Michaud, Joseph, étudiant en médecine.
Ecrement, Anatole, ecclésiastique.	Paré, Joseph, étudiant en médecine.
Forest, Roch, étudiant en loi.	Perreault, Roch, cultivateur.
Lachapelle, Edmond, ecclésiastique.	Piédalue, Anatole, cultivateur.
Lamarche, Denis, étudiant en loi.	Riopelle, Eugène, ecclésiastique.
Legault, Joseph, étudiant en médecine.	St-Martin, Adélar, marchand.
Vaine, Pierre, boucher.	

COURS FRANÇAIS, 1874.

Duverger, Henri, commis.	Roberge, Zotique, cultivateur.
Faribault, Rodolphe, ing. civil.	Thouin, Joseph, commis.

43E COURS, 1875-1883.

Archambault, Norbert, étud. en droit.	Lafortune, Joseph, commis-marchand.
Caron, Elphège, Ptre.	Laporte, Théophile.
Collins, John, cultivateur.	Larose, Wilfrid, étudiant en droit.
Deland, Alfred, étudiant en loi.	Lemire, Henri, étudiant en loi.
Dorval, Philippe.	Marsolais, Hercule.
Forest, Alphonse, cultivateur.	Picotte, Narcisse.
Forest, Rodolphe, étudiant en droit.	Poitrass, Napoléon Clovis, étud. en méd.
Henri, Joseph, sellier.	Robillard, Joseph.
Lachapelle, Ovide, cultivateur.	Rocher, Auguste, étudiant en droit.

COURS FRANÇAIS, 1875.

Archambault, Eugène, boulanger.	Lambert, Adélard, marchand.
Bourgoin, Nazaire, menuisier.	Payette, Paul, cultivateur.
Brissette, Joseph, cultivateur.	Prud'homme, Joseph, peintre.
Chaput, Rodrigue, commis-marchand.	Racette, Eudide, commis.
Delfosse, Gustave, marchand.	Racette, Oscar, commis.
Royal, Athanase, ferblantier.	

44E COURS, 1876-1884.

Cabana, Victor,	Gaudet, Emery, cultivateur.
Charland, Louis Siméon.	Germain, Téléphore, commis.
Charlebois, Ovide, rel. O. M. I.	Giguère, Napoléon, cultivateur.
Coffey, Daniel, Ptre.	Ringuette, Adélard, étudiant en méd.

COURS FRANÇAIS, 1876.

Héty, Joseph, cultivateur.

45E COURS, 1877-1885.

Beaudoin, Arsène, étud. en loi.	Lacombe, Georges, étud. en méd.
Chaput, Charles, commis-marchand.	Laporte, Charles, orfèvre.
Chévigny, Théodore, commis-marchand.	Laporte, Georges, orfèvre.
Corrier, Amédée, cultivateur.	Larose, Gustave, cultivateur.
Cormier, Moïse, cultivateur.	Mousseau, Jos. Edouard, cultivateur.
Deschamps, Albert, commis marchand.	Poitrass, Louis, Eccl.
Dorion, Adélard, étud. en méd.	Robitaille, Edouard, commis-marchand.
Durand, François, commis-marchand.	Sédilot, Wilfrid, cultivateur.
Simard, Léon, commis-marchand.	

COURS FRANÇAIS, 1877.

Marion, Ernest, cultivateur.	Robitaille, Joseph, agent.
Thouin, Oscar, cultivateur.	

46E COURS, 1878-1886.

Archambault, Cazeneuve, commis-m.	Dupuis, Abraham, cultivateur.
Bibaud, Danien, commis-marchand.	Jetté, Onésime, cultivateur.
Crépeau, Joseph, marchand.	Martineau, Zéphirin, cultivateur.
Croteau, Joseph, commis-marchand.	Normandeau, Louis.
Dorion, Gustave, cultivateur.	Perreault, Hermas, cultivateur.
Dorion, Oscar, agent.	Richard, Joseph, étudiant.
Thérien, Pierre, cultivateur.	

COURS FRANÇAIS, 1878.

Landry, Napoléon, marchand.	Laporte, Clément, cultivateur.
-----------------------------	--------------------------------

47^E COURS, 1879-1887.

Archambault, Denis.	*	Ethier, Isidore, commis-marchand.
Crépeau, Ferdinand, commis-marchand.		Marion, Jos. Ernest, étudiant.
Dupuis, Napoléon, cultivateur.		Thouin, Isidore, commis-marchand.

COURS FRANÇAIS, 1879.

Lafortune, Edmond.

48^E COURS, 1880-1888.

Brault, Siméon, cultivateur.	Giguère, Joseph, cultivateur.
Brazeau, Louis.	Mathieu, Oscar, teneur de livres.
Forest, Albert, cultivateur.	Sasseville, Nicolas, étudiant.

COURS FRANÇAIS, 1880.

Landreville, Wilfrid, cultivateur.	Rivest, Tancrède, commis-marchand.
O'Brien, Moïse, cultivateur.	Thifault, Albert, cultivateur.

49^E COURS, 1880-1889.

Bleau, Octave, cultivateur.	Guilbault, Antonio, cultivateur.
Giguère, Georges, cultivateur.	Hervieux, Camille, cultivateur.
Granger, Hormisdas, cultivateur .	Jetté, Clovis, cultivateur.

COURS FRANÇAIS, 1881.

Content, Ladislav, commis-marchand.	Longpré, Avila, cigarier.
Courtois, Antoine, commis-marchand.	Morin, Napoléon, cultivateur.
Dupont, Joseph, commis-marchand.	Simard, Emile, cultivateur.
Faribault, Arthur, étudiant.	Tardif, Joseph, ferblantier.
Vaine, Georges, commis-marchand.	

50^E COURS, 1882-1890.

Guilbault, Antonio, cultivateur.	Forest, Féréol, cultivateur.
----------------------------------	------------------------------

COURS FRANÇAIS, 1882.

Lamarche, Georges, cultivateur.

COLLÈGE DE L'ASSOMPTION, 1882-1883.

PERSONNEL DU COLLÈGE.

M. P. F. Dorval, Ptre, Curé, V. F., Supérieur.
 M. J. T. Gaudet, Ptre, Directeur des Élèves et des Ecclésiastiques.
 M. F.-X. E. Ecrement, Ptre, Préfet des Etudes et Professeur de Philosophie.
 M. G. V. Villeneuve, Ptre, Procureur.
 M. L. Casaubon, Ptre, Professeur de Théologie.
 M. A. Bérard, Ptre, Professeur de Sciences naturelles.
 M. J. M. Légaré, Ptre, Professeur de Rhétorique.
 M. J. R. Magnan, Ptre, Professeur de Belles-Lettres.
 M. O. Guilbault, Ptre, Professeur de Versification.
 M. A. Vaillant, Ptre, Professeur de Mathématiques.
 M. D. Lafortune, S.-D., Professeur de Méthode.
 M. J. Coderre, Ptre, Professeur de Syntaxe.
 M. N. Morin, Eccl., Professeur d'Eléments latins.
 M. J. Marchand, Eccl., Professeur d'Eléments latins.
 M. F.-X. de la Durantaye, D., Sous-Préfet et Directeur du chant.
 M. E. Calet, Eccl., Professeur d'Anglais.
 M. J. Kealy, Eccl., Professeur d'Anglais.
 M. H. Perreault, Eccl., Professeur du Cours Préparatoire.
 M. E. Riopelle, Eccl., Professeur du Cours Commercial.
 M. V. E. Pauzé, Ptre, Maître de Salles.
 M. E. Contant, Eccl., Assistant-Maître de Salles.
 M. E. Lachapelle, Eccl., Surveillant des Salles de Musique.
 M. E. Ringuette, Professeur de Piano et Directeur de la Fanfare.
 M. J. Gaudet, Ptre, Directeur de l'Ecole d'Agriculture.
 M. J. Lafortune, Eccl., Ass.-Dir. de l'Ecole d'Agriculture.

LISTE DES ÉLÈVES DU COLLÈGE, 1882-1883.

PHILOSOPHIE (26 élèves).

Archambault, Adélar.	Lafortune, Elzéar.
Beauchamp, Théodore.	Lamarche, Roméo.
Béchar, Alfred.	Lemire, Henri.
Biron Alexandre.	Longpré, Adélar.
Caron, Elphège,	Magnan, François.
Comtois, Joseph.	Marsolais, Hercule.
Deland, Alfred.	Martin, Cléophas.
Dorval, Philippe.	Pelletier, Georges.
Durand, Joseph.	Picotte, Daniel.
Forest, Joseph.	Poitrass, Napoléon.
Forget, Ulric.	Racette, Tancrède.
Hébert, Elisée.	Robillard, Joseph.
Jacques, Napoléon.	Routier, Philippe.

RHÉTORIQUE (23 élèves).

Beaudoin, Arsène.	Forest, Euclide.
Charlebois, William.	Forest, Odilon.
Châtelain, Honoré.	Forest, Téléphore.
Crépeau, Odilon.	Jobin, J.-Bte.
Dequoy, Charles.	Lacombe, Georges.
Desjardins, Joseph.	Lafontaine, Joseph.
Désy, Louis.	Lamarche, Aldai.
Dorion, Adélard.	Larose, Gustave.
Dozois, Joseph.	Marsolais, Hector
Ducharme, Camille.	Omon, Joseph.
Ecrement, Gustave.	Perrault, Joseph.
Fisette, Arthur.	

BELLES-LETTRES (23 élèves).

Archambault, Narcisse.	Geoffrion, Amédée.
Bernier, Edmond.	Geoffrion, Ulric.
Brien, Hidalla.	Labrèche, Pierre.
Choquette, Elzéar.	Lafortune, Gaspard.
Cloutier, Félix.	Lamarche, Léon.
Crépeau, Georges.	Magnan, Euclide.
De la Durantaye, Gédéon.	Monet, Dominique.
Dequoy, Alfred.	Poitrass, Odilon.
Dorion, Gustave.	Poulin, Napoléon.
Ethier, Camille.	St-Germain, Louis.
Fortier, Achille.	Thouin, Amédée.
Gareau, Omer.	

VERSIFICATION (31 élèves).

Archambault, Almanzor.	Lafortune, Rodolphe.
Beaudoin, Wilfrid.	Lamarche, Adrien.
Bleau, Eugène.	Lamarche, Philippe.
Boisseau, Albert.	Larose, Arthur.
Brassard, Israël.	Légaré, Médéric.
Brosseau, Alcide.	Legault, Absalon.
Chagnon, Euclide.	Marsolais, Albert.
Dorion, Horatio.	Mathieu, Phidime.
Faribault, Georges.	Melançon, Joseph.
Forest, Joseph.	Michaud, Barthélemy.
Forest, Moïse.	Painchaud, Papin.
Gates, Henry.	Perrault, Siméon.
Jeannotte, Elie.	Picotte, Albert.
Johnson, Octave.	Poitrass, F.-Xavier.
Jolicœur, Anthime.	Riopelle, Pierre.
	Sylvestre, F.-Xavier.

MÉTHODE (31 élèves).

Archambault, J.-Bte.
 Beaudoin, Joseph.
 Beaudoin, Louis.
 Bonin, Joseph:
 Charlebois, Emmanuel.
 Courtois, Louis.
 Dérome, Simon.
 Duquette, Henri.
 Giguères, Joseph.
 Granger, Lucien.
 Lachapelle, Omer.
 Lamarche, Boniface.
 Lamarche, Ulric.
 Larose, Pierre.
 Laurendeau, Charles.
 Laurier, Ruben.

Laviolette, Isidore.
 Leblanc, Edouard.
 Longpré, Daniel.
 Magnan, Arcade.
 Marien, Amédée.
 Mayer, Louis.
 Mousseau, Alexis.
 Mousseau, Maximilien.
 Normandin, Ovide.
 Pelletier, Cassidy.
 Poitras, Elie.
 Rochon, Joseph.
 Sylvestre, Joseph.
 Sylvestre, Prime.
 Vézina, Elie.

SYNTAXE (36 élèves).

Archambault, Raoul.
 Archambault, Wilfrid.
 Arbour, Auguste.
 Bazinet, Georges.
 Beauchemin, Herménégilde.
 Bernèche, Arthur.
 Bernèche, Gustave.
 Bleau, Napoléon.
 Bonin, Alfred.
 Brun, Joseph.
 Choquette, Félix.
 Contant, Philibert.
 Craig, Georges.
 Désy, Philippe.
 Ethier, Adhémar.
 Gadoury, Joseph.
 Gaudet, Oscar.
 Gauthier, Hormisdas,

Jobin, Ferréol.
 Lachapelle, Elzéar.
 Lacombe, Alphonse.
 Lafontaine, Albert.
 Larose, Ovila.
 Lavallée, Hector.
 Laverdure, Allyre.
 Meunier, Georges.
 Picotte, Joseph.
 Picotte, Théophile.
 Provost, Xavier.
 Renaud, F.-Xavier.
 Rhault, Edouard.
 Riopelle, Henri.
 Robillard, Clément.
 Shea, Daniel.
 Simard, Napoléon.
 Valiquette, Wilfrid.

ELÉMENTS LATINS (50 élèves).

Beauchamp, Joseph.
 Beaudoin, Roch.
 Beaudry, François.
 Bérard, Dosithée.
 Bourgeois, Alphonse.

Bourgouin, Alfred.
 Chagnon, Jovite.
 Charlebois, Charles.
 Chevalier, Auguste.
 Chevalier, Jcseph.

Corbeil, Albéric.
 Dansereau, Maxime.
 Dequoy, Albert.
 Dérome, Michel.
 Desmarais, Zénon.
 Ducharme, Basile.
 Forest, Arthur.
 Forest, Ferréol.
 Forest, Odilon.
 Forget, Adélar.
 Gaudet, Joseph.
 Geoffrion, Ulric.
 Geoffrion, Victor.
 Gervais, Eugène.
 Gosselin, Joseph.
 Guilbault, Antoine.
 Guilbault, Joseph.
 Labrèche, Joseph.
 Laferrière, Dosithée.
 Lafortune, Bellarmin.

Lamarche, Charles.
 Larose, Félix.
 Larose, Hubert.
 Larose, Vital.
 Laviolette, Jules.
 Laurier, Camille.
 Lavoie, Wilfrid.
 Leblanc, Georges.
 Melançon, Gustave.
 Pelletier, Raphaël.
 Perrault, Isaie.
 Racette, Alcide.
 Rhault, Elpide.
 Richard, Joseph.
 Riopelle, Théodoule.
 Savoie, Joseph.
 Thibodeau, Joseph.
 Touchette, Arthur.
 Vaillant, Adolphe.
 Vaillant, Chs.-Auguste.

COURS COMMERCIAL ET COURS PRÉPARATOIRE (45 élèves).

Authier, Etienne.
 Barthe, Meilleur.
 Beaudoin, Louis.
 Bérard, Adrien.
 Bolduc, Joseph.
 Boulard, Joseph.
 Bourgouin, Eustache.
 Brouillet, Georges.
 Charette, Ovide.
 Comtois, Hormisdas.
 Comtois, Romulus.
 Cormier, Edouard.
 Cowan, Georges.
 Dansereau, Louis.
 Dequoy, Alfred.
 De Salaberry, René.
 Dionne, Henry.
 Dionne, Georges.
 Duhamel, Théodore.
 Forest, Philippe.
 Gaudet, Zacharie.
 Giguères, Georges.
 Giguères, Elisée.

Godin, Alphonse.
 Hétu, Joseph.
 Lacombe, Ephrem.
 Lacombe, J.-Bte.
 Lacombe, Médéric.
 Lalumière, Joseph.
 Lamarche, Georges.
 Langevin, Aldéric.
 Lareau, Cléophas.
 Léonard, Tréflée.
 Leroy, Napoléon.
 Lynch, John.
 Marchand, Hildedge.
 Marien, Joseph.
 Martel, Zébedée.
 Mainville, Philéas.
 O'Connell, John.
 O'Connell, William.
 Perrault, Etoile.
 Prud'homme, Joseph.
 Rochon, Henri.
 Thibodeau, Joseph.

Collège de L'Assomption, 2 Juin 1893.

Bien cher Monsieur,

Les fêtes Jubilaires vont s'ouvrir dans quelques jours. Vous serez heureux d'y assister, comme nous le serons nous-mêmes de vous recevoir. Il est si doux pour des frères de se retrouver aux lieux chéris de leur enfance et de goûter à nouveau les joies ineffables du passé !

Ecoutez, cher ami, votre cœur, et vous débarrassant aux mille préoccupations de la vie, venez prendre part à l'allégresse commune. L'ALMA MATER, veuillez le croire, ne vous ménagera point les témoignages de son amour et de ses tendresses.

AU REVOIR, AU REVOIR AU 13 JUIN !

J'ai l'honneur d'être,

Votre tout dévoué serviteur,

J. M. LÉGARÉ, PTRE,
Vice-Supérieur.

VOIES DE COMMUNICATION ET PRIX DE PASSAGE :

1^o Le vapeur Terrebonne quittera Montréal pour L'Assomption même, mardi, le 13 juin, à 2.30h. P.M., arrêtant aux ports intermédiaires, et retournera jeudi le 15, à 5h. P.M. Prix de passage : aller et retour 75 cts.

2^o Les trains réguliers du Pacifique Canadien partent de Montréal (gare Dalhousie) à 8.10h. A.M., 3.30h., 5.15h. et 10.30h. P.M., en correspondance, à L'Epiphanie, avec le chemin de fer de L'Assomption. D'aucune station de la ligne, à l'est de Port Arthur, du 10 au 19 juin inclusivement : Billets pour L'Epiphanie, prix réguliers de première classe, avec privilège de retour gratuit, mais à condition que chaque passager se munisse, à la station du départ, d'un certificat signé par l'agent, et le fasse contresigner à L'Assomption par le Procureur du Collège.

Les passagers sont tenus de se présenter aux bureaux du Pacifique assez tôt pour permettre aux agents de préparer leur certificat.

P.S.— Prière aux Anciens Elèves d'inscrire, à leur arrivée, dans un registre déposé chez M. le Procureur, leur nom, leur état et leur résidence.